

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE CHÈNEDOLLÉ

Typographie de H. Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

518

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES DE CHÊNEDOLLÉ

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



32826
2/3/94

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1864

PQ
2207
C3
1864

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF CHICAGO
1864

NOTICE

SUR

CHÈNEDOLLÉ.

Charles-Julien Lioult de Chênédollé naquit à Vire le 4 novembre 1769. Son père, membre de la Cour des comptes de Normandie, portait, selon l'usage de cette époque, le nom de la terre seigneuriale de Saint-Martindon. Sa mère, Suzanne-Julienne des Landes, appartenait à une ancienne famille du Bocage. « C'était, nous dit son fils, une personne d'imagination, ingénieuse à se troubler elle-même, une de ces âmes qui ne vivent que d'angoisses et d'alarmes ; j'ai beaucoup hérité d'elle. » On se souvient dans la famille du poète qu'un aïeul paternel de Chênédollé, amateur de littérature et qui s'essayait en son temps à la poésie, avait été en correspondance avec Boi-

leau. L'enfant tenait peut-être de cet aïeul la veine secrète. Né près du berceau d'Olivier Basselin, nourri dans cette terre des Vauquelin, des Segrain et des Malherbe, il recueillit en lui l'influence heureuse. Bien jeune il éprouvait à un haut degré le sentiment de la nature : « Je me surprenais à neuf ans, disait-il, devant le coteau de Burcy chargé de moissons et si riche de lumière en été. Souvent, immobile sur le balcon de la maison, j'ai contemplé ce spectacle pendant des heures entières, quand la chaleur frémissait ardemment dans les airs. »

Il fit ses premières études au collège des Cordeliers de Vire, et en 1781, âgé de douze ans, il fut envoyé à Juilly chez les Oratoriens, qui donnaient à leurs élèves une éducation libre, variée et littéraire. Il en revint dans l'automne de 1788, ses études finies, avec l'enthousiasme de son âge et dans la première ivresse de son imagination, mais ayant à se tracer lui-même ses préceptes et à faire son choix entre ses modèles. Le jeune élève de Juilly n'y songea point d'abord, et il se mit à jouir en tous sens de la nature et de la poésie. Il errait dans les prés avec délices, lisant *l'Héloïse* de Jean-Jacques, les *Idylles* de Gessner

La lecture de Buffon fut un événement pour lui ; enfin, pour compléter le cercle des enthousiasmes du jeune homme, il y faut joindre Bernardin de Saint-Pierre, qui eut même le pas, dans son esprit, sur Buffon et sur *la Nouvelle Héloïse*.

Sa chère solitude du Coisel, qu'il retrouvera plus tard avec tant de bonheur, Chênedollé la devait bientôt quitter.

La Révolution suivait son cours. Le jeune Chênedollé, trop poëte pour ne pas être prompt à la voix de ce qui lui semblait l'honneur, partit pour l'émigration en septembre 91 ; il fit deux campagnes dans l'armée des princes, séjourna en Hollande, puis se rendit à Hambourg où il rencontra Rivarol. Ce fut la grande aventure intellectuelle de sa jeunesse. Pendant deux années Rivarol tint le jeune homme suspendu à sa conversation *avec des chaînes d'or*. On a beaucoup écrit sur Rivarol, mais on ne le connaît tout à fait par ses côtés supérieurs que quand on a entendu Chênedollé. Lui seul a donné une idée complète de ce qu'il fut réellement, le grand improvisateur, *le dieu de la conversation* à cette fin d'un siècle où la conversation était le suprême plaisir et la suprême gloire.

Un homme bien différent de Rivarol, et que Chênédollé connut d'abord à Hambourg, était Klopstock qui « dans sa *Messiede* avait ouvert à l'imagination des horizons nouveaux. » L'ode intitulée *l'Invention*, que le jeune poète avait esquissée à sa louange et qu'il lui dédia, valut à son auteur un bienveillant accueil, qui ne tarda pas à se changer en une vive affection. Le cœur dans cette relation, toute respectueuse qu'elle était, prit bientôt la première place; dans la liaison avec Rivarol si vivement engagée, si fortement nouée en apparence, mais brisée tout à coup, l'esprit eut une plus grande part que le cœur.

Vers la fin de 1797 Chênédollé partit pour la Suisse. Il éprouva pour la première fois la sensation des hautes montagnes. Son poème du *Génie de l'Homme* dont Rivarol lui avait suggéré l'idée se dessina plus fièrement dans sa pensée; son talent semblait trouver son niveau dans ces régions élevées. Il a consacré ce sentiment, trop tôt perdu, d'essor et de plénitude, dans sa pièce des *Regrets*.

Se trouvant en Suisse, il ne pouvait manquer de visiter M^{me} de Staël à Coppet, où il fit

quelque séjour. Il assista à de brillantes conversations, et si l'on n'oublie pas qu'il avait l'imagination encore toute remplie des feux d'artifice de Rivarol auquel il rapportait tout, M^{me} de Staël dût être bien prodigieuse pour ne point pâlir auprès, et pour lui paraître même à quelques égards supérieure. Chênédollé jugea très-bien Benjamin Constant, l'hôte fidèle de Coppet. Si piquant que fût celui-ci, il ne pouvait tenir tête à M^{me} de Staël, même dans son beau temps. Elle lui avait prêté en ce sens bien plus qu'elle n'en avait reçu, et Chênédollé ne s'est point montré sévère en disant de lui : « Benjamin Constant ne cause pas, il fait l'accompagnement. » Il était encore en Suisse en 1799. Ces deux années de retraite furent très-profitables à Chênédollé. Il mit ordre à ses idées, il acheva de secouer le joug de Rivarol et d'émanciper son esprit par la lecture et la réflexion.

Cependant M^{me} de Staël s'intéressait vivement à Chênédollé, comme elle faisait pour tout talent et pour toute infortune. Elle travailla à sa radiation de la liste des émigrés, et comme Fouché avait été professeur du jeune homme à Juilly, les voies étaient toutes ménagées. — Chênédollé

passa trois années à Paris (1799-1802) et continua d'y fréquenter M^{me} de Staël; mais déjà il avait connu Chateaubriand, et cette chaîne d'or, dont il se croyait affranchi depuis sa rupture avec Rivarol, était renouée et par un plus digne.

Chateaubriand et Chênédollé étaient tous deux émigrés; ils avaient même âge, mêmes goûts, même amour de l'étude. Pendant plus de deux ans ils ne furent pas un seul jour sans se voir. Le soir les réunissait chez M^{me} de Beaumont avec Joubert, Fontanes, M. Molé, Guéneau de Mussy, M^{me} de Vintimille et M. Pasquier. A les en croire alors, ils ne devaient jamais se quitter; vains projets! vaines espérances! Leurs chemins se séparèrent bientôt, et l'on sait assez la différence de leurs fortunes. Mais quand on a parcouru leurs lettres familières, cette longue correspondance qui révèle des années d'intimité, de confiance et de cordialité, on a peine à s'expliquer la sécheresse des quelques phrases que Chateaubriand a consacrées à Chênédollé dans ses *Mémoires*. L'ami dévoué, l'homme d'affection et de cœur n'a heureusement point connu cette injustice d'*Outre tombe*. Les relations avec Fontanes et Joubert ne cessèrent qu'avec la mort de ceux-ci, et toutes

ces amitiés, en se détachant l'une après l'autre, passèrent pour Chênédollé à l'état de culte et de souvenir.

Le 5 août 1802 Chênédollé quittait Paris, et il rentrait à Vire dans sa famille, après onze ans d'exil. Tenu, à ce qu'il semble, un peu sévèrement par son père, il désira un moment tenter la fortune sur les pas de son illustre ami. Mais M. de Chateaubriand n'était encore que secrétaire d'ambassade et ne pouvait disposer d'aucune place avec certitude; puis Chênédollé était poète, non pas seulement en vers; il aimait *tout de bon* l'ombre des bois, la paix retrouvée des prairies natales, l'oubli des heures. Il était sensible, non pas seulement par crises, il souffrait mortellement d'une peine de cœur, de la perte d'une personne chérie. Au lieu de se lancer, il se retira.

Le Génie de l'Homme, qui aurait dû voir le jour en 1802, ne parut qu'au printemps de 1807. Tout le monde en connaît de beaux vers, et notre enfance a été accoutumée à en admirer plus d'un tableau. Dans le premier chant, le poète montre l'homme étudiant les cieux, et dans le second étudiant la terre, le globe qu'il habite; dans le troisième chant, c'est l'homme même qui est en

jeu, et qui essaie de sonder sa propre nature; dans le quatrième enfin, la société s'invente, et l'être social s'accomplit. « L'homme lève d'abord ses regards vers le ciel, il les laisse ensuite tomber sur la terre, puis il les reporte sur lui-même, et enfin il cherche quelles sont les lois sous lesquelles il vit. » Le poëte a couronné tout cet ensemble par un titre suffisamment justifié : *le Génie de l'Homme*.

Dans l'épisode du jeune Léon (au chant III^e), Chênédollé semble avoir voulu nous donner son propre René. Le quatrième chant offre des beautés de l'ordre le plus sérieux; l'élève de Rivarol et de Montesquieu s'y dessine avec vigueur. Ce poëme si fait pour assurer à l'auteur une très-haute estime fit son chemin auprès des hommes de lettres et des amis des beaux vers. Chênédollé fut classé par eux au rang le plus distingué.

Les années qui suivirent la publication du *Génie de l'Homme* furent pour Chênédollé des années heureuses. Nommé par M. de Fontanes professeur de littérature à Rouen (1810), bientôt ramené et fixé comme inspecteur de l'Académie de Caen dans son pays natal (1812), marié dès 1810 à une digne compagne, M^{lle} de Banville,

il oublia peu à peu ses tristesses, ses premiers orages, et put s'asseoir avec calme au milieu de la vie. Tout entier à ses devoirs nouveaux, à ses études chéries, à ses liens de famille, il passait la plus grande partie de l'année dans sa charmante campagne du Coisel et pratiquait jour par jour cette poésie de la nature que d'autres célèbrent ou exploitent sans la goûter. Il venait rarement à Paris, et s'il revoyait d'abord toute personne avec intérêt et fraîcheur, il s'en retournait toujours avec joie, repassant ensuite lentement sur les souvenirs. Il retouchait ses anciens vers, en ajoutait quelques-uns selon l'inspiration, et dans ce doux mélange de soins et de loisirs, les saisons, les années rapides s'écoulaient.

L'apparition éclatante des premières *Méditations* avertit Chênédollé que l'âge des succès purement littéraires n'était point clos à jamais par la politique, comme il l'avait craint longtemps, et en 1820 il publia ses *Études poétiques*. C'était le recueil de ses anciennes odes, d'il y avait vingt-cinq ans, sur Klopstock, Buffon, Michel-Ange; mais il y avait ajouté bien des pièces nouvelles pleines de fraîcheur et de vérité : *Le dernier Jour de la Moisson, le Tombeau du jeune Laboureur, la*

Gelée d'avril, le Clair de lune de Mai, sont des inspirations nées de la vie des champs et qui gardent en elles comme une douce senteur des prairies normandes.

Le volume d'*Études* forme véritablement l'anneau de transition de l'ancien genre avec la manière des générations poétiques nouvelles. Cette publication mit aussitôt Chênédollé en correspondance et en rapport d'amitié avec les poètes distingués d'alors, et lorsqu'on fonda la *Muse Française*, il fut un de ceux dont on réclama d'abord la collaboration comme d'un frère aîné et d'un maître. Il y fut très-sensible, et son esprit en éprouva une sorte de rajeunissement. En sympathie avec les talents modernes, il les jugeait sans chagrin, dans un esprit de bienveillance sérieuse. « Quand je critique, disait-il, c'est toujours à mon grand regret; je ne demande qu'à trouver de beaux vers; ce sont des plaisirs de plus. Je suis fâché de trouver des fautes, loin d'en jouir, j'en souffre. » Comme Fontanes, il aimait l'espérance. Chênédollé sut échapper à l'un des effets les plus ordinaires de la retraite et de l'isolement. Il ne fut pas du tout lent à découvrir les qualités de ses successeurs,

et on le trouve attentif ou même enthousiaste pour tous les débuts brillants qui se sont produits depuis 1820 jusqu'à ceux d'Alfred de Musset, les derniers auxquels il ait pu applaudir.

Les événements de juillet 1830 avaient été une douleur pour ce cœur ami du passé. Il avait demandé bien peu à la Restauration; il la regretta beaucoup. Quand Charles X dans son voyage de Paris à Cherbourg passa près du Coisel, sur la route qui conduit de Falaise à Vire, Chênédollé fut présent sur son passage : mais laissons parler un historien peu suspect de flatterie : « Le second Stuart traversant l'île de Wight après la perte d'une couronne et à la veille du supplice, une jeune fille vint lui offrir une fleur. Ce genre de consolation ne manqua pas au frère de Louis XVI. Au val de Vire, des femmes, des enfants sortis de la maison de Chênédollé accoururent sur le chemin, tenant des branches de lis qu'ils donnèrent aux fugitifs : famille d'un poëte saluant celle d'un roi sur la route de l'exil (1). » Si Chênédollé, dans le cours de sa vie, en venant trop tard et le lendemain manqua souvent l'occasion, qu'on

(1) Louis Blanc, *Histoire de Dix ans*, tom. I.

n'aille pas dire qu'il la manqua encore. Noble poète, il l'avait trouvée!

En 1832 il prit sa retraite comme inspecteur général de l'Université, et le 2 décembre 1833, à l'âge de soixante-quatre ans, il mourut à sa terre du Coisel, entouré d'une famille chérie, au milieu de tout ce qui devait lui faire aimer la vie et lui adoucir la vieillesse. Le malheur de Chênedollé a été de vivre trop longtemps loin de Paris, seul lieu où se fassent et se complètent les réputations littéraires. Un autre inconvénient dont sa renommée s'est ressentie, c'est que ses œuvres elles-mêmes n'ont point paru à leur vrai moment, et qu'il y a eu de l'anachronisme, en quelque sorte, dans la date de ses publications. Les vers surtout, les vers devraient naître et fleurir, et se recueillir en une seule saison. Ceux de Chênedollé (ses vers lyriques) sont nés près de Klopstock, se sont châtiés ensuite à côté de Fontanes, et n'ont paru que tard après les débuts de Lamartine et de Victor Hugo. Chênedollé n'a pas fait comme son illustre ami Chateaubriand, qui, entre tous ses génies familiers, eut toujours celui de l'à-propos. Sa grande épopée de *Titus ou Jérusalem détruite*, qu'il méditait depuis plus

de vingt années, et dont on lui avait entendu réciter des portions de chants, ne s'est retrouvée qu'en ébauche. Il avait désespéré, vers la fin, de l'exécuter en vers; il songeait à en faire, au pis aller, un poëme en prose, comme *les Martyrs*. Au milieu de ces revirements, la mort le surprit. Ce qu'on possède de Chênédollé suffit pour assurer à son nom une place honorable dans l'histoire de la poésie. Il marque, je l'ai dit, la transition, l'essai de transaction entre les divers genres. Il a touché à bien des écoles, à bien des talents originaux; il a cherché à combiner dans le sien plus d'une manière. Rivarol avait mis une première marque sur son esprit; il avait admiré Klopstock; il avait visité M^{me} de Staël : Delille l'attirait aussi. Il est un trait d'union entre ces divers groupes; mais en même temps, il a su garder quelque chose d'indépendant, de fier, de solitaire, qui ne permet pas qu'on le confonde avec d'autres; il a une physionomie.

SAINTE-BEUVE.



LE GÉNIE
DE L'HOMME

POÈME



LE GÉNIE
DE L'HOMME
POÈME

PAR CHARLES DE CHÈNEDOLLÉ

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN

Me verò primùm dulces ante omnia musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant; cœlique vias et sidera monstrent;
Defectus solis varios, lunæque labores :
Undè tremor terris; quâ vi maria alta tumescant,
Objicibus ruptis, rursûsque in se ipsa residunt.

(VIRG., *Georg.*, lib. 2.)



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

56, RUE JACOB



AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

J'offre au public une troisième édition du *Génie de l'homme*, qui était demandée depuis longtemps. Je n'ai fait aucun changement considérable à ce poëme, ni pour l'ordonnance ni pour le style. Je n'ai pas cru devoir être plus sévère que le public, qui, en dernière analyse, a paru adopter l'une et l'autre. Seulement, vers la fin du quatrième chant, j'ai ajouté quelques vers pour peindre les mémorables événements de 1814, qui ont ramené la France des routes de l'usurpation dans celles de la monarchie légitime. Cette peinture entrerait comme complément nécessaire dans mon tableau des vicissitudes de l'empire français; car là, et là seulement a fini la révolution; et là aussi devait finir ma tâche.

Il me reste à dire un mot sur le sort de l'ouvrage.

La réputation du *Génie de l'homme* s'est faite lentement; elle a eu à triompher de nombreux obstacles. Mais comme les suffrages étaient d'abord venus des gens forts, ceux-ci ont fini par entraîner les autres. « Il est arrivé, suivant l'observation de
« Racine, de ce poëme, ce qui arrivera toujours
« des ouvrages qui ont quelque bonté; les critiques
« se sont évanouies, et le poëme est resté. »

Le succès du *Génie de l'homme* paraît désormais assez bien établi pour qu'il n'ait plus besoin d'apologie : je prends donc le parti de supprimer la préface de la seconde édition.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.



Voici encore un poëme didactique, descriptif, ou philosophique, comme on voudra l'appeler. Je ne disputerai point sur le titre, persuadé qu'il ne fait rien à la chose.

Je ne chercherai point non plus à répondre aux objections qu'on a faites contre ce genre d'ouvrages, en les accusant de manquer d'intérêt, et en cherchant à prouver qu'on ne peut leur donner ni marche ni action; je sais qu'il est très-difficile de donner une direction au poëme didactique; aussi n'est-ce pas là positivement son but. Il enseigne, expose ou décrit, et quand le poëte a fait de beaux vers, il me semble qu'on n'est plus en droit de rien exiger de lui.

Mais si le poëme didactique ne peut avoir l'intérêt d'une action, il faut au moins qu'il ait cette sorte

d'intérêt qui naît de l'ordre et de la bonne distribution d'un ouvrage. Il faut que les masses qui forment les divisions principales ou les chants soient bien distinctes et nettement marquées. C'est là le mérite de Virgile et de Boileau ; et c'est aussi celui que j'ai cherché à donner à cet ouvrage, autant du moins que me l'a permis mon faible talent.

J'ai donc embrassé mon sujet dans ses plus grandes généralités. Ainsi, en peignant le *Génie de l'homme*, je l'ai montré d'abord étudiant les cieux ; ensuite cherchant à connaître le séjour qu'il habite ; puis se repliant sur lui-même, et s'efforçant de deviner sa propre nature ; enfin se considérant comme être social, et cherchant quelle forme de gouvernement donne la plus grande mesure de biens, et présente la plus petite quantité d'inconvénients.

Il me semble que cette distribution est nette et parfaitement distincte. Il y a même dans cette marche une progression d'intérêt qui ne dépend pas tout à fait de l'ordre ; car, si je ne me trompe, chaque chant gagne du côté de l'intérêt, puisque dans les deux premiers, après avoir promené l'homme au dehors, et l'avoir égaré dans les cieux et sur la terre, dans

les deux derniers je le ramène sur lui-même, en lui montrant sa propre nature et les lois de la société dans laquelle il vit. Or, *homme et société*, voilà les deux grands intérêts dont la vie et la pensée de l'homme se composent.

Je sais qu'on pourra m'objecter que puisque je peignais le *génie de l'homme dans les sciences*, je n'ai pas traité mon sujet, car il y a une foule de sciences dont je ne dis pas un mot. A cela je réponds que la poésie ne fait pas de traités, mais des tableaux. Si j'avais admis une autre science, telle par exemple que la médecine ou la chimie, la botanique et la minéralogie, qui tiennent de si près à ces deux sciences, étaient là pour réclamer une place dans l'ouvrage, et alors j'étais dans la nécessité de faire une encyclopédie en vers, chose qui aurait pu ne pas être divertissante pour le lecteur.

De plus, j'ai voulu, comme je l'ai déjà dit, saisir mon sujet dans ses plus grandes généralités possibles. J'ai donc pensé qu'après le *ciel*, la *terre*, l'*homme* et la *société* (1), toute autre division aurait été dispro-

(1) Ou, en d'autres termes, l'*astronomie*, la *géologie*, la *psychologie* et la *politique*.

portionnée. C'est ce qui fait même qu'après y avoir mûrement réfléchi, j'ai réduit le poëme à quatre chants au lieu de six, ordonnance à laquelle, séduit par l'abondance des matières, je m'étais arrêté d'abord.

Je ne chercherai point à faire croire qu'il y a beaucoup d'idées neuves dans cet ouvrage. En fait de matières philosophiques, la poésie n'a pas l'initiative des idées : elle se charge seulement de les rendre populaires et de les proposer à l'admiration des hommes. Quand elle veut faire la fortune d'une idée, elle la met en circulation après l'avoir chargée de sa puissante empreinte ; et le monde l'adopte quand elle est frappée à son coin. .

On a demandé si la poésie ne perdait point en voulant s'unir à la philosophie ; et si la physique et la métaphysique ne formaient point pour elle une alliance plus dangereuse qu'utile.


Sans vouloir traiter cette question, je crois pouvoir observer que la poésie ne peut que gagner à cette union, quand elle sera sagement réglée par le goût, et soutenue par l'imagination. C'est en commerçant avec la philosophie que la poésie agrandira

la sphère de ses images, et acquerra ces beautés mâles et fortes qui peuvent remplacer avec une sorte d'avantage les beautés mythologiques ou tragiques dont le charme s'est un peu affadi par un trop long emploi. Mais il ne faut pas que l'idée physique ou métaphysique prédomine sur l'image du poète. Il faut qu'au travers des voiles poétiques on l'entrevoie plutôt que de la voir. La physique est à la poésie ce que l'anatomie est à la peinture : elle ne doit pas s'y faire trop sentir ; mais, sagement ménagée, elle joint au charme de la fiction tout l'intérêt de la vérité.

Dans une préface on parle pour l'ordinaire fort longuement du style. Je n'en dirai qu'un mot pour rendre l'idée que je me suis formée de celui que doit employer le poète. La poésie doit toujours peindre, et même, dans sa légère démarche, elle doit encore jeter plus de regards qu'elle ne doit tracer de tableaux. Il faut que souvent elle indique plutôt qu'elle ne montre, et qu'elle laisse à l'imagination, une fois avertie, le soin d'achever ses peintures.

J'ai cherché dans cet essai, dont je sens bien vivement toute la faiblesse, à suivre le précepte de Py-

thagore et de Platon , qui disaient à leurs disciples : *Ne chantez que sur la lyre ; c'est-à-dire : Ne traitez que des sujets nobles et sérieux.* En effet, si l'imagination est belle en poésie , la raison en vers est admirable. Le public m'apprendra si ce premier essai, commencé dans ma jeunesse, donne assez d'espérances pour que j'entreprenne un jour des ouvrages plus importants.



L'ASTRONOMIE,

OU

LES CIEUX.

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

Exposition. Invocation. Origine de l'Astronomie. Elle a devancé les autres sciences. Elle prend naissance chez les bergers chaldéens. Elle passe chez les Égyptiens et chez les Grecs, où elle est défigurée par les erreurs et les fables. Services rendus à l'Astronomie par Ératosthènes et Pythéas. Système de Ptolémée. Copernic réforme l'Astronomie. Kepler découvre les véritables orbites des planètes. Descartes. Newton. Exposition du véritable système du monde d'après Copernic et Newton. La Terre, le Soleil, Jupiter et ses satellites découverts par Galilée. Système de Saturne. Découverte de la planète d'Herschel. Les comètes. Les éclipses. Figure de la Terre déterminée par Maupertuis et La Condamine. Immensité des cieux. Population de l'espace. Hymne à l'Éternel.

LE GÉNIE DE L'HOMME.

CHANT PREMIER.



L'Astronomie, ou les Cieux.

Docuit quæ maximus Atlas.

(VIRG., *Ën.*, ch. 1.)

L'homme appelle mes vers : je chante son Génie.
Je le peindrai d'abord sur les pas d'Uranie,
Et, par elle éclairé, poursuivant dans les Cieux
Des orbes enflammés le cours mystérieux ;
Puis, du globe observant les changements antiques,
On le verra des monts dessiner les portiques ;

Enfin de sa pensée épier les trésors,
Et du corps social dévoiler les ressorts.
O puissante Nature ! ó fille du grand Être !
Toi qui, toujours fidèle aux desseins de ton maître,
Et qui, joignant la pompe à la simplicité,
Entretiens des saisons la féconde beauté ;
Toi que poursuit sans fin mon amour solitaire,
O Nature ! à mes yeux ouvre ton sanctuaire,
Et daigne me guider sous tes sacrés abris !
Tu sais que dès longtemps, de tes charmes épris,
Je t'aime : mais non point telle que les poètes
T'ont peinte, quand, s'armant de magiques palettes,
De la Mythologie épuisant les couleurs,
En croyant t'embellir ils te chargeaient d'erreurs ;
Mais riche sans effort, mais toujours jeune et belle,
Prodiguant des moissons l'abondance éternelle,
Sublime dans les Cieux, âpre dans les déserts,
Sauvage sur les monts, terrible au bord des mers.
Nature, inspire-moi ! Que la monotonie
Par tes soins, s'il se peut, de mes vers soit bannie :
Donne-moi tes couleurs, et prête à mes pinceaux
Et la grâce et l'éclat dont s'ornent tes tableaux.
Et toi, Fontane, aussi, souris à cet ouvrage,
Où je vais du Génie esquisser une image.

Lorsque le grand Moteur, sortant de son repos,
Eut d'un souffle immortel fécondé le chaos ;

Quand, docile à ses plans, sa main ordonnatrice
Eut de ce monde immense achevé l'édifice,
Qu'à l'Homme il eut donné la Terre pour séjour,
Et pour tente l'azur où luit l'astre du jour,
Alors il s'arrêta. Mais, craignant que cet Être
Curieux, inquiet, avide de connaître,
Ne retrouvât un jour le plan de l'univers :
« Que mes desseins, dit-il, d'un voile épais couverts,
« Lassent tous les efforts de l'humaine pensée ;
« De ces cartons divins où par moi fut tracée
« L'ébauche des Soleils, et l'esquisse des Cieux,
« Dérobons aux mortels les plans mystérieux :
« Brisons, semons au loin leurs pages arrachées. »
Dieu dit, et dispersa ces feuilles détachées
Sur la croupe des monts, dans l'horreur des déserts,
Sur le front des Soleils, au fond des vastes mers.
L'Homme, farouche et brut, jeté sur notre Terre,
Longtemps, sans observer, y vécut solitaire ;
Et ce globe, où, sans but, il errait égaré,
A ses stupides yeux était en vain livré.
Mais enfin le Génie, éveillé par la Gloire,
Et brûlant à l'oubli d'arracher sa mémoire,
Sur les monts, près des mers, courant de toutes parts,
Ramassa quelques-uns de ces feuilletés épars.
Redisons quel objet fixa d'abord sa vue.
Cieux immenses ! c'est vous. Combien votre étendue

Étonnait ses regards, soit qu'au sein d'un jour pur
Un Soleil fit, lui seul, resplendir votre azur ;
Soit que la nuit rouvrit, dans son ombre enflammée,
A vos mille astres d'or leur route accoutumée !
Avant qu'un tronc, creusé par de sauvages mains,
Eût tracé sur les eaux de liquides chemins ;
Avant qu'un soc pesant, aux laboureurs docile,
Apprît à féconder une terre infertile,
L'Homme observait déjà ces globes éclatants,
Qui roulaient sur sa tête et mesuraient le temps.
Il épiait des nuits la mobile courrière,
Qui des premiers humains fut l'horloge première.
Déjà l'art d'Uranie occupait ses regards ;
Et l'étude des Cieux fut le premier des arts.

Aux lieux où, rayonnant de clartés éternelles,
Les Cieux sont toujours purs et les nuits toujours belles,
Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
De l'ombrage fleuri des palmiers toujours verts,
Voit de feux plus puissants la Nature animée
Prodiguer le cinname et la myrrhe embaumée ;
Le pasteur de Babel, en gardant ses troupeaux,
Observa le premier les célestes flambeaux ;
Et, la nuit, promenant ses tentes égarées,
Osa du firmament diviser les contrées.
Bientôt, encouragé par ses premiers essais,
Sa main pour le Soleil ouvrit douze palais,

Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route.
Cet Astre, en voyageant sur la céleste voûte,
Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
Où l'année en naissant retrouve son berceau ;
Et le Lion brûlant, et le froid Sagittaire.
Alors le Ciel régla les travaux de la Terre,
Et l'Homme, pour semer ou couper ses moissons,
Consulta dans les Cieux le livre des saisons.
La Terre et l'Empyrée échangeaient leurs annales ;
Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
Gravant sur un rocher les archives des Cieux,
Déjà les transmettait aux peuples curieux.
Mais tout change ; et ces faits dont la pierre fidèle
Gardait pour l'avenir la mémoire éternelle,
En passant, ô Memphis ! dans tes temples sacrés,
Par le mage orgueilleux furent défigurés.
La Grèce les reçut dans ses vaines écoles,
Et les chargea d'erreurs et de fables frivoles.
Faut-il ici montrer Empédocle et Thalès
D'un ciel imaginaire élevant le palais ?
Interrogez Platon ! Que nous dit son génie ?
Huit cercles, composant la céleste harmonie,
Tournent, joints l'un à l'autre, avec rapidité,
Suspendus au fuseau de la Nécessité.
A chaque sphère d'or préside une Sirène,
De ces orbes roulants paisible souveraine ;

Et leur voix, s'unissant en chœurs mélodieux,
Charme éternellement les oreilles des Dieux.
Je sais, divin Platon, combien tes belles fables,
Au poète, à son art, sont encor favorables;
Et moi-même aujourd'hui qui t'accuse en ces vers
Je me laisse surprendre à leurs charmes divers.
Tu n'eus point près de toi la sage Expérience,
Qui des pertes du Temps enrichit la Science;
Je le sais; mais du vrai repoussant le flambeau
Tu te plus sur les yeux à placer un bandeau,
Et ta voix trop longtemps berça la vieille Athènes.

Près du Nil, il est vrai, l'illustre Ératosthènes
Par des calculs plus sûrs soumit à son compas
La Terre où brille encor l'empreinte de ses pas.
Thulé vit Pythéas, sur les mers Boréales,
Épier du Soleil les routes inégales;
Et Ptolémée encor, d'un œil plus curieux,
Sollicita l'espace et dénombra les Cieux.
Mais quels nouveaux écarts! et combien d'ignorance,
Orgueilleux Ptolémée, est jointe à ta science!
Le Roi du jour, par toi, de son trône exilé,
A tourner près de nous fut mille ans appelé;
Et des lois d'un vassal notre Terre affranchie
Méconnut du Soleil la haute monarchie.
Les orbes, l'un sur l'autre entassés follement,
Roulaient, trop compliqués, dans l'étroit firmament.

L'Erreur, en s'écartant de la loi des distances,
Multiplia les chocs de ces globes immenses,
Et de l'esprit humain l'essor ambitieux
Porta ses embarras dans l'empire des Cieux ;
Sur tous ces globes d'or égarant son audace,
Il changea leurs emplois, leurs rapports et leur masse ;
Il fit de l'Empyrée un chaos de splendeur,
Où la confusion remplaçait la grandeur.

Mais Copernic paraît, et ses mains plus hardies,
Posant de l'univers les bornes agrandies,
Replacent le Soleil sur son trône usurpé :
Kepler, ouvrant les yeux du monde détrompé,
En ellipse allongea le cercle des planètes,
Et traça le premier leurs orbites secrètes.
Il est vrai qu'un moment l'auteur des tourbillons,
Qui de gloire a laissé de si brillants sillons,
Voulant porter trop loin sa pensée infinie,
Égara la science à force de génie.

Bientôt d'un jour plus vrai Newton frappa nos yeux.
Ce grand législateur des Mondes et des Cieux,
D'un œil d'aigle sondant leurs secrets les plus sombres,
A tous leurs mouvements associa les nombres.
Il dit : et le Grand-Tout nous révéla ses lois.
Il pesa les Soleils, il marqua leurs emplois,
Et son génie enfin résolut le problème
Qu'offrait à nos calculs l'Architecte suprême :

L'Erreur fut détronée, et dans l'immensité
Son compas porta l'ordre et la simplicité.
Dans les Cieux, à l'instant, tout prend une autre face ;
Le silence renaît aux plaines de l'espace :
Les Astres sont en vain dans le vide entraînés,
Je les vois par son bras vers un point ramenés,
Autour de leurs Soleils, dans des bornes prescrites,
Tranquilles et soumis, décrire leurs orbites.
Une invisible loi, réglant ces vastes corps,
De leur marche éternelle entretient les accords.

Le désordre aussitôt, relégué sur la terre,
Descendit au séjour du crime et de la guerre.
La Gloire, bruit pompeux, dont le souffle inconstant,
Comme l'air, rampe autour de ce globe flottant,
Promena des grands noms la splendeur importune ;
Dans son vol éternel la mobile Fortune
A son gré dispensa sur ce triste univers
La honte ou le succès, les sceptres ou les fers ;
Et par nos passions de la terre bannie,
Son compas à la main, la céleste Uranie,
Laissant à leurs tyrans les humains égarés,
Remonta pour toujours sur les dômes sacrés.
Le trouble, environné d'erreur et d'impuissance,
Resta près du mortel qui lui donna naissance.
Le hasard fut pour nous, le calcul pour les Cieux ;
Et l'Homme, qui lisait dans le secret des Dieux ;

Dès lors plus compliqué dans l'ensemble du monde,
Demeura pour lui seul une énigme profonde.

O Newton ! ouvre-moi ces hautes régions
Où partout de ta gloire éclatent les rayons !
Eh ! sans toi qui pourrait embrasser la nature,
Et dévoiler des Cieux la mouvante structure ?

Un même ordre suffit pour les globes divers,
Un même plan, suivi dans ce grand univers,
D'un artisan suprême atteste la puissance :
Joignant l'économie à la magnificence,
Dieu ne dédaigna point cette uniformité,
Et l'ordre se fonda sur la simplicité.

Lorsque du vieux chaos Dieu brisa la barrière,
Aux orbes étonnés il traça leur carrière.
Nos sept globes, partis des bords de l'occident,
Vers l'astre du matin marchent d'un pas ardent.
La distance, le temps, la masse et l'intervalle
Distinguent, il est vrai, leur carrière inégale ;
Mais dans leur cours divers, soumis au même roi,
Esclaves éclatants, ils n'ont tous qu'une loi :
Dans une ellipse immense ils mesurent l'espace.

Aux regards du Soleil présentant sa surface,
Et vers ce Dieu puissant obliquement tourné,
Entre Mars et Vénus notre globe entraîné,
Loin des glaces d'Herschel et des feux de Mercure,
Roule dans un espace aimé de la nature.

Planète heureuse, où l'homme, en recevant le jour,
Sous des Cieux indulgents doit faire son séjour.
Sur les signes divers notre Terre inclinée
Fait naître tour à tour, sur le front de l'année,
Les moissons et les fruits, les fleurs et les frimas;
Et, changeant d'horizons, donne aux divers climats
Et des jours inégaux, et des nuits inégales;
Partage aux uns l'année en justes intervalles,
A leurs quatre saisons fixe un temps limité,
Et pour d'autres prolonge ou l'hiver ou l'été.
Et vous, Heures aussi, vous êtes son ouvrage;
Vous, diverses de traits, mais semblables par l'âge,
Qui, tantôt vous parant d'une écharpe de fleurs,
Et tantôt le front pâle et l'œil mouillé de pleurs,
Des biens, des maux, pour nous, éternisez l'échange,
Et de nos jours mortels composez le mélange!
Ce globe cependant, de nos destins chargé,
Des flammes du Soleil couvert et protégé,
Et guidant les saisons, et les jours et les heures,
Parcourt en douze mois les célestes demeures.
Sublime économie! ordre mystérieux!
Que l'Homme toutefois sut emprunter aux Cieux,
Quand, fixant sur l'émail de l'horloge légère
Des routes du Soleil la trace passagère,
Et quand, forçant Saturne à des retours constants,
Dans sa prison de verre il divisa le temps.

Mais quel Astre, étalant son écharpe d'albâtre,
Blanchit des vastes Cieux le pavillon bleuâtre ?
Laissez-moi contempler, du front de ces coteaux,
Ce disque réfléchi qui tremble sur les eaux !
Liée à nos destins par droit de voisinage,
La Lune nous échut à titre d'apanage ;
Et l'éternel contrat qui l'enchaîne à nos lois
D'un vassal, envers nous, lui prescrit les emplois :
Par elle nous goûtons les douceurs de l'empire.
Des traits brûlants du jour quand le monde respire,
Tributaire fidèle, en reflets amoureux,
Elle vient du soleil nous adoucir les feux ;
Tantôt brille en croissant, tantôt luit tout entière,
Et commerce avec nous et d'ombre et de lumière.
Cet astre au front mobile, en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre, et commande à la mer,
Ramène de Téthys la fièvre régulière,
Et balance ses flots sur leur double barrière.
Dans un cercle inégal mesurant chaque mois,
La Lune autour de nous marche et luit douze fois,
Et son pas suit de près les pas de notre année.
Satellite paisible, elle nous fut donnée
Pour dissiper des nuits la ténébreuse horreur,
Et cette obscurité, mère de la terreur.
Tandis que le Soleil, éclairant d'autres mondes,
Ne laisse sur ses pas que des ombres profondes,

O Phébé, dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés lève-toi dans les Cieux ;
Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore ;
Et, remplaçant le jour qui par degrés s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la nuit :
De tes tendres clartés caresse la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'âme, en ses pensers doucement recueillie,
Révèle le secret de la mélancolie!
Quel demi-jour charmant ! quel calme ! quels effets !
Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits ;
Protège de tes feux, et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante ;
Au voyageur perdu dans de lointains climats
Prête un rayon ami qui dirige ses pas :
Tandis que le Sommeil, les Songes, le Silence,
Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char et composent ta cour.

Centre de l'univers et monarque du jour,
Le Soleil cependant, immense, solitaire,
Dans son orbe lointain voit rouler notre Terre.
Il échauffe, il nourrit de ses jets éclatants
Ces globes, loin de lui, dans le vide flottants,

Et, les animant tous de ses clartés fécondes,
De ses rênes de feu guide et retient les mondes.
Lui seul, de l'univers supportant le fardeau,
Il en est le foyer, et l'axe, et le flambeau ;
En tournant sur lui-même il échauffe sa masse,
Et dispense ses feux jusqu'aux bords de l'espace ;
Ardent, inépuisable en sa fécondité,
Inébranlable et fixe en sa mobilité.

Soleil ! astre sacré, contemple ton empire !
Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire ;
Souverain des saisons, le monde est ton palais,
Les globes sont ta cour, et le ciel est ton dais.
Notre terre à tes yeux sans fin se renouvelle,
Et, roulant nos débris sur sa route éternelle,
Le Temps emporte tout ; mais il ne t'atteint pas.
Les révolutions, longs tourments des États,
Ébranlent notre globe et te sont étrangères.
Tu n'es jamais troublé du bruit de nos misères ;
Et ton front, toujours calme, éclaire les tombeaux
Des peuples dont tu vis s'élever les berceaux.
Qui pourrait s'égalier à ta vaste puissance ?
Ta présence est le jour, la nuit est ton absence,
La Nature sans toi c'est l'univers sans Dieu.

Père de la lumière, et des vents et du feu,
Renfermant dans les plis de ta robe éclatante
Le rubis, l'émeraude et l'opale inconstante,

D'une pluie à jets d'or inonde l'univers,
Et, la décomposant dans le prisme des airs,
Nuance des saisons la mobile ceinture ;
Suspends au front des bois un réseau de verdure ;
Et, prodiguant partout un luxe de couleurs,
Dore, argente, ou rougis le panache des fleurs ;
Donne un habit de neige au lis qui vient d'éclorre,
Et l'arc-en-ciel au paon, et la pourpre à l'Aurore ;
Et garde pour les Cieux ce pavillon d'azur,
Ce manteau de saphirs, d'où s'échappe un jour pur,
Et que la vaste mer réfléchit dans son onde.
Voilà comme par toi se décore le monde.
Oh ! de quel saint transport mon cœur est agité,
Grand Astre ! Quand tes feux dans l'air ont éclaté,
Soleil ! quelle est ta pompe ! Oui, lorsque ta lumière,
Symbole radieux de la beauté première,
Enflamme les forêts, les monts et les déserts,
Brille, et se multiplie en flottant sur les mers,
Je crois voir de Dieu même, au sein de son ouvrage,
Partout se réfléchir la glorieuse image ;
Et dans l'ombre du soir, ton globe moins ardent
Vient-il à se pencher aux bords de l'occident,
Qu'avec respect encor j'y retrouve l'emblème
Du souverain Moteur, lorsqu'il fixa lui-même
A la création un terme limité,
Et rentra dans la nuit de son éternité !

Quelle est, au sein des mers, cette nef égarée
Qui vogue aveuglément vers l'onde hyperborée ?
Elle est prête à périr. Astre des matelots,
Jupiter ! c'est à toi de leur ouvrir les flots.
Sitôt que, profitant des jeux de l'ignorance,
Galilée eut enfin conquis pour la science
Ce tube merveilleux, fils brillant du hasard :
Dans des Cieux inconnus allongeant son regard,
Il vit de Jupiter les lointains satellites,
Qui, tous quatre asservis à des marches prescrites,
Se couvraient tour à tour d'un voile bienfaiteur.
« Ils conduiront, dit-il, le fier navigateur !
« Gardes de Jupiter, voilez votre lumière,
« Et des nochers ainsi protégez la carrière !
« Pilote ! au front des Cieux lis la route des mers. »
Il dit. Dès lors fendant ces orageux déserts,
Et Cook et Lapérouse ont pu des mers de glace
Affronter sans péril l'éternelle menace ;
Et dès lors en son cours le commerce agrandi,
De l'étoile du Nord aux bornes du Midi
Épanchant les tributs de son urne féconde,
Courut en fleuve d'or dans les veines du monde.
Mais Saturne exilé sur les confins des Cieux
M'appelle en ces déserts froids et silencieux,
Où loin de son berceau va mourir la lumière.
C'est là qu'il languirait dans sa lente carrière,

Si, la nuit, l'entourant d'un cortège enflammé,
Sept lunes n'éclairaient ce globe inanimé.
C'est peu : d'un double anneau l'écharpe lumineuse
Rassemblant du Soleil la lueur nébuleuse,
Unit, groupe ces feux et pâles et flottants,
Et les change bientôt en miroirs éclatants,
D'où Saturne reçoit et la flamme et la vie.

C'est là que l'astronome, en sa course hardie,
S'est arrêté longtemps, et que le grand Auteur
Dérobait son ouvrage au tube observateur.
Mais quel monde nouveau soudain s'offre à ma vue ?
Herschel voit, reconnaît l'étoile inattendue,
La suit, et, dans les Cieux faisant un nouveau pas,
D'Uranie étonnée agrandit le compas ;
Et franchit le premier cet espace nocturne,
Borne de notre monde, et trône de Saturne.
Saturne rapproché ne finit plus le Ciel.

Si le fameux Génois, dans son vol immortel,
Retrouvant cette terre au bout des mers cachée,
Et des trois parts du globe autrefois détachée,
Conquit un monde entier pour des maîtres ingrats,
Le nom d'Herschel un jour ne lui cédera pas.
Du moins il a nommé sa planète nouvelle.
Astre que depuis peu l'art savant nous révèle,
Herschel ! nouveau rival de Mars et de Vénus,
O toi qui si longtemps des astres inconnus

Avais grossi la foule innombrable, éloignée,
Au vaste Olympe enfin ta place est assignée :
Astre légitimé, je te vois dans les Cieux
Inscrire un nom mortel sur la liste des Dieux.

Cependant au milieu de ce domaine immense
Le Soleil contient tout du poids de sa puissance.
Sur ces mondes soumis il verse sa clarté ;
Et, monarque certain de leur fidélité,
Veille du haut des Cieux sur tous ses satellites,
Et sait les arrêter dans de justes limites.

Mais quel œil vous suivra, mondes désordonnés,
Astres aux longs cheveux, de flammes couronnés,
Fiers vassaux du Soleil, vous dont le cours rebelle
Brave de votre roi la puissance éternelle !
Tantôt du Dieu du jour vous affrontez les feux ;
Tantôt, loin des splendeurs de son front lumineux,
Vous allez, affranchis de sa vaste puissance,
Durant trois fois cent ans oublier sa présence ;
Mais, certain de ses lois, jusqu'aux confins des Cieux,
Le Soleil, étendant ses bras victorieux,
Vous atteint, vous arrête aux limites des mondes,
Et borne à votre insu vos courses vagabondes.
Ainsi de ces grands corps il presse le retour,
De peur que, désertant et son trône et sa cour,
Ils n'aillent, engagés dans d'immenses voyages,
Près des autres Soleils égarer leurs hommages.

Alors on voit briller ces globes passagers,
Des frayeurs du vulgaire éternels messagers.
On craint que le grand Être, ô comble de l'outrage!
A des maux imprévus n'ait soumis son ouvrage,
Et que les éléments ne rompent les accords
Des éternelles lois qui gouvernent les corps,
Et que le vieux Chaos ne réclame les mondes.
Peuples ! rassurez-vous : ces masses infécondes,
Dont vous avez tant craint le retour menaçant,
Ranimeront un jour le Soleil vieillissant.
Ainsi l'a dit Newton, et j'en crois son génie.

Si je pouvais suffire à ma course infinie,
Je peindrais le Soleil par sa sœur éclipsé ;
Et, dans l'ombre terrestre à son tour effacé,
L'Astre argenté des nuits, qui, voilant son visage,
Épouvante le peuple en instruisant le sage.
Tantôt je ferais voir ces astres défaillants,
Obscurcis tout entiers par des crêpes sanglants,
Et comme un spectre immense égarés dans le vide ;
Tantôt demi-couverts d'une écharpe livide,
Et conservant encor sur leur front attristé,
A travers leur pâleur, un reste de beauté ;
Tels que Milton nous peint son Archange rebelle,
Gardant, sous les débris de sa forme immortelle,
Dont les feux du tonnerre ont flétri la splendeur,
Quelques traits effacés d'une antique grandeur.

Mais, dans le vaste champ où ma muse est perdue,
Tant d'objets à la fois se pressent sous ma vue,
Qu'il faut les effleurer sans les approfondir.

Amants du vrai savoir, hâtez-vous d'applaudir !
Dans son temple fameux un grand plan se prépare.
L'œil ardent du génie à la nature avare
Veut dérober encore un secret ignoré.
Partez, mortels savants, cortège révééré,
Partez : vous, Maupertuis, dirigez votre course
Aux lieux toujours glacés où luit le char de l'Ourse ;
Et vous, La Condamine, allez de l'équateur,
Sous les yeux du Soleil, mesurer la hauteur.
Mais c'en est fait ; la Terre a trahi sa figure,
Et le voile jaloux qui couvrait la nature
Sur le pôle aplati par eux est déchiré.
Sous leur savant compas le globe mesuré
Est un trophée immense, où leur gloire tracée
Par le ciseau du Temps ne peut être effacée.

Français ! ne dites plus qu'Atlas n'a point encor
Consacré vos travaux dans ses registres d'or.
Le monde mesuré n'est-il pas votre ouvrage ?
A vos brillants efforts l'Europe rend hommage,
Et Newton parmi nous trouve enfin des rivaux.
Mais c'est à toi Bailli de peindre ces travaux,
A toi dont le crayon élégamment fidèle
Des écrivains fameux rappelait le modèle.

Rapide historien, tu traças ces portraits
Dont à peine le vers peut ébaucher les traits :
Tu sus de la science embellir les annales.
Heureux si les grandeurs, à ton repos fatales,
N'avaient troublé jamais tes sages voluptés,
Ni plié ton génie au joug des dignités!
Crains de t'environner de leur pompe étrangère!
Mais que dis-je ? ô regrets ! ô faveur passagère !
La haine des bourreaux t'a promis au cercueil ;
Tu tombes sous la hache, et les arts sont en deuil.
Ah ! dans ces jours de sang, où la France éplorée
Par d'obscurs décemvirs gémissait déchirée,
La gloire en vain voulut, dans ces affreux moments,
De ses rayons sacrés protéger ses amants ;
La gloire était un crime, et l'éclat du génie
Alarmait des bourreaux la sombre tyrannie.
Mais le trépas te venge, et la patrie en pleurs
Vient t'offrir, ô Bailli, le tribut de douleurs
Que de ses soins pieux ton nom a droit d'attendre.
Ton avenir commence, et, ranimant ta cendre,
Le jour consolateur de l'immortalité
Comme un astre éclatant sur toi s'est arrêté.

D'une si grande perte Uranie accablée,
Rejetant de son front la couronne étoilée,
De son historien pleure encor le trépas,
Et déjà la science a fait de nouveaux pas.

Les Cieux, qui chaque jour manifestent leur gloire,
Demanderont bientôt une nouvelle histoire.
Ils s'accroissent sans fin. L'audacieux Herschel
Parcourt sans se lasser l'immensité du Ciel.
Déjà même à sa voix les prêtres d'Uranie
S'éveillent dans Palerme et dans la Germanie :
Ils ont vu devant eux tant d'astres se presser,
Que tout l'effort humain ne peut les embrasser.

Oui, quand je m'armerais des ailes de l'Aurore,
Pour compter les soleils dont le Ciel se décore ;
Quand, de l'immensité sondant les profondeurs,
Ma pensée unirait les nombres aux grandeurs ;
Dans ces gouffres sacrés égarant mon audace,
Quand j'userais le temps à mesurer l'espace ,
Je verrais s'écouler les siècles réunis,
Et, pressé, sans espoir, entre deux infinis,
Je me serais toujours écarté de moi-même,
Sans jamais m'approcher de ce vaste problème.

Et pourtant, à la fois tremblant et glorieux,
Le fils de la poussière ose monter aux Cieux !
J'y monte ; je parcours cette échelle enflammée ,
De mondes, de soleils, de comètes semée ;
Je ne vois plus la terre, et l'astre de la nuit
Bien loin de mes regards lui-même échappe et fuit.
De Saturne déjà j'ai passé la frontière.
Je touche au grand rideau d'azur et de lumière ;

Je l'ai franchi : j'arrive à ces lieux reculés,
Empires lumineux, domaines étoilés,
Où, plongeant ses regards dans l'immense étendue,
Et d'un hardi cristal armant sa frêle vue,
Sur le front des Soleils l'astronome orgueilleux
Promène avec fierté son tube merveilleux.
J'erre de Ciel en Ciel, de planète en planète,
Je m'élève, je suis le vol de la Comète.
Et j'arrive avec elle à ces globes ardents,
Astres illimités, Soleils indépendants,
Fleuves de feu, par qui tout vit et tout respire,
Ames des univers, qui forment leur empire.
Dans ces Cieux plus lointains, où des mondes plongés
N'achèvent qu'en mille ans leurs orbés prolongés.
Quel est ce pavillon, ce dôme magnifique?
De ton palais, grand Dieu, serait-ce le portique?
Qu'ai-je dit? Ah! combien je rampe loin de toi!
Plus j'avance vers lui.... plus il fuit loin de moi.
O Terre, où je suis né, Terre, où sont tes rivages?
Soleil! qu'il est étroit le cercle où tu voyages!
Sur des Cieux infinis, des Cieux multipliés,
Comme des points brillants s'amassent sous mes pieds.
Et toutefois des Cieux le Monarque invisible,
Reculé dans lui-même, heureux, inaccessible,
Près de nous, loin de nous, nœud des mondes divers,
Tourment de notre esprit, raison de l'univers,

S'étend, et règne encor par delà cet espace,
Où finissent les Cieux, et que lui seul embrasse.

Tandis que les humains, dans leurs grossiers portraits,
De la Divinité déshonorent les traits,
Rempli d'une modeste et tranquille assurance,
L'homme au cœur simple et vrai vers l'Éternel s'avance.

« Dieu puissant ! sers de guide au mortel passager,
« Qui, jeté dans un coin de ce globe étranger,
« Pour en trouver l'auteur vient consulter l'ouvrage.
« Que les Cieux, à ta voix, me montrent ton image :
« Dans leurs miroirs brillants je cherche à démêler
« Tes traits, qu'à l'œil mortel je voudrais révéler.
« Mais le monde à mes yeux est comme un voile immense
« Qui découvre à la fois et cache ta présence.
« Dans ce voile, tendu sur ton immensité,
« Quel céleste rayon répandra la clarté ?
« Quels rapports lumineux éclairciront ces ombres ?
« Mortels ! consolez-vous. Ces rapports sont les nombres,
« Les nombres, nœud sublime, anneau mystérieux
« De cette chaîne d'or qui joint la terre aux Cieux.
« Ta main laissa tomber cette brillante échelle
« Lorsque, évoquant enfin ta parole immortelle,
« Tu sortis de toi-même et de l'éternité,
« Et qu'ouvrant les secrets d'un plan illimité,
« Dans tes balances d'or, et sous tes mains fécondes,
« Tu pesas le Soleil, et l'atome et les mondes.

« Et lorsque , ayant brisé le trône du Chaos ,
« Tu rentras dans toi-même au sein de ton repos ,
« Tu ne retiras point cette échelle des nombres .
« Ce fut par là que l'Homme , ouvrant ses voiles sombres ,
« A pu quitter son globe , et monter dans les Cieux ;
« C'est par là qu'il a su , d'un vol audacieux ,
« Voyageur éclairé , toujours sûr de sa route ,
« Soumettre à son compas , sur la céleste voûte ,
« Les mouvements , les poids des globes éclatants ,
« Et le double infini de l'espace et du temps .
« Soudain , ô Jéhova ! ton sanctuaire s'ouvre ,
« De ta triple unité le secret se découvre ;
« Et , m'élançant du sein de l'étroite prison
« Qui de mes yeux captifs resserrait l'horizon ,
« Éternel Géomètre ! Architecte suprême !
« Je te vois sous un nom digne enfin de toi-même. »

FIN DU PREMIER CHANT.

LA TERRE

ET

LES MONTAGNES.

ARGUMENT

DU CHANT DEUXIÈME.

Vue générale du globe. Les Alpes. C'est là que l'homme peut espérer de trouver quelques indices sur la formation de la terre. Ascension du poète sur ces montagnes. Tableau des paysages des Alpes. Nudité et âpreté des Alpes aux grandes hauteurs. Le Saint-Gothard. Tableau des fleuves qui y prennent naissance. Une vue de la mer. Le Mont-Blanc. Peinture des glaciers. Le Léman. En méditant sur la formation de ces grandes masses, le poète rencontre, dans une vallée du Jura, un vieillard retiré de la cour. Le vieillard conduit le poète sur une montagne, et là, en présence des Alpes, il explique les deux systèmes de Buffon et de Saussure sur la formation des montagnes. Les volcans. Tableau du Vésuve et de ses ravages. Mort de Pline.

CHANT DEUXIÈME.



La Terre et les Montagnes.

. *Ut his exordia primis*
Omnia et ipse tener mundi concreverit orbis.
(VIRG., Églogue 6.)

Muse! c'est trop longtemps t'égarer dans les Cieux ;
Arrête, arrête enfin ton vol ambitieux :
Quitte les champs d'azur, redescends sur la terre.
Tu sais que ma pensée, errante et solitaire,
Se plaît à s'égarer dans de nouveaux chemins,
Où l'œil ne vit jamais la trace des humains.
Ah! si la source pure inconnue aux poètes
Me rouvrait à ta voix ses richesses secrètes,
J'y puiserais encor des charmes plus touchants!
Soyez, à votre tour, le sujet de mes chants,

Terre, dont le berceau se cache dans les âges ;
Vous, abîmes des Mers, qu'assiègent les orages ;
Volcans, vous qui sous l'onde allumez vos foyers ;
Et vous, Monts sourcilleux, vieux trônes des glaciers :
Puissé-je en vous chantant faire aimer la Nature !

De ce Globe d'abord dessinons la structure :
L'Océan, des replis de son voile azuré,
L'entoure, et se prolonge, en golfes séparé.
De frimas éternels deux immenses coupoles
Du Nord et du Midi terminent les deux pôles.
Sous les eaux, dans les airs, je découvre en tous lieux
Ces monts, liens du globe, et colonnes des Cieux.
Là les Alpes au loin, de leur cime hardie,
Forment une barrière à la France agrandie ;
Gênes rampe à leurs pieds, que la mer vient laver :
Là, le vieux Apennin vit Rome s'élever ;
Atlas regarde au loin les débris de Carthage.
Ici de Sésostris j'aperçois l'héritage ;
Le Nil aux sept canaux, dont l'urne est dans le Ciel,
Court des monts de Sennar aux tentes d'Ismaël.
Dirai-je le Liban, où de saints solitaires
Content aux voyageurs nos antiques mystères ?
Le Taurus, où l'Euphrate a caché ses berceaux,
D'Alexandre jadis vit flotter les drapeaux ;
De l'Afrique brûlante à l'Asie éloignée
Il couvre de son front Amphitrite étonnée,

Des peuples de l'Indus protège le séjour,
Et presse de ses bras les mers où naît le jour.
Ce mont, d'où l'Amazone épand son urne immense,
Des bords de Panama jusqu'au Chili s'avance;
Et voit des mers du Sud les heureux habitants
User dans les plaisirs un éternel printemps.
Telle est du monde entier la vaste architecture.

Mais, pour ses grands desseins, la puissante Nature
Donne aux divers climats des végétaux divers :
De hauts sapins, qu'un jour doivent porter les mers,
Environnent le pôle, ombragé de leurs têtes,
Et croissent sans péril au berceau des tempêtes.
Fier de ses longs rubans, le lointain bananier
Au cèdre de Syrie ose s'associer ;
Et de ses pommes d'or parfumant nos rivages,
L'oranger plus hardi nous prête ses ombrages.
Je voudrais vous offrir les palmiers toujours verts,
L'aloès, qui, chez nous, vient braver les hivers ;
Mais craignez l'Aquilon ! de leur tête fleurie
Un seul jour voit souvent la richesse flétrie.
La plante de Cérès ne veut pas tant de soin ;
Forte de sa faiblesse, elle s'étend au loin :
Et des rives du Gange aux ondes boréales
Prodigue des moissons les pompes végétales.
Des arbres, fils du Nord, partis de ces climats,
S'avancent, protégés par d'utiles frimas ;

Et, du Taurus au loin suivant la croupe immense,
S'étendent jusqu'aux lieux où l'équateur commence.
Vous, pins majestueux, vous, cèdres parfumés,
Vous ombragez ainsi ces sommets enflammés
Qui semblent soutenir le ciel de Cachemire :
Vous voyez sous vos pieds s'étendre cet empire,
Et les plaines d'Aden, et les champs de Lahor,
Où le roseau distille un liquide trésor,
Qui, bientôt traversant les campagnes humides,
Va nous offrir ses suc, durcis en pyramides.
L'arbuste d'Yémen croît pour flatter nos sens :
Le Soleil pour les Dieux y distille l'encens.
Nature ! ta beauté n'est jamais monotone :
Chaque sol a sa Flore ainsi que sa Pomone.
Que dis-je ? est-il un roc, une grotte, un marais,
Qui ne cache une fleur dans ses abris secrets ?
Les écueils de Téthys eux-mêmes sont fertiles.
Le Globe, cependant, de ces scènes mobiles
Varie à chaque instant le superbe tableau.
Buffon ! pour les tracer prête-moi ton pinceau.
Le Soleil fait monter, du sein des mers profondes,
Ces fleuves dont le cours arrose les deux mondes.
Pour calmer de l'été les ardentcs fureurs,
De l'immense Océan il pompe les vapeurs,
Et bientôt dans les airs il les change en nuages.
Voyez comme les vents, précurseurs des orages,

Les suspendent en voile , en prisme , en voûte d'or ;
Et les splendeurs du Ciel s'en accroissent encor.
Tantôt leur riche amas lentement se déploie
Comme un grand pavillon ou de pourpre ou de soie ;
Tantôt ils sont pareils aux dragons fabuleux ,
Et leur gueule enflammée au loin vomit des feux.
Le Caucase reçoit , sur sa cime glacée ,
Leur richesse , en frimas , en torrents dispersée ;
La Terre , tous les ans , dans son sein altéré ,
Recueille de leurs eaux le tribut désiré :
Vents ! vous rendez ainsi les tempêtes fécondes ,
Et puisez dans leur sein l'abondance des mondes.

Aujourd'hui , de ce Globe épiant les secrets ,
Je veux d'un œil hardi l'observer de plus près.
Vous donc qui , méditant les lois de la Nature ,
Voulez de notre Terre embrasser la structure ,
Qui cherchez avec soin , dans ses vieux monuments ,
Son berceau , sa durée et ses grands changements ,
Venez : suivez mon vol aux champs de l'Helvétie ,
Au front du Saint-Gothard , aux Alpes de Rhétie.
Là s'offriront peut-être à nos yeux exercés
Quelques traits , à demi par le temps effacés ;
Peut-être la nature , en mystère féconde ,
Grava sur ces rochers les époques du monde.
Puisse au moins le poëte , au fond de leurs déserts ,
Retrouver cette lyre amante des beaux vers !

Magnifiques horreurs qui récréez ma vue,
Jura ! glaciers fameux, Alpes, je vous salue !
Combien j'aime à revoir ces monts religieux,
Où l'âme s'agrandit en s'approchant des Cieux !
Qu'avec plaisir, aux jours de mon adolescence,
Libre de passions, et riche d'innocence,
Je foulais, transporté d'un agréable effroi,
Leur neige virginale, aussi pure que moi !
L'ardent enthousiasme, aux ailes poétiques,
Me ramène aujourd'hui vers ces sommets antiques ;
Sur les monts, près des lacs, guide mes pas errants,
Et remonte ma lyre au bruit de leurs torrents.

Oui ! je veux m'élever par delà tous ces faites
Où serpente la foudre, où grondent les tempêtes ;
Suivre tous ces ravins par le torrent tracés,
Et gravir ces sentiers dans la roche percés.
Je monte, et la cascade, immense et tournoyante,
Vient m'avertir déjà de sa chute bruyante.
Le frêne, le sorbier, l'érable, les bouleaux,
Me couvrent tour à tour de mobiles réseaux ;
Je les vois, je les perds, je les retrouve encore.
Le cytise doré, l'élégant sycamore,
Mariant leur verdure et leurs grappes de fleurs,
En festons, près de moi, suspendent leurs couleurs.
Tout enchante à mes yeux ce site romantique.
Je marche environné d'une ombre aromatique ;

Et le rododendron, en ces lieux retiré,
Tapissant les rochers de son pourpre azuré,
Et penché sur les fleurs qu'il choisit pour compagnes,
Exhale autour de moi le parfum des montagnes.

O vous qui nourrissez de funestes dégoûts,
Vous dont la mort brisa les liens les plus doux ;
Et vous qui, du génie adorant les merveilles,
Avez usé vos jours dans de trop longues veilles,
Venez ; peut-être ici croît parmi tant de fleurs,
Le dictame immortel qui calme les douleurs.
La santé, de nos ans douce et fragile aurore,
Peut-être sur ces Monts doit vous sourire encore,

Mais j'avance, et du bois l'immense profondeur
Du soleil tout entier me cache la splendeur.
Que j'erre avec plaisir sous le pesant ombrage
De ces sapins pressés qui, d'étage en étage,
Allongeant dans les airs leurs gigantesques fronts,
Noircissent à mes pieds la pente de ces Monts !

Cependant les forêts par degrés s'éclaircissent,
Les horizons au loin à mes yeux s'agrandissent.
J'écoute ; et des troupeaux les confus mouvements,
La sonnette agitée et les longs bêlements,
M'annoncent le bercail et son domaine immense.
C'est là que la génisse, errant dans l'abondance,
Broute un thym odorant rajeuni par l'été,
Et gonfle en paix son sein d'un nectar argenté.

Là de ces grands troupeaux le pasteur solitaire
Vit, six mois, inconnu du reste de la terre.
Depuis le mois des fleurs, où l'astre des gémeaux
A rouvert sur ces monts l'empire des troupeaux,
Jusqu'aux jours où, versant la neige accumulée,
Novembre les rappelle au fond de la vallée,
Ce mortel ignoré n'a vu d'autres humains
Que quelques voyageurs qui de ces monts lointains
Sont venus contempler la merveille glacée,
Dont à peine le pâtre occupe sa pensée ;
Où l'agile chasseur, dont l'audace poursuit
Le chamois plus léger qui l'évite et s'enfuit.
Ce berger toutefois vit heureux et tranquille,
Et de la douce paix son châlet est l'asile.
Souvent sa voix, fidèle à son unique chant,
Redit aux Monts voisins cet air simple et touchant
Qui chez le montagnard absent de sa patrie
Réveille le regret d'une terre chérie.
Combien je fus ému du son de cette voix,
Lorsque je l'entendis pour la première fois !
« C'est ici, m'écriai-je, où règne l'innocence ;
« Forêts ! recevez-moi sous votre ombrage immense.
« Oh ! puissé-je, entouré de fraîcheur et de paix,
« M'arrêter pour toujours sous vos rameaux épais,
« Et rêver au doux bruit de la chute rapide
« Que du glacier voisin nourrit l'onde limpide ! »

J'abandonne à regret le séjour des pasteurs,
 Et j'ai gravi déjà de plus âpres hauteurs.
 Des brouillards du matin la mer se roule encore,
 Et, sous l'ombre ou le jour, se noircit ou se dore.
 A mes yeux tout décroît; et le fleuve indigent
 De loin ne m'offre plus qu'un long ruban d'argent;
 Mais la voix de ses eaux, à des orgues pareille,
 Remonte encor parfois jusques à mon oreille.
 Un autre bruit s'entend. Du roc qui l'a nourri
 L'aigle sort, tout à coup, en poussant un grand cri,
 Et passe, en m'effleurant du long bruit de ses ailes.

Le Saint-Gothard m'invite à des scènes nouvelles.
 Dans le vaste horizon sous mes yeux déroulé
 De beautés et d'horreur un monde est étalé.
 J'embrasse trois États : d'un côté l'Italie,
 De son ciel, de ses arts encore enorgueillie;
 Et de l'autre, les champs de ces Helvétiens,
 Pauvres des vains trésors, mais riches des vrais biens;
 Et cette France enfin, ô terre maternelle!
 Que chérit dans l'exil ma piété fidèle.

Oh! qu'ici tout est grand! mais qui peindra jamais
 Ces vieux monts découpés en bizarres sommets,
 Ce luxe de torrents, de fleuves, de cascades,
 Tombant, roulant au loin sous leurs vieilles arcades;
 Au nord, tous ces pitons hideux et dépouillés,
 Au midi, tous ces rocs de forêts habillés;

Et le pied de ces monts, riches de leur parure,
Où, mariant aux fruits les fleurs et la verdure,
Croissent et la grenade et le pâle olivier,
Et l'arbre aux pommes d'or, et l'opulent figuier,
Qui, sur un sol heureux prolongeant leurs ombrages,
Vont du beau lac de Côme enchanter les rivages;
Tandis qu'à l'occident, dans un fond sombre et dur,
Le Jura vient poser ses barrières d'azur?
Mais c'est peu. Le Gothard, tel qu'un géant immense,
D'une triple urne au loin épanche l'abondance.
Il jette le Tésin aux champs du Milanais,
Le Rhin à l'Helvétie, et le Rhône au Valais;
Le Rhône, qui, fougueux, et creusant son rivage,
De Genève en passant semble entraîner l'image;
Et bientôt, sous Lyon, par la Saône agrandi,
Baigne la belle France, et notre heureux Midi.
Venez, suivons son frère à travers l'Helvétie;
Vous verrez de ses flots la fougue ralentie,
Lorsque déjà, roulant en pleine majesté,
Tout à coup à Lauffen ce fleuve est arrêté.
Là, pareils à deux tours de romaine structure,
Deux rochers l'ont bravé : leur vieille architecture
Repousse en vain les flots grondant de toute part :
Le fleuve se soulève et franchit le rempart.
Tout auprès de sa chute agitant cent rouages,
Il court par des bienfaits réparer ses ravages.

Mais ce Rhin si fameux, limite des États,
Voit souvent ses bienfaits troublés par les combats :
Et, s'il unit sa gloire à celle de Turenne,
Il partage le sort de la grandeur humaine :
Ce fleuve en expirant n'est qu'un faible ruisseau ;
De l'empire romain trop fidèle tableau !

Toutefois je le suis aux bords où le Batave
Oppose à l'Océan la digue qui le brave.
Ah ! si d'autres sujets n'attendaient pas mes vers,
Je voudrais vous chanter, vieux Empires des Mers !
Je ferais voir ces Monts, dont je foule les cimes,
Vers d'autres Monts courant à travers vos abîmes ;
Votre sein cache aussi des Alpes, des Atlas.
Le Monarque des mers dans ses vastes États
Retient sous son trident de nouvelles peuplades ;
De son palais d'azur les riches colonnades
S'entourent de forêts de varechs, de coraux :
Tout l'éclat du printemps resplendit sous les eaux.
J'aurais peint des fucus les flottes végétales,
J'aurais encor montré les plages boréales,
Quand, sous les longs soleils qui fondent ses glaçons,
L'Océan se soulève en ses froides prisons,
Et, des bruyants assauts de son onde écumante,
Bat du pôle ébranlé la coupole fumante :
Et l'Astre qui, six mois rayonnant sur ces mers,
De sa flamme stérile inonde leurs déserts.

Mais le Mont-Blanc m'appelle à ses glaciers antiques :
Du palais de l'Hiver j'aperçois les portiques.
O plaisir effrayant ! du haut du Mont-Envers,
Au-dessus des vieux pins dont ses flancs sont couverts,
J'admire ; et, frissonnant, je reconnais la trace
Des sentiers où Saussure égarait son audace.
Voilà les trois sommets de ce mont sourcilleux
Que sût franchir l'ardeur de son vol périlleux,
Quand, s'ouvrant une route aux aigles inconnue,
Il les voyait descendre et ramper dans la nue.
Je l'ai vu ce Mont-Blanc, rayonnant de clarté,
Braver sous ses frimas le sceptre de l'Été ;
J'ai vu sur ses vieux flancs les neiges entassées
De la cime des rocs aux vallons abaissées.
Dans leurs sillons brisés elles s'offraient à nous
Sous l'aspect merveilleux d'une mer en courroux,
Que d'un souffle soudain l'hiver aurait durcie,
En suspendant son onde en cristaux épaissie.
Tantôt la nue, errant sur ces larges contours,
Éteignait le Soleil au plus haut de son cours ;
Tantôt le Ciel, tonnant sur ces antiques cimes,
De quelques coups de foudre ébranle leurs abîmes ;
Et l'avalanche au loin fatigue les échos
D'un bruit entrecoupé de lugubres repos.
Dormant sous un rocher, le pâtre solitaire
S'éveille, et s'épouvante à ces bruits de la Terre.

Peindrai-je enfin ces rocs et ces pics décharnés,
De leur pied à leur front par le temps sillonnés,
Qui versent les débris de leurs cimes baissées
Dans les gouffres béants des profondeurs glacées ;
Tandis qu'au loin roulés les antiques sapins
Croisent leurs troncs rompus dans le fond des ravins ?
Je l'avoue, à l'aspect de tant d'images sombres,
Je crus voir, à travers ces énormes décombres
Qu'assiége l'épouvante et le deuil du trépas,
Le squelette du monde étendu sous mes pas.

L'Homme, seul, et perdu sur ces hauteurs immenses,
Sans ombrages, sans bruit, sans herbes, sans semences,
Redemande bientôt les êtres animés.

Ciel ! quel riant tableau pour mes regards charmés,
Quand je revis enfin de la rouge bruyère
Sortir du sein des rocs la tige prisonnière !
Arbres, balancez-vous sur mon front rafraîchi ;
Génisses, mugissez sur le coteau blanchi ;
Vieux pasteur du chalet, viens, sous le toit champêtre,
Me verser un lait pur dans la coupe de hêtre ;
Revenez sous mes yeux, ondoyantes moissons,
Mêlez votre or mobile à l'argent des glaçons ;
Que la fraise vermeille, et de neige entourée,
Livrant ses doux parfums à ma bouche altérée,
Rougisse de ses fruits le manteau des hivers,
Et croisse encor pour moi sous ces pins toujours verts !

A mes pas, las d'errer sur ces sommets stériles,
Beau Valais! ouvre enfin tes fortunés asiles;
Et toi, Rhône indompté, fleuve aux bords dévorants,
Entre les doux abris de Vevai, de Clarens,
Et du roc où Saint-Preux gémissait solitaire,
Conduis-moi jusqu'au lac illustré par Voltaire.

Qui peindra les effets et les riches hasards
Dont ce lac s'embellit pour charmer mes regards?
Muse, viens contempler son empire bleuâtre,
Du bruit et du repos magnifique théâtre;
Tour à tour imposant, tranquille, impétueux,
Doux, terrible ou riant, sombre ou majestueux :
Tantôt du haut des monts, à grand bruit élancée,
La tempête rugit sur l'onde courroucée,
Et, sous l'aile des vents qui tourmente ses eaux,
Il écume, et se creuse en mobiles tombeaux.
Que je plains le pêcheur qui, loin de son épouse,
Égaré, dans la nuit, sur la vague jalouse,
Aux poissons imprudents vient tendre ses filets,
Quand l'orage a troublé leurs humides palais !
Mais, de tant de fureurs quand l'onde est affranchie,
Les rochers et les Monts, et leur tête blanchie,
Se dessinent au loin, dans ce miroir plus pur,
Que le Ciel a paré d'un opulent azur :
Tantôt l'Astre du jour, du haut de sa carrière,
Disperse sur le lac des îles de lumière ;

Et tantôt, sur son sein plus radieux encor,
A plis étincelants traîne des vagues d'or.
Quand l'Aube, rougissant les portes matinales,
Fait briller de son teint les couleurs virginales,
Elle ouvre, de ses feux, le brouillard passager,
Qui va blanchir les monts de son voile léger :
Dépouillé de vapeurs, tout le lac étincelle,
Et roule enorgueilli de sa pompe nouvelle.
Mais quand près de Téthys, qu'il brûle de revoir,
Le Soleil, s'avançant vers son palais du soir,
Semble se partager entre le ciel et l'onde,
Et d'un dernier regard éclaire encor le monde,
Léman ! d'un autre éclat tes flots vont s'enrichir.
La Lune, dans le Ciel, qui commence à blanchir,
Se lève, et fait glisser sur ta superficie
De son frère éloigné la splendeur adoucie :
Et bientôt de la nuit argentant les rideaux,
De sa clarté paisible elle enchante tes eaux.
Ainsi l'illusion, des doux songes suivie,
Jette un rayon mourant sur le soir de la vie.
Voyez sur le gazon dormir sans mouvement
Ces feux qui sur les eaux flottent si mollement ;
Phœbé s'y réfléchit, et le Zéphyr volage
Caresse tour à tour et brise son image.
Oh ! combien j'aime à voir, dans un beau soir d'été,
Sur l'onde reproduit ce croissant argenté,

Ce lac aux bords rians , ces cimes élancées
Qui dans ce grand miroir se peignent renversées :
Et l'étoile au front d'or, et son éclat tremblant,
Et l'ombrage incertain du saule vacillant!

Tels sont ces Monts fameux dont tout l'art du poète
Peut ébaucher à peine une image imparfaite.
Mais quelle main puissante éleva dans les airs
Ces Alpes dont le pied repose au fond des mers?
Qui traça de ces rocs l'ordonnance hardie?
Est-ce dans un déluge ou dans un incendie
Que , par les mains du Temps , lentement façonnés,
Ces abîmes, ces monts ont été dessinés?

Un jour, m'entretenant de ces grands phénomènes,
Solitaire et pensif, je parcourais les plaines
Qu'ombrage du Jura le front majestueux.
C'était l'heure paisible où, tempérant ses feux,
L'Astre brillant du jour, au bout de sa carrière,
Nous lance, en traits plus doux, son oblique lumière.
Sur la cime des Monts son disque descendu
Entre deux grands rochers paraissait suspendu.
Le silence du soir enchantait la Nature.
Tout à coup, au détour d'une vallée obscure,
Un vieillard s'offre à moi : son front était serein,
Une barbe à longs flots descendait sur son sein;
En lui tout paraissait noble, grave et modeste;
Ses grands yeux noirs, qu'anime une douceur céleste,

Sont du feu du génie encore étincelants ,
Et l'âge ne paraît que sur ses cheveux blancs :
« Jeune homme , me dit-il , quelles peines secrètes
« Ont adressé tes pas au fond de ces retraites ?
« Accablé sous les maux que ton âme a soufferts ,
« Viens-tu chercher la paix dans nos humbles déserts ?
« Révèle-moi ton cœur : parle avec confiance ;
« Je puis de mes longs jours t'offrir l'expérience ;
« Quoique vieux , avec toi je puis encor pleurer ,
« Et quels que soient tes maux on peut les réparer.
« — Mon père , grâce au ciel , l'infortune et les peines
« Ne m'ont point amené vers ces forêts lointaines.
« Du désir de connaître épris depuis longtemps ,
« J'ai fui de nos cités les plaisirs inconstants :
« Je vins au pied des Monts , méditant la nature ,
« De vos Alpes moi-même observer la structure ,
« Et chercher quelle main éleva leurs remparts.
« — Mon fils , tes vœux sont grands , répondit le vieillard ;
« Mais si mon zèle en tout ne peut les satisfaire ,
« Si je ne puis t'offrir un flambeau qui t'éclaire ,
« Je t'apprendrai du moins à modérer tes vœux.
« Écoute : Avant que l'âge eût blanchi mes cheveux ,
« Chez les grands d'ici-bas j'avais quelque puissance ;
« Né riche , et dans un rang qu'illustrait la naissance ,
« De Versailles jadis j'habitais le séjour ,
« Et la faveur des rois m'honora dans leur cour.

« Je connus, j'entretins et Buffon et Voltaire :
« J'accrus encor pour eux l'hommage de la terre.
« J'étudiai longtemps leurs systèmes divers,
« Et je crus me connaître, ainsi que l'univers.
« Mais enfin, détrompé d'une vaine doctrine,
« Je pleurai dans le sein de la bonté divine,
« Et de mon repentir elle accueillit les pleurs.
« Dès lors, foulant aux pieds mes anciennes erreurs,
« Et plaignant des mortels l'orgueilleuse faiblesse,
« Au fond de ces déserts j'ai cherché la sagesse.
« Mon fils, viens avec moi, ma grotte est ici près,
« Tu pourras, cette nuit, y sommeiller en paix;
« Et demain nous verrons si, dans leurs vains systèmes,
« Nos savants ont du monde expliqué les problèmes. »

J'accepte avec transport les offres du vieillard.
Nous marchons, et bientôt s'offre à notre regard
Cette tour d'où la cloche, à grand bruit balancée,
Appelle à la prière une foule empressée.
Nous saluons le temple, et l'if religieux
Qui protège la tombe où dorment les aïeux.
La Lune, en ce moment, dévoilant sa lumière,
Des pâtres décédés venait blanchir la pierre,
De la nuit par degrés écartait les rideaux,
Et semblait enchanter ces paisibles tombeaux.

Mais déjà nous touchons à la grotte sauvage,
Le pin, le sycomore, unissant leur feuillage,

Forment au-dessus d'elle un abri spacieux :
Une onde en murmurant s'échappe de ces lieux.
J'entre, avec le vieillard, dans l'asile modeste.
Du luxe qu'il connut on n'y voit aucun reste ;
Une cruche d'argile et des vases de bois
Remplacent les grandeurs qu'il trouvait chez les rois.
Par ses soins, cependant, une table frugale .
Dans sa simplicité fut encor libérale :
Quelques rayons de miel, des fruits et du lait frais
Du champêtre festin composent les apprêts.
Un utile entretien vint charmer la soirée :
« La Lune de la grotte éclaire enfin l'entrée,
« Dit le vieillard, pour moi, c'est l'heure du sommeil ;
« Allons nous y livrer. Avant que le Soleil
« Sur nos rochers blanchis ait commencé de luire ,
« Demain nous partirons ; et je veux te conduire
« Sur ce mont dont la tête avoisine les cieux.
« Là je satisferai tes désirs curieux. »
Il dit, et des vieux pins la mousse ramassée,
Par les soins du vieillard mollement entassée ,
S'élève, et vient offrir à mes sens réparés
Un sommeil qui s'enfuit loin des palais dorés.
Aucun rayon des cieux ne blanchissait la voûte ,
Que déjà, plein d'ardeur, le vieillard est eu route.
Nous marchons ; tout dormait, hors le coq matinal ,
Qui du labour champêtre annonçait le signal.

Nous franchissons les rocs, les ravins, les abîmes,
Et de la Dôle enfin nous atteignons les cimes.

Le Soleil se levait aux Alpes du Valais;
Et, dorant de l'Hiver le radieux palais,
Semblait, en paraissant sur ces sommets antiques,
Du Ciel, dans le lointain, dessiner les portiques.
Le Léman devant nous, tout plein des feux naissants,
Brillait d'or et de pourpre; et ses flots rougissants,
En silence roulaient des vagues de lumière.
Dans le fond du tableau, (pompe sauvage et fière!)
Le Roi des Monts offrait ses trois sommets blanchis,
Pour la première fois par Saussure franchis;
Et les Alpes, au loin, formant l'enceinte immense
Où finit l'Helvétie, où la France commence,
Encadraient à souhait ces merveilleux tableaux.
O contraste imposant et des Monts et des eaux!
On eût dit qu'au séjour de sa toute-puissance,
S'entourant à dessein de sa magnificence,
La Nature voulût de son voile jaloux
Lever l'obscurité, pour mieux s'offrir à nous.

A cet aspect, rempli d'un transport qui l'embrase,
Le vieillard, un moment, est plongé dans l'extase.
Puis commençant : « Mon fils, ces Monts religieux
« Dont l'auguste sommet nous rapproche des Cieux,
« Ne devraient inspirer que les chants du poète;
« C'est bien un fol orgueil, une audace indiscrete

- « De vouloir des vieux temps soulever le rideau ,
« Et croire de nos Monts y trouver le berceau .
« Ces Monts veulent un hymne et non pas un système .
« Pour te plaire pourtant j'exposerai moi-même
« Les deux opinions qui , seules , dès longtemps ,
« Sous leur double étendard partagent les savants .
« Le feu , nous dit Buffon , est le père du monde ,
« Et , si j'en crois Pallas , tout est formé par l'onde .
« Mais ébauchons d'abord les pensers de Buffon :
« Ce sublime écrivain , esprit vaste et profond ,
« Veut que ce Globe , errante et fragile planète ,
« Par le rapide essor d'une immense comète ,
« A son berceau de feu brusquement arraché ,
« Du globe du Soleil ait été détaché .
« Longtemps , dit-il , la Terre , avant d'être solide ,
« A roulé dans l'espace et brûlante et liquide .
« L'Océan tout entier en vapeurs dispersé ,
« Au sein de l'atmosphère à grand bruit repoussé ,
« N'osait alors du Globe embrasser la surface :
« Tout était nu , désert , sur cette ardente masse .
« Mais ce Globe embrasé , lentement refroidi ,
« Sous le compas du Temps enfin s'est arrondi .
« Des Monts , enfants du feu , d'abord naissent les cimes .
« A leurs bases déjà sont creusés les abîmes
« Qui des mers à venir formeront les berceaux ,
« Quand du vaste Océan vont retomber les eaux .

« Il tombe , et , couvrant tout de son onde puissante ,
« Brasse , mêle , pétrit , et l'argile naissante ,
« Et le schiste et le marbre , et tous ces longs dépôts
« Qu'en lits moins élevés amoncellent ses flots ,
« De là sont nés alors tous ces Monts secondaires ,
« Ces sommets moins âgés , et ces rochers calcaires ,
« Qui seuls , nous dit Buffon , sont les enfants des mers ;
« Et cependant des Monts découvrant les déserts ,
« L'Océan s'écoulait dans ses grottes profondes ,
« Où , las de ses travaux , il reposa ses ondes.
« Les Monts voisins du pôle , enfin sortis des eaux ,
« Des animaux d'abord devinrent les berceaux :
« Mais le froid détruisit ou dispersa les races ,
« Quand le pôle , entouré d'un long rempart de glaces ,
« N'offrit plus que la mort au milieu des frimas.
« Alors il fallut fuir , ou subir le trépas ;
« Et de tant d'animaux les légions pressées ,
« Vers des climats plus doux se virent repoussées.
« Mais combien ont péri ! De là ces ossements ,
« D'animaux inconnus antiques monuments ,
« Prodigeux débris de ces races perdues ,
« Aux champs de Sibérie en foule répandues.
« Le Globe cependant , par le froid engourdi ,
« Doit changer en déserts les climats du midi.
« Bien plus : le feu qui brûle au centre de la terre
« Un jour refusera sa chaleur tributaire ;

« Un éternel hiver, une éternelle nuit
« Couvriront le tombeau du genre humain détruit ;
« Et notre Terre en deuil , planète désolée ,
« Roulera dans les cieus , de ses ombres voilée ,
« Sans que l'Astre du monde, armé de tous ses feux ,
« Puisse un jour ranimer ces déserts ténébreux.
« Voilà ce que Buffon pour nos neveux apprête.
« D'autres savants, Saussure et Pallas à leur tête ,
« Ont dit , en s'appuyant sur des calculs profonds ,
« Que l'Océan fut seul l'architecte des monts.
« Ces dépôts , dont l'Atlas a reçu sa naissance ,
« Nageaient tous suspendus dans une mer immense.
« Après quelque mille ans, les granits les premiers ,
« Se formant par degrés en cristaux réguliers ,
« Et dressant vers les cieus leurs hautes pyramides ,
« S'élançèrent d'abord de leurs berceaux humides.
« Le palais de la Terre alors fut dessiné ;
« Le Taurus , par sa base , aux Alpes enchaîné ,
« A d'autres monts lointains vint rattacher ses chaînes.
« Le Globe , alors témoin des plus grands phénomènes ,
« Vit , sous l'œil du Soleil , les mers de l'équateur
« Des Andes jusqu'aux cieus élever la hauteur ;
« Tandis que vers le pôle une Mer moins profonde ,
« Architecte affaibli , dessinait dans son onde
« Des sommets moins hardis , et qui , privés de nœuds ,
« Ne purent s'affermir ni s'allier entre eux.

« Et cependant l'argile , en couche horizontale ,
 « Ceignait des premiers Monts la bande verticale :
 « Sur le flanc des granits largement appuyé ,
 « Le schiste , dès longtemps aux marbres allié ,
 « Forma le second plan de ce portique immense ,
 « Que la main d'Amphitrite élevait en silence.
 « Mais déjà l'édifice est partout altéré :
 « Tout est changé , confus , détruit ou réparé :
 « Des bandes de granit déjà sont affaissées ,
 « Par le feu des volcans d'autres sont redressées ,
 « Et la Mer épuisée , invoquant le repos ,
 « Ne fait plus que rouler ses antiques dépôts.
 « Alors pour l'univers des temps calmes naquirent ;
 « De vastes continents alors se découvrirent ;
 « La Mer , enfin peuplée , au limon de ses eaux
 « Allia les débris des premiers végétaux.
 « Dans l'ardoise azurée alors l'humble fougère
 « Laissa de son feuillage une empreinte légère :
 « Le gypse , vieux témoin des grands événements ,
 « Des peuples expirés garda les ossements ;
 « Et le monde animé , pour former nos collines ,
 « Aux ruines des monts vint mêler ses ruines. »

Le vieillard , oppressé d'un profond sentiment ,
 Ici fit une pause , et se tut un moment.
 Tous ses traits avaient pris je ne sais quoi d'antique ;
 Le génie éclatait sur son front prophétique ;

Tout son maintien respire un air d'autorité.
Tel sans doute Platon, ce sage si vanté,
Parut, lorsque entouré de disciples fidèles,
Qui venaient recueillir ses leçons immortelles,
Au cap de Sunium, en présence des mers,
Sa voix leur expliquait les lois de l'univers.

« Voilà donc, en sondant la Nature infinie,
« Tout ce qu'a pu de l'homme inventer le génie!
« Reprit le sage : Hé quoi ! ces esprits éclatants
« N'ont pu lire un feuillet du grand livre du Temps,
« Et toi, tu prétendrais vaincre notre ignorance !
« Jeune homme ! de tes vœux calme l'intempérance :
« N'étends point tes désirs par delà ton pouvoir ;
« Dieu t'a fait pour jouir et non pas pour savoir.
« L'homme ici-bas voyage entouré de mystères ;
« Craignons donc d'y porter des regards téméraires.
« Heureux le vrai savant qui sait l'art d'ignorer !
« Dans les secrets où l'œil ne saurait pénétrer,
« Plus on croit découvrir, plus l'erreur est profonde.
« Vainement nous cherchons les époques du monde :
« Le monde est d'un seul jet. Quand Dieu dit : à sa voix,
« Fleuves, montagnes, mers, tout parut à la fois.
« Le monde eut, en naissant, des marches régulières.
« L'Orénoque, au sommet des hautes Cordillères,
« Pour nourrir l'urne immense où puisèrent ses flots,
« De frimas tout formés trouva de longs dépôts.

« La Mer vit à la fois remplir tous ses abîmes.
« Mais comment Dieu des Monts éleva-t-il les cimes ?
« Voilà le grand mystère. On ne saura jamais
« Par quels leviers puissants Dieu dressa leurs sommets.
« Tout prouve que l'ouvrage est d'une main divine ;
« Mais il voile à nos yeux son obscure origine.
« Sur le berceau des Monts rien encor n'est prouvé :
« C'est le secret de Dieu , Dieu se l'est réservé.
« Ah ! sur ces grands secrets loin d'épuiser tes veilles ,
« Chante plutôt des Monts la pompe et les merveilles.
« Crois-moi , saisis la lyre , et laisse le compas.
« Des sentiers plus rians s'ouvrent devant tes pas.
« Ici l'Enthousiasme inspire l'harmonie ,
« Et l'aspect de ces monts enflamme le génie.
« Sois le rival d'Haller ; sur nos sommets fameux ,
« Comme lui , chante au bruit des torrents écumeux ;
« Et que ces grands tableaux , dont l'austère rudesse
« De la Muse française effrayait la mollesse ,
« Jusqu'au ton de Linus élèvent ton essor ! »

Il cessa de parler ; je l'écoutais encor,
Tant pour moi ses discours étaient remplis de charmes !
Enfin je le quittai , non sans verser des larmes.
Mais , plein de ses leçons , ivre d'enchantement ,
Je crus, je l'avouerai , sentir en ce moment
Quelques rayons du feu dont brûle le poète :
Je voulus du vieillard devenir l'interprète ;

Et dès lors j'essayai de peindre dans mes vers
Les tableaux qu'à mes yeux ces Monts avaient offerts.

Mais vers ses bords rians Parthénope m'appelle.

Là, se présente aux yeux une scène nouvelle ;
Là, je vois rassemblés, dans de vastes tableaux ,
Tous les effets du Ciel, et des feux et des eaux.
Combien de souvenirs consacrés par l'histoire ,
Combien d'illusions chères à la mémoire ,
Dans ce premier berceau de la gloire et des arts ,
Viennent au cœur ému s'offrir de toutes parts !
Eh ! quel lieu fut jamais en grands noms plus fertile ?
Ici naquit le Tasse , et là mourut Virgile.
C'est là , c'est dans ces champs qu'Hésiode à la main ,
Épris de leurs beautés , le poète romain
Chantait, dans le repos , ses douces Géorgiques ;
C'est là qu'il exhalait les plaintes énergiques
Où vivra de Didon l'éternelle douleur.
Mais d'un sol vigoureux qui peindra la couleur,
Et le pampre accablé sous la grappe opulente ,
Et des Volcans noircis la flamme étincelante ,
Et l'île au triple front, et ce Ciel enchanté,
Et d'une double mer la double immensité ?

O vieux Géant ! ô toi dont la bouche embrasée ,
Sur ces bords qu'embellit l'éclat de l'Élysée ,
Épanche trop souvent les laves des enfers ,
Vésuve ! tu rugis ; tes flancs se sont ouverts.

L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime ;
La mer, dans tes fourneaux , que sa fureur anime ,
Se roule , et tes torrents s'échappent à grand bruit.
Mille langues de feu se croisent dans la nuit.
O ravage ! ô terreur ! la lave qui bouillonne
Court sur les flancs du mont qu'elle embrase et sillonne ;
Puis , rassemblant au loin tous ses flots irrités ,
Emporte dans son cours les débris des cités ,
Gronde jusqu'à Pouzzole , où le brûlant orage
Entre enfin dans la Mer qui nourrissait sa rage :
La Mer, en mugissant, le reçoit dans son sein .
O quel combat alors ébranle son bassin !
Le Volcan à la Mer vient rendre sa secousse ,
Et heurte avec fracas les ondes qu'il repousse.
Ainsi lorsque Vulcain , près de ces mêmes lieux ,
Forge , aux flancs de l'Etna , des foudres pour les Dieux ,
Dans la mer frémissante il trempe le tonnerre ,
Et des deux éléments renouvelle la guerre. ..
Cependant l'eau bouillonne , et d'immenses vapeurs
Enveloppent les Cieux de leurs voiles trompeurs :
Et le Soleil, qui sort de la mer enflammée ,
Parmi les flots , rougis d'une ardente fumée ,
De son disque agrandi montre les bords sanglants ,
Et d'un œil effrayé voit ces gouffres brûlants.
Enfin , quand Amphitrite à pas lents se retire ,
Le noir Typhon s'apaise , et son courroux expire ,

Et Vulcain fatigué meurt, faute d'aliment.
Mais le monde alarmé te revoit rarement,
O Vésuve ! ô fléau ! qui, par de longs ravages,
Signales ton retour dans les fastes des âges ;
Et des tours et des murs, en ton sein foudroyés,
Entretiens si longtemps les peuples effrayés !
Les peuples cependant près de toi se rallient ;
A tes pieds embrasés les fleurs se multiplient ;
Tu redoubles la vie et la fécondité.
Lorsque, effaçant les pas du Volcan irrité,
Le Temps réparateur, par qui tout recommence,
Aura mêlé, pétri cette ruine immense,
On verra le Soleil, armé de tous ses traits,
Ceindre deux fois l'été des gerbes de Cérès :
Ce sol, fertilisé par ses propres ravages,
Doit se couvrir eucor de palais et d'ombrages ;
Et la lave, à jamais s'emparant de ces bords,
Y dresser des écueils ou dessiner des ports.

Mais quand le noir Typhon des coups de son tonnerre
Pour la première fois effraya-t-il la terre ?
Ce fut (l'antique histoire ainsi l'a raconté)
Quand jadis, sous Titus, au monde épouvanté,
Des vieux remparts d'Hereule il offrit la ruine.
D'assez fameux débris marquent son origine.
Muse ! viens me prêter tes plus tristes couleurs :
Une grande victime a demandé tes pleurs.

Quand Pline commandait la flotte de Mysène ,
 Le bruit se répandit qu'un nouveau phénomène ,
 Un rival de l'Etna menaçait l'univers ,
 Et qu'enfin le Vésuve avait brisé ses fers.
 C'était l'heure où le peuple est aux fêtes publiques.
 Mais du cirque , à ces bruits , désertant les portiques ,
 La foule des Romains dans les temples sacrés
 Court porter sa terreur et ses pas égarés.
 Pline , se confiant à son grand caractère ,
 Seul , veut sonder de près cet effrayant mystère ,
 Et brûlant d'épier , dans ce grand mouvement ,
 Du Volcan en travail l'horrible enfantement ,
 Il s'apprête à partir. Mais sa sœur en alarmes
 Se jette à ses genoux , qu'elle arrose de larmes :

« O mon frère ! en courant à des dangers certains ,
 « Ne crains-tu pas , dis-moi , de tenter les destins ?
 « J'ai perdu mon époux , mon frère le remplace ,
 « Et ta mort , ô mon frère ! aujourd'hui nous menace ,
 « Et tu veux nous quitter ! Ne m'as-tu pas promis
 « De veiller en tout temps sur les jours de mon fils ?
 « Si tu meurs , de ce fils que devient la jeunesse ?
 « Et quel bras désormais soutiendra sa faiblesse ?
 « Oh ! qu'en toi de son père il retrouve l'appui !
 « Et si ce n'est pour moi , conserve-toi pour lui ! »

Elle dit. Aux accents de cette sœur chérie ,
 Pline hésite un moment , son âme est attendrie ;

Mais bientôt, dans son sein renfermant ses douleurs,
Il s'arrache, pensif, à sa famille en pleurs.

Il se rend dans le port : il monte une galère ;

Et déjà ses rameurs sillonnent l'onde amère.

Mais la nuit approchait, et les ombres du soir

Sur les vieux Apennins commençaient à s'asseoir.

De Rhétine d'abord on cherche les rivages.

Partout s'offraient aux yeux les plus tristes présages :

Les airs sont endormis dans un morne repos,

Et l'Océan plombé sent frissonner ses flots ;

L'orfraie, avant-coureur des désastres célèbres ,

Trois fois, rasant la nef, poussa des cris funèbres,

Les nochers ont pâli. Pline sans s'émouvoir,

Tranquille, observe tout, et s'apprête à tout voir.

On avance ; et déjà se découvre à la vue,

Au-dessus du Vésuve, une effroyable nue,

Qui, telle qu'un grand pin, allonge dans les cieux

Et son tronc gigantesque et ses bras spacieux.

Cette horrible vapeur, ce nuage de cendre

Sur l'Océan noirci commence à se répandre :

L'Italie agitée en ses vieux fondements,

Prolonge, sous les mers, de sourds frémissements ;

De ce bruit qui s'accroît la rive est ébranlée,

Et l'onde d'Amphitrite est au loin refoulée.

Déjà roulent en l'air des rochers allumés

Qui tombent, en sifflant, sous les flots enflammés ;

Et la vague en fureur, qui s'élève en colonne,
Autour de la galère et mugit et bouillonne.
Pline veut aborder. Tout à coup à ses yeux
Le nuage s'approche, et, du plus haut des cieux,
S'abat, et couvre au loin et la plaine azurée,
Et le cap de Mysène, et l'île de Caprée :
Le monde a disparu dans une immense nuit.
Un vent affreux s'élève, et la nef, à grand bruit,
Dans cette obscurité, sur les flots balancée,
Du rivage à la mer est vingt fois repoussée.
Enfin dans l'orient le jour ressuscité
Ramène aux yeux de Pline une morne clarté.
Épouvantable jour plus affreux que les ombres !
Combien il offrira de morts et de décombres,
Que dérobaient la nuit sous son voile incertain,
Et que vont révéler les clartés du matin !
Cependant Pline aborde, et fort de son courage,
Seul, avec un esclave, il s'élançe au rivage.
Tu dois revivre aussi pour la postérité,
O toi ! mortel obscur, dont la fidélité
Partagea ces périls, pour toi plus grands peut-être,
Puisque la gloire au moins dédommageait ton maître.
Ils marchaient en silence à travers les débris.
Mais qui pourrait redire et les pleurs et les cris,
Et cet effroi croissant de la foule agitée,
Qui dans les temples saints courait épouvantée ?

Les uns, s'humiliant aux pieds des immortels,
De leurs tremblantes mains embrassaient les autels,
Et d'autres, des Dieux même oubliant la mémoire,
Blasphémaient leur saint nom, ou refusaient d'y croire.
Partout le désespoir, l'épouvante et la mort!

O Pline! quels dangers t'attendaient sur ce bord!
Mais lui : « Marchons, ami, vers les murs de Pompée :
« Là, si notre espérance, hélas! n'est pas trompée,
« (Et le veillent les dieux!) nous pourrons de plus près
« De ce grand phénomène épier les secrets. »

Il a parlé : soudain, redoublant de courage,
Vers Pompéïa tous deux ils cherchent un passage.
La chaumière embrasée et les palais brûlants
A travers les débris guident leurs pas tremblants.
Sous leurs pieds incertains le sol gronde et chancelle :
Ils marchent, en foulant une terre infidèle,
D'où l'on voit des éclairs sans relâche sortir,
Qui s'ouvre, se referme, et veut les engloutir.

Cependant le Volcan rugit dans ses abîmes.
De nouveaux tourbillons, rassemblés sur ses cimes,
S'arrondissent en globe, et, noircissant les airs,
Font partir de leur sein d'effroyables éclairs.
Dans cette fausse nuit, la Nature alarmée
Sous ses propres fureurs semble s'être abîmée :
L'Océan se déborde, et ses flots courroucés
Par la lave en furie au loin sont repoussés.

C'est peu : du vieil Etna la foudre se rallume :
 Neptune, que Vulcain et tourmente et consume ,
 Répond , du fond des mers , au bruit des deux Volcans.
 Tels du cri des combats retentissent deux camps.
 De Mysène à Sorrente on ne voit que ruine :
 La flamme inonde au loin et Stabie et Rhétine.
 Sous le double courroux de Vulcain , de Téthys ,
 Les murs de Pompéia déjà sont engloutis :
 L'antique Herculanium n'est qu'un monceau de cendre,
 Et dans la même tombe un jour les vit descendre.
 Quel spectacle pour Pline ! A de si grands malheurs
 La pitié du grand homme a donné quelques pleurs.
 Toutefois , au milieu de ces terribles scènes ,
 Il poursuit les secrets de leurs grands phénomènes :
 Nature ! il t'admirait au sein de ton horreur,
 Et tu lui paraissais belle de ta fureur.

Peut-être ce génie , avide de connaître ,
 Eût surpris en ce jour les desseins du Grand Être.
 Mais celui dont le bras , sur ce monde arrêté ,
 Se cache dans la nuit de son éternité
 Ne permit pas que Pline , à la race mortelle ,
 Révélat des secrets toujours voilés pour elle.
 Tandis qu'à son esclave il commence à dicter
 Ses grands pensers , qu'à Rome il voudrait remporter,
 O décrets ! ô douleur ! une nue enflammée
 Le couvre tout entier d'une ardente fumée.

Il tombe, il se relève ; et d'un regard mourant
Cherche encore une fois son esclave expirant.
C'en est fait, il n'est plus ; et, du monde effacées,
Dans sa tombe, avec lui, s'enferment ses pensées.
Tels on voit, aux déserts de l'antique oasis,
Ces monuments, chargés d'emblèmes obscurcis,
Qui gardent les dépôts de la sagesse antique :
Mais ces pensers, que voile une ombre énigmatique,
En vain vivent encore au fond de ces déserts :
La voix de ces vieux Temps n'instruit plus l'univers.

FIN DU SECOND CHANT.



L'HOMME.

ARGUMENT

DU CHANT TROISIÈME.

Coup d'œil sur l'immensité et la variété des êtres. L'Homme a été mis à leur tête. Contradictions de sa nature. Imagination, mémoire et jugement; triple faculté dont l'Homme intellectuel se compose. Parallèle de l'Homme et des animaux. Réponse à quelques objections des matérialistes. Rapports de l'Homme avec Dieu. Preuves de l'existence de Dieu. Nécessité de la religion. Providence justifiée de l'existence du mal moral. Preuves de l'immortalité de l'âme, tirées de l'existence de ce mal même. Homme moral. Le bonheur est-il fait pour l'Homme? S'il est quelque part, il n'est que dans les conditions médiocres, dans l'amitié et dans la vertu. Nécessité de mettre un frein à nos désirs. Passions, les plus grands ennemis de la vertu et du talent. Épisode à ce sujet.

CHANT TROISIÈME.



L'Homme.

L'Homme n'est qu'un roseau, le plus
faible de la nature; mais c'est un
roseau pensant. (PASCAL.)

Jusqu'ici, me frayant une longue carrière,
J'ai peint l'Homme, entouré des jeux de la matière,
Pour saisir leurs effets s'élançant au dehors,
Et du monde physique épiant les ressorts.
Aujourd'hui s'offre à nous un plus noble problème :
C'est l'Homme qui s'observe et descend en lui-même ;
Et sondant de son cœur les plis mystérieux,
S'étudie, et se donne en spectacle à ses yeux.
Des desseins du Très-Haut agent infatigable,
La Nature, épanchant son urne inépuisable,

Quand l'univers naquit, sur ce globe a jeté
 De mille êtres divers la riche immensité.
 A leur poste établis par l'Artisan suprême,
 Tous sont coordonnés au plan du grand système ;
 Tout se tient, tout s'unit : un nœud mystérieux
 Joint et le ver et l'Homme, et la terre et les cieux.
 L'Éternel dans ses mains tient cette chaîne immense
 Que termine l'insecte, et que l'Homme commence.
 Là, les êtres divers, tous placés à leurs rangs,
 Occupent des degrés, des anneaux différents ;
 Mais bien au-dessus d'eux, par la main éternelle,
 L'Homme est mis au sommet de cette grande échelle.
 C'est de cette hauteur qu'embrassant les objets
 L'Homme, d'un œil actif, veille sur ses sujets,
 Vassal du Ciel, Pontife et Roi de la Nature.

O toi ! dont aujourd'hui j'entreprends la peinture,
 Des scènes d'ici-bas majestueux acteur,
 Et du tableau du monde unique spectateur,
 Homme, salut ! Sans toi, la Nature muette,
 Pour célébrer son Dieu manquerait d'interprète.
 Le monde n'est sans toi qu'un grand palais-désert :
 Si ta voix ne se mêle au bruit de leur concert,
 Les sphères font en vain tonner leur voix immense ;
 Tout ce fracas des cieux n'est qu'un vaste silence.

Mais que vois-je d'abord ? Quand je veux de plus près
 Du monarque du monde étudier les traits ;

Lorsque, pour les fixer, mon œil le considère,
Ce qui me frappe en lui c'est d'abord sa misère.
Sous quelque grand revers aurait-il succombé,
Et d'un état meilleur jadis est-il tombé?
Sans doute : tout l'atteste à qui connaît ses fastes.
Eh ! d'où viendraient en lui ces étranges contrastes,
Des reflux de son cœur l'éternel mouvement,
Et ce vague désir qui change à tout moment ?
Quel est l'Homme, en effet ? quelle est cette chimère ?
Se connaît-il ? chaos de gloire et de misère,
Futur espoir des cieux, rebut de l'univers,
L'Homme, sans cesse en proie à ses rêves divers,
De penchants en penchants promène sa pensée,
Des désirs aux dégoûts sans cesse repoussée.
Quand l'Homme sait trop peu, sa raison s'amortit ;
Lorsqu'il veut trop savoir, sa raison s'abrutit :
Dans un milieu certain jamais il ne s'arrête,
L'orgueil en fait un Dieu, la débauche une bête :
Insecte ambitieux, roseau frêle et pensant,
Qui, pour tout embrasser, sans relâche agissant,
Use éternellement les forces de son être,
Dans un long désespoir de jamais se connaître.
Voilà l'Homme ; et pourtant si l'Homme est dégradé,
Si de ses hauts destins il est dépossédé,
Dieu, daignant le laisser le premier de la terre,
Des volontés du Ciel l'a fait dépositaire.

Voyons donc ce qui reste à ce Roi détroné,
Et que, sous nos pinceaux à grands traits dessiné,
Il vienne figurer sur la scène du monde,
Que sa présence anime, et que sa main féconde.

J'ébaucherai d'abord la triple faculté
Dont l'Homme à son berceau par le ciel fut doté.

L'Imagination, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère :
Et bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
Elle fait plus : souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie,
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.
Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris, comme elle a ses victimes :
Et, toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs, elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois au héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers ;
Jeter le Barde aux bords d'une mer blanchissante ;
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.

Que de fois au désir elle a servi de guide !
Que de fois à la vierge innocente et timide
N'a-t-elle pas surpris, dans un songe enchanté,
Les soupirs de l'amour et de la volupté !
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte, et nous trompe sans cesse,
Mère des passions, des arts et des talents,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
Et d'espoir, tour à tour, et de crainte suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.
De la Fille des sens tels sont les mille traits.

Mais que, de sa voix seule écoutant les attraits,
L'Homme, sans défiance, avec elle s'allie,
Vous le verrez bientôt, voisin de la folie,
Fermer ses yeux séduits au jour de la raison,
Des honteuses erreurs savourer le poison,
Et faire, sur l'autel des forfaits et des vices,
A ces horribles Dieux d'horribles sacrifices.
Toi, qui sais mettre un frein à son emportement,
Pouvoir incorruptible, immortel Jugement,
Viens donc et ralentir et diriger sa flamme,
Et, sage conducteur, prends les rênes de l'âme.
De la Mémoire encor retraçons les secours;
Sans elle, ce qui fut périrait pour toujours.
La Mémoire, il est vrai, de palettes privée,
Ne gardant des objets qu'une image énérvée,

N'offre que les lointains de l'espace et du temps,
 Et n'a point de sa Sœur les pinceaux éclatants.
 Mais, de nos souvenirs riche dépositaire,
 Elle peuple d'amis notre exil solitaire ;
 Elle adoucit pour nous les rigueurs du destin ;
 Et l'ami qui n'est plus vit encor dans son sein.
 Je la vois, l'œil en pleurs, de regrets attendrie,
 S'incliner dans la nuit sur son urne chérie ;
 Je la vois, des savants éclairant les travaux,
 Aux confins de l'oubli placer ses longs fanaux,
 Retracer les destins d'un monde ou d'un atome,
 Des Siècles décédés ranimer le fantôme,
 Et redire au présent les fastes du passé.

Tel est le triple appui sur qui l'Homme élançé
 Voit, et sonde, et parcourt les sentiers de la vie,
 Et tient sous son pouvoir la nature asservie.

Maintenant tu voudrais savoir par quels degrés
 L'Homme et les animaux entre eux sont séparés.
 Sont-ils assujettis à des bornes prescrites ?
 Sans doute ; et l'Éternel a fixé leurs limites.
 Quand il les a créés, Dieu posa de sa main
 Entre la brute et l'Homme une borne d'airain.
 De deux pouvoirs divers l'influence inégale
 Entre ces deux tribus met un vaste intervalle :
 L'animal a l'instinct, et l'Homme a la raison,
 L'une ouvre devant elle un immense horizon,

Et d'un noble appétit de gloire et de pensée,
L'œil fixé sur le ciel, sans relâche est pressée.
L'autre, à de vils besoins tristement limité,
Tourne en un cercle étroit pour jamais arrêté.
L'Homme domptant le feu, l'air, et l'onde, et la terre,
Enchaîne à son pouvoir leur pouvoir tributaire,
De chacun de ses sens ennoblit les emplois,
Et pour ses plaisirs même il sait créer des lois :
Père et juge des arts, que son amour protège,
Il marche environné de leur pompeux cortège :
Tandis que l'animal, obscur et triste acteur,
Placé sur le théâtre, et jamais spectateur,
D'un œil indifférent regarde ces merveilles,
Qui de l'Homme inspiré charment les nobles veilles.

Mais une voix s'élève : « Esprit présomptueux,
« Pourquoi m'étales-tu ces titres fastueux ?
« Vainement, pour prouver la dignité de l'Homme,
« Ton orgueil complaisant des plus beaux noms se nomme.
« L'âme est-elle un pouvoir indépendant du corps ?
« Non : c'est un jeu brillant d'industriels ressorts.
« Les animaux, pétris de la même matière,
« Et lancés pour un temps dans la même carrière,
« Comme toi, vain mortel ! éprouvent tour à tour
« La joie et la douleur, et la haine et l'amour.
« Va, tu n'as point sur eux de faculté suprême :
« Tes sens sont plus parfaits, ta nature est la même.

« Faut-il, pour accabler ton esprit orgueilleux,
« Redire de l'instinct les secrets merveilleux ?
« Vois l'abeille, élever son brillant édifice,
« Vois ses arts et ses mœurs, ses lois et sa police,
« Et de son fils royal admire les berceaux !
« Vois l'agile Arachné déployer ses réseaux !
« De ses doigts allongés elle ourdit cette soie
« Qui livre à ses banquets une abondante proie.
« Et que serait-ce donc, si je t'offrais encor
« Les instincts plus parfaits du chien ou du castor ?
« Loin de nous quelquefois s'ils restent en arrière,
« C'est l'organe qui manque, et non pas la lumière.
« Homme ! de ton esprit tu te pares en vain,
« Les sens seuls t'ont fait Roi ; ton sceptre, c'est ta main.
« Point de milieu ; pour lui, si l'Homme invente une âme,
« Il en faut une au ver, et le ver la réclame.
« Eh bien ! voudras-tu donc, aveugle sans retour,
« Prostituer une âme à l'insecte d'un jour !
« Et tu prétends ainsi démentir la nature !
« — Ah ! je te reconnais, disciple d'Épicure ;
« Du vice ouvrant pour nous le facile sentier,
« Tu veux condamner l'Homme à périr tout entier ;
« Tu veux le ravalier au destin de la bête,
« Et ce qui t'avilit te semble une conquête !
« Je sais que de nos jours la révolte des sens
« Arma contre l'esprit ses dogmes menaçants ;

« Je sais que, trop pareils au parti populaire,
« Qui, rejetant d'un Roi le pouvoir tutélaire,
« Odieux artisan du plus noir attentat,
« Aspire à renverser le maître de l'État,
« Les sens, pour se livrer à leur fougue insensée,
« O houte! ont prétendu détrôner la pensée.
« Mais ce dogme en nos jours fut en vain adopté,
« La voix du genre humain l'a bientôt rejeté.
« Philosophe, à la brute en vain tu nous ravales;
« Qui peut entre elle et nous combler les intervalles?
« Dis-moi, qu'ont de commun et l'insecte ignoré,
« Et l'Homme avec Newton dans les cieus égaré?
« Montre-moi leurs rapports! montre-moi sur la terre
« Un second animal, noblement solitaire,
« Qui sache, du Grand Astre épiant le réveil,
« Dans les cieus du matin admirer le Soleil!
« Quoi! je puis du Grand Tout embrasser l'harmonie,
« Je puis idolâtrer les charmes du génie,
« Et sentir dans mon cœur ce saint amour du beau
« Qui des nobles vertus y nourrit le flambeau,
« Et tu veux qu'à ce point ma raison s'avilisse!
« Non; de ta folle erreur cherche un autre complice. »

Si l'Homme de la terre est le premier acteur,
Il faut que son esprit remonte à son auteur;
Sans ce divin rapport, sans la chaîne invisible
Qui joint l'Être éternel avec l'être sensible,

De ses nobles destins l'Homme déshérité
Méconnaît son vrai rang, et perd sa dignité.

« Mais, dira-t-on encore, où trouver la mesure
« De cet Être infini qui régit la Nature?
« Hé quoi! faut-il admettre un suprême pouvoir,
« Que jamais notre esprit ne pourra concevoir?
« Le hasard a tout fait : l'éternelle matière
« De tant d'effets divers est la cause première;
« Et seule du Grand Tout, fin, principe et milieu,
« La Nature, à qui l'Homme en vain prépose un Dieu,
« Sans jamais s'épuiser, sans repos ni vieillesse,
« Dans un cercle infini tourne et renaît sans cesse.
« — Sans doute, Dieu puissant, seul être illimité,
« Je tremble et me confonds dans ton immensité!
« Je ne puis concevoir ni saisir ton essence :
« Mais du moins mon amour et ma reconnaissance,
« Dissipant cette nuit qui règne autour de moi,
« Lèvent un coin du voile, et m'approchent de toi.
« Blasphémateur obscur, vainement tes outrages
« Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages;
« Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés,
« Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez.
« D'une nuit étoilée écoutons le silence :
« Chaque astre de son Dieu raconte la puissance.
« Ne vois-tu pas partout cette immortelle main
« Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin,

« De l'astre échevelé gouverne la carrière,
« Guide à travers les cieus le vol de la lumière,
« Et de son compas d'or dessina leur palais ?
« C'est ce Dieu qui du ciel tendit le vaste dais,
« Alluma de la nuit les lampes éclatantes,
« Et plaça le Soleil sous l'azur de ses tentes ;
« Ce Soleil est son ombre ; et c'est dans ce miroir,
« Grand Dieu ! qu'à l'œil mortel tu permets de te voir. »

Mais ce Dieu si puissant , qui brille sur nos têtes ,
Qui marche sur les vents , monte sur les tempêtes ,
Qui révèle aux mortels sa haute majesté
Par la voix de la foudre et de l'immensité ,
Souvent moins formidable et moins inaccessible ,
Calme , et s'environnant d'une splendeur paisible ,
Au cœur tendre et pieux qu'il veut bien consoler ,
Dans des objets plus doux aime à se dévoiler .
Quels témoins enchanteurs ! N'est-ce pas sa présence
Qui brille dans les yeux de l'aimable innocence ,
Qui se peint sur le front de la douce pudeur ,
Et se révèle à nous dans la plus humble fleur ?
C'est lui qui , tous les ans , de l'Égypte rappelle
Ces oiseaux , de nos champs postérité nouvelle ;
C'est lui qui , des Lapons égayant les déserts ,
De quelques fleurs encore embellit leurs hivers .
Oui , tout nous entretient , tout parle du Grand Être ;
Lorsque avec un cœur simple on cherche à le connaître ,

Ce Dieu consolateur est facile à trouver,
Et c'est par ses bienfaits qu'il aime à se prouver.

O vous tous qui d'un Dieu rejetez la croyance,
Quels secours irez-vous porter à l'indigence ?
Qu'offrirez-vous à l'Homme accablé de regrets,
Lorsque du désespoir il sentira les traits ?
Comment calmeriez-vous ce cœur longtemps coupable,
Qui, pressé sous le poids du remords qui l'accable,
Ne voit plus d'autre appui que la Divinité,
Et s'abandonne aux Cieux, des hommes rejeté ?
Qu'il faut être cruel pour ôter l'espérance
Au cœur infortuné qu'assiège la souffrance !
Pour briser sans pitié dans la main du malheur
Cette ancre où peut du moins s'appuyer la douleur !
Otez Dieu : vous ôtez au repentir son juge,
A l'innocence un père, au malheur un refuge.

Oui, la religion est le besoin de tous ;
Tout est amer sans elle et rempli de dégoûts.
L'Homme a beau s'entourer des biens de la fortune,
Cette splendeur bientôt lui devient importune.
Quand la Divinité s'exile de son cœur,
L'ennui vient l'abreuver d'une affreuse langueur :
Si l'absence de Dieu dans l'âme se prolonge,
Au sein du désespoir l'homme bientôt se plonge,
Et, si cet état dure, il se donne la mort.

Hélas ! l'Homme est le seul qui, maître de son sort,

Ose se commander ces cruels sacrifices !
Tant la vie, en dépit de toutes ses délices ,
N'est plus rien pour ce cœur, devenu son bourreau ,
Quand , vide d'espérance et bornée au tombeau ,
D'elle-même et de Dieu proclamant la ruine ,
L'âme n'est plus , pour l'Homme , immortelle et divine !

Mais quels que soient les maux de la société ,
O noble sentiment de la Divinité ,
Tu te plais à charmer les enfants de la terre .
Au Poète égaré sur le roc solitaire
Tu montres Jéhova sous ses traits éternels ,
Et dictes de ses chants les accords solennels ;
C'est toi qui , dévoilant la nature infinie ,
Lui révèle des Cieux l'ineffable harmonie .
Sans toi , ce noble amant des Muses et des Arts
Verrait-il , dans la nuit , s'offrir à ses regards
Ces antiques héros , ces ombres immortelles
Qui , descendant des cieux , le couvrent de leurs ailes ?
Ton éclat doux et pur luit sur l'infortuné
Qui , s'adressant au ciel , le bénit d'être né .
C'est par toi que l'enfant des monts de la Savoie
Soupire après ses rocs qu'il retrouve avec joie ,
Et que le nautonier revole avec transport
Des doux climats de l'Inde aux rivages du Nord .
Sur le palais des rois tu laisses des vestiges ,
Et nos temples sacrés sont pleins de tes prodiges .

Quelquefois, te fixant dans le fond des déserts ,
Tu sus d'un cénobite occuper l'univers.
Noble penser d'un Dieu ! que l'humaine faiblesse ,
Même en ses vains plaisirs, cherche et poursuit sans cesse,
Voilà donc tes bienfaits ! sainte Religion,
Du Ciel et de la Terre admirable union ,
Qui peut te méconnaître ? Oui, sans Dieu tout s'efface :
Les Cieux sont sans beautés, et la Terre est sans grâce ;
Lois, morale, vertu, tout marche à son déclin ;
La Nature est sans but, le Monde est orphelin.

Mais, tandis que mon zèle, étayant ma faiblesse ,
Se fatigue à prouver l'éternelle sagesse,
Un murmure s'élève, et j'entends une voix
Qui dit : « Grand Artisan, qu'as-tu fait de tes lois ?
« Où donc est ta sagesse en bontés si féconde ?
« Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde ?
« Quoi ! le mal est sur terre, et d'un monde si beau
« L'Homme coupable seul obscurcit le tableau ! »

Eh bien ! ce sont ces maux, c'est ce désordre même
Qui confirment en moi les plans d'un Dieu suprême.
Le mal, pour moi, de l'homme ennoblit les destins,
Et prouve à la raison nos immortelles fins.
Mais d'abord qui t'a dit, ô mortel téméraire,
Que toujours le désordre à l'ordre soit contraire ?
Les mondes ont besoin du jeu des contre-poids ;
Pourquoi l'homme moral auroit-il d'autres lois ?

Le désordre d'ailleurs est borné par lui-même.
Telle est la grande loi. Toute puissance extrême
Par ses propres excès à la fin s'amortit,
Et le crime sans frein s'usé, ou se ralentit.
Toutes les passions se balancent sans cesse ;
L'ardente ambition s'oppose à la paresse ;
Chaque désir fougueux borne un autre désir ;
Et la douleur est là pour régler le plaisir.
Dans ce monde changeant tout s'évite et s'attire ;
La gloire et les forfaits s'en partagent l'empire.
L'âme, dont le malheur presse tous les ressorts,
S'élève à la vertu par les plus hauts efforts.
Comme un astre soumis à deux forces contraires
Roule, autour du Soleil, dans le cercle des sphères,
Tel, mû par le bonheur ou par l'adversité,
L'homme double sa force et son activité.

Pourquoi, dit-on encor, de notre race humaine,
O vertu ! n'es-tu pas l'unique souveraine ?
Fallait-il nous laisser un coupable penchant ?
— Hé quoi ! pour empêcher l'Homme d'être méchant,
Dieu dut-il le borner à l'instinct de la bête ?
Si dans tous tes désirs Dieu sans cesse t'arrête,
Mortel, tu ne peux plus exercer ta raison :
Et que devient le monde ? une immense prison,
Où les êtres pensants, chargés de leurs entraves,
N'offrent plus à mes yeux qu'un vil troupeau d'esclaves.

Si l'Homme n'est point libre, il n'a point de vertu ;
Automate impuissant, sous ses fers abattu,
On le verrait ramper sans gloire et sans génie,
Et du Grand Tout lui seul troublerait l'harmonie.
Eh ! qu'on ne dise point que l'ordre général
Doit bientôt succomber sous l'empire du mal.
En dépit du méchant, l'Architecte suprême
Sait de son univers maintenir le système.
Le mal que l'Homme fait ne tombe que sur lui :
Peut-il troubler des lois dont Dieu même est l'appui ?
Homme ! contre le mal quand ton orgueil murmure,
C'est te plaindre des dons que t'a faits la Nature.
Otez le mal : pour nous plus de moralité ;
Et dans l'Homme abruti tout est sans dignité.
Le doux repos de l'âme et la paix de soi-même
Sont sans doute ici-bas la volonté suprême ;
Dieu, pour nous mériter un si noble plaisir,
Nous ouvrit deux sentiers, c'est à nous de choisir.
Eh ! que pouvait de plus la divine puissance ?
Pouvait-elle de l'Homme anéantir l'essence ?
Dieu, qui mit une borne à tout être imparfait,
Pouvait-il accorder le prix d'avoir bien fait
A celui qui n'eut point le pouvoir de mal faire ?
Convien donc qu'ici-bas le vice est nécessaire.
Oui ! sans lui la vertu ne saurait exister :
Il règne, afin que l'homme apprenne à le dompter.

Bien plus : s'il est un Dieu, ce Dieu doit être juste ,
Il doit tout compenser ; et sa puissance auguste ,
Dans un monde où chacun doit être à son vrai rang ,
Saura bien réparer ce désordre apparent .

Oui , c'est du sein des maux dont notre triste vie ,
Sur la terre d'exil , sans cesse est poursuivie ,
Que naît en moi l'espoir de l'immortalité .

O penser consolant ! ô noble vérité !

Quand je n'aurais de toi d'autre preuve certaine
Que le juste ici-bas gémissant dans la peine ,
Je croirais sans effort à ton dogme sacré ,
Et le monde futur me serait démontré .

Mais combien d'autres voix et d'autres témoignages
Viennent me confirmer ce grand espoir des sages !

L'Homme , par ses désirs sans cesse tourmenté ,
Vers un bonheur sans fin est sans cesse emporté ,
Et pourtant le dégoût l'accable et le dévore !

Placez-le sur le trône , il y soupire encore !...

« Est-ce tout ? » s'écriait en voyant Rome aux fers ,
L'ambitieux César , maître de l'univers .

N'est-ce pas là le cri de cette âme immortelle ,
A qui , dans ses ennuis , sa grandeur se révèle ?
Mille preuves , en foule , ici viennent s'offrir .

Si l'agneau ne sait point qu'un jour il doit mourir ,
N'est-ce pas , en effet , que la bonté céleste
Voulut aux animaux cacher leur mort funeste ,

Et ce terme qui doit leur ravir sans retour
 Le présent de la vie et les bienfaits du jour.
 Mais l'Homme, que réclame une illustre origine,
 L'Homme qui fut créé pour une fin divine,
 Peut connaître qu'un jour il doit subir la mort;
 Car les Cieux au temps seul n'ont point borné son sort.
 Quand je sonde en effet les secrets de mon être,
 Puis-je en douter? En moi pourrais-je méconnaître
 Un exilé du ciel, un illustre étranger,
 Sur ce globe d'argile un moment passer?
 Voyageur fugitif dans cette courte vie,
 Oui, l'Homme doit revoir sa divine patrie;
 Le tombeau la lui rouvre, et l'héritier du Ciel
 En plongeant dans la mort se relève immortel.

De ce dogme, il est vrai, la profondeur obscure
 Semble se dérober à l'humaine nature.
 Notre esprit, ici-bas, captif et limité,
 Ne peut saisir les traits de l'immortalité.
 Mais je dirai du moins : c'est le jour d'une vie
 Qui d'un soir ténébreux ne sera point suivie,
 Et dont les fils, du Temps déifiant le ciseau,
 Verront tourner sans fin leur radieux fuseau.
 O jour! où, transporté d'une céleste ivresse,
 L'Homme ressaisira l'éternelle jeunesse,
 Et des cieux reconquis impérissable roi,
 Il pourra s'écrier : « Tous ces biens sont à moi! »

Oh ! qu'alors il verra de natures nouvelles
Dérouler devant lui leurs beautés éternelles !
Heureux , s'il peut surtout de ses yeux attendris
Revoir ceux qu'ici-bas son amour a chéris !

Ainsi , même aux regards de la philosophie ,
L'Homme à l'Homme s'explique , et Dieu se justifie.

Maintenant , qu'en mes vers nos devoirs sont tracés ,
Qu'entre l'Homme et son Dieu les rapports sont fixés ,
Cherchons sur cette terre , aux troubles asservie ,
Quelle part de bonheur échet à notre vie.

Le bonheur ! Qu'ai-je dit ? Ah ! ce bien inconstant
Que l'Homme , sans repos , poursuit en haletant ,
De notre humanité doux et frêle apanage ,
A peine nous permet d'embrasser son image ;
Et , fixé nulle part , il se montre en tous lieux :
Pareil à ce rayon qui , traversant les Cieux ,
Frappe de ses éclairs le berceau des orages ,
De leurs franges d'argent entoure les nuages ,
Se brise en sept couleurs dans le prisme des airs ,
Et court en flèches d'or sous le cristal des mers.

Il n'est point ici-bas de bonheur sans mélange :
C'est de biens et de maux un éternel échange.
L'Homme coule ses jours dans des troubles sans fin ,
Et la crainte et l'espoir se mêlent dans son sein ,
Comme on voit sur les monts , tour à tour clairs ou sombres ,
Rapidement courir la lumière et les ombres ,

Quand , devant le Soleil , le souffle des autans
Fait passer tour à tour les nuages flottants.
Le cœur le plus heureux recèle quelques peines :
Tel un insecte impur , caché dans nos fontaines ,
De leurs plus belles eaux empoisonne le cours.
Nos instants sont comptés , et ces instants si courts
Sont tissus de regrets et de douleurs sans nombre.
Ah ! cette triste vie est le rêve d'une ombre !

Faut-il , rembrunissant les traits de mon pinceau ,
De l'humaine misère étaler le tableau ?

L'Homme , tel qu'un nocher rejeté par l'orage ,
De la vie , à regret aborde le rivage.
Sur l'écueil de ce monde un moment arrêté ,
Il sort , pleurant et nu , des flancs qui l'ont porté.
Étranger , sans appui sur cette plage aride ,
Il implore à grands cris une main qui le guide ;
Mais , poussés par le sort , les mortels près de lui
Passent , et nul d'entre eux ne lui donne un appui.
Seulement une femme , aux cris de ses alarmes ,
Accourt , et dans ses bras l'emporte tout en larmes.
Il croit : avec la vie enfin acclimaté ,
Il surmonte les maux dont il est tourmenté ;
Mais tel qu'un voyageur qui , loin de sa patrie ,
A d'un ciel étranger subi l'intempérie ,
Il garde un mal secret qui , depuis le berceau ,
L'accompagne , et le suit jusqu'aux bords du tombeau .

Cependant , sans vouloir , pleins d'une humeur sauvage ,
Calomnier la vie et noircir son image ,
Voyons si , se livrant aux penchans de son cœur ,
L'Homme peut quelquefois rencontrer le bonheur.
J'avais cru le trouver dans cette douce ivresse
Que nourrit de l'Amour la fièvre enchanteresse ;
Mais , au fond de mon cœur , que de fois le plaisir
A laissé le dégoût en usant le désir !
Que de fois le Remords , sur la couche embaumée ,
M'a montré tout à coup sa tête envenimée ;
Et de son dard cruel mortellement frappé ,
Je disais au Plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ? »

Qu'est-ce que les grandeurs ? Voyez-vous ces nuages
Qui montent dans les airs du sein des marécages ,
Et qui , près du Soleil , dans le palais du Soir ,
Environnent le trône où leur Roi vient s'asseoir :
Quand l'Astre a disparu , tout l'éclat qui les dore
Sous le voile des nuits aussitôt s'évapore.
N'est-ce pas là l'image et l'emblème des grands ?
Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs ?
Ah ! tout ce vain éclat , cette pompe éphémère
N'est qu'un néant superbe , une illustre misère ;
Et les noirs soucis même agitent quelquefois
Ces courtines de pourpre où sommeillent les rois.

Et cette Renommée , objet de notre envie ,
Quelle est-elle en effet ? une seconde vie ,

Respirant, loin de nous, sur les lèvres d'autrui.
Eh! qu'importe au grand homme un bien si loin de lui,
Et ce tribut tardif que l'on paye à sa cendre,
Et ces lointaines voix qu'il ne doit pas entendre?
Mais si les passions, la gloire et la grandeur
Offrent à peine à l'Homme une ombre de bonheur,
Peut-être, l'appelant à leurs doux sacrifices,
Les Muses vont du moins le combler de délices.
O toi! qu'ont enchanté les premières douceurs
Qu'à leurs jeunes amants prodiguent les neuf Sœurs,
Crains leurs retours cruels! Sais-tu bien que l'Envie
Est là pour tourmenter et ta gloire et ta vie?
Elle enleva Racine à l'espoir des Français,
Et contraignit le Tasse à pleurer ses succès.
Quel vague, quels dégoûts, quelle vie inquiète
La Nature réserve aux destins du poète!
Il est donc vrai que l'Homme, aux talents condamné,
Sur la terre en passant, sublime infortuné,
Ne peut impunément achever une vie
Que le Ciel surchargea du fardeau du génie!
Souvent il meurt brûlé de ces célestes feux.
Tel, quelquefois, l'oiseau du souverain des Dieux,
L'Aigle, tombe du haut des voûtes éternelles,
Brûlé du foudre ardent qu'il portait sur ses ailes.
Arrêtons-nous enfin; c'est gémir trop longtemps
Sur les maux attachés à nos jours inconstants.

Le Bonheur, doux fantôme entrevu par le sage ,
Ne nous a pas toujours envié son image ;
Mais , s'il est quelque part , c'est dans l'obscurité.
Heureux qui , des faux biens pour jamais dégoûté ,
Arrête enfin au port une vie inquiète ,
Cache ses jours au monde , et , libre en sa retraite ,
A son modique enclos bornant tous ses désirs ,
Ne lasse plus le sort de ses honteux soupirs !
O toi ! qui des grandeurs connus toutes les peines ,
Qui , déposant enfin tes orgueilleuses chaînes ,
Veux retrouver le calme exilé de ton cœur ,
Viens habiter les champs , et fais-toi laboureur !
C'est aux champs seuls qu'en paix on vit avec soi-même ,
Là qu'on peut sans remords goûter tout ce qu'on aime ,
Le charme des moissons et des prés fleuris.
Et des hautes forêts les verdoyants abris ,
Et les troupeaux au loin mugissant dans les plaines ,
Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes ,
Le calme du désert , et la pompe des Cieux ;
Luxe innocent et pur dont s'enchantent nos yeux !
Le laboureur , comblé de champêtres largesses ,
Voit la terre pour lui surpasser ses promesses.
Comme un luxe effronté , fils altier de l'orgueil ,
Jamais du laboureur n'osa toucher le seuil ,
Aux vœux de ce mortel la Nature docile
Fait aisément les frais d'un bonheur si facile.

Dans un cercle uniforme il voit couler ses jours ;
 Pareil à ce ruisseau qui , borné dans son cours ,
 Réfléchit seulement les fleurs de ses rivages ,
 Et des cités jamais n'a baigné les images.
 Le doux contentement, réjouissant son cœur,
 Fait de sa vie entière un long jour de bonheur :
 Il vieillit dans la paix ; et quand son Dieu l'ordonne ,
 Tombe, comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne.

Heureux ! encore heureux , qui rencontre un ami !
 Sans cet autre soi-même on ne vit qu'à demi.
 Amitié ! nœud sacré , pur hymen de deux âmes ,
 Remplis toujours mon cœur de tes célestes flammes.
 L'Homme serait trop seul sans tes charmes divins.
 Ta présence ennoblit , épure nos destins ;
 Et le mortel , épris de tes chastes délices ,
 Se dévoue avec joie aux plus grands sacrifices.
 Mais trop heureux aussi , mille fois trop heureux ,
 Qui , d'un pudique hymen ayant serré les nœuds ,
 Voit ses jeunes enfants ; troupe aimable et légère ,
 Disputer sous ses yeux les baisers d'une mère ;
 Et , dans ces rejetons , qui croissent près de lui ,
 Déjà pour sa vieillesse espère un doux appui !
 Semblable à la colombe , et blanche et fortunée ,
 Qui vers le rameau d'or devait guider Énée ,
 La femme , en unissant l'amour et la pudeur ,
 D'un pas mystérieux conduit l'Homme au bonheur.

Ainsi l'Homme ne peut se suffire à lui-même :
Aimer est son bonheur et son charme suprême.
L'Homme dur et grossier qui n'aimerait que soi
Des penchants les plus doux méconnaîtrait la loi ;
Et , lui-même abjurant sa plus noble espérance ,
Montrerait de sa fin une grande ignorance.
Dans un cœur solitaire et toujours resserré ,
L'amour pourrait-il croître et s'étendre à son gré ?
Il faut vivre en autrui. De quelque amour qu'il s'aime ,
L'Homme ne peut assez s'idolâtrer lui-même
Pour remplir de son cœur l'insatiable amour.
Mais sache te borner. Ne va pas tour à tour ,
Honteux dissipateur de tes désirs frivoles ,
Prostituer ton âme à de vaines idoles.
Ah ! fais choix d'un objet immuable , infini ,
Qui jamais de ton sein ne puisse être banni ,
Dont la beauté suprême égale la noblesse ;
Cherche-le sans repos , adore-le sans cesse ;
Que ton cœur toujours plein , sans se rassasier ,
Y puise à chaque instant le bonheur tout entier :
Que sa rare beauté , délices de ta vie ,
A tes vœux éternels ne soit jamais ravie ;
Et que puisse ton cœur goûter ce long amour ,
Sans craindre ni remords ni perfide retour !
On voit assez qu'ici ma Muse , vierge austère ,
N'a point voulu parler des amours de la terre.

Homme ! qu'est-il besoin de nommer la vertu ?

A des traits si divins la méconnaîtrais-tu ?

Veux-tu que cette belle et ravissante image ,

Seule , ait de tes pensers l'incorruptible hommage ?

Mets un frein à ton cœur , garde que tes penchants

Ne soumettent ton âme à l'empire des sens.

Qui suit ses passions s'affaiblit et s'épuise ;

L'Homme n'a de pouvoir qu'autant qu'il les maîtrise ;

C'est par sa volonté qu'il est grand , qu'il est fort.

Il faut donc que , s'armant d'un éternel effort ,

L'Homme , pour s'élever , se combatte sans cesse.

Mais c'est des grands désirs que naît notre faiblesse.

Homme ! dans tous tes vœux par la raison borné ,

Mesure ton rayon ; de peur d'être entraîné

Reste , comme l'insecte , au centre de ta sphère.

Malheur , malheur à l'Homme esclave volontaire ,

Qui , par ses passions avec art emporté ,

Conserve en s'y livrant assez de volonté

Pour que tout son esprit servé à les satisfaire ,

Et prête à ses tyrans le flambeau qui l'éclaire !

L'Homme ne saurait donc surveiller de trop près

Ces puissants ennemis de ses vrais intérêts ,

Avant qu'il ait goûté leur douce tyrannie.

On ne l'ignore point : trop souvent le Génie ,

Captif des passions , Monarque détrôné ,

Et Conquérant sans gloire , à leur suite entraîné ,

A décoré leur char et languit dans leurs chaînes.

Muse ! ô toi qui du cœur sais raconter les peines ,
Du talent malheureux viens montrer les douleurs ,
Et prête à mes tableaux le charme de tes pleurs .

Léon reçut le jour non loin de cette ville
Où Malherbe naquit* , lui dont la voix facile ,
Mariant avec goût la verve et le bon sens ,
De la Muse française épura les accents :
Lieux où brilla trop peu le jeune Malfilâtre !
Léon fut , comme lui , des Muses idolâtre .
Les colombes du Pinde , essaim d'aimables sœurs ,
Couvrirent son berceau de poétiques fleurs :
Sous leurs ailes d'albâtre il croissait en silence .
Tout fut mystérieux dans sa touchante enfance ;
Un je ne sais quel charme orna ses premiers ans ,
Et semblait de la Muse annoncer les présents .
Beau comme l'Espérance , il en était l'image .
Il ne se mêlait point aux enfants de son âge ;
Solitaire et pensif , il rêvait à l'écart ;
Il fuyait tous les jeux ; mais quelquefois , sans art ,
Sa main aventureuse errait sur une lyre .
Quelquefois sans sujet on le voyait sourire ;
Puis tout à coup ses yeux se remplissaient de pleurs ;
Présage d'un cœur tendre et né pour les douleurs ,

* Caen , patrie de Malherbe , de Segrais et de Malfilâtre .

Sentiment triste et doux qu'il tenait de sa mère !

Dès ses plus jeunes ans, épris des chants d'Homère,
L'Iliade à la main, il errait sur ces monts
Qui dominant la Manche aux abîmes profonds,
Là, pendant de longs jours, sa rêveuse attitude
Contemplant de ces mers l'immense solitude.
O charme ! il sent déjà ces confus mouvements,
Du génie à venir secrets pressentiments.
Rien ne peut l'arracher à ces tableaux sublimes,
Et la nuit bien souvent le surprit sur ces cimes.
Quand de la terre en deuil Avril séchait les pleurs,
De ces prés rajeunis qu'il aimait les couleurs,
Ces genêts au front d'or, pompe de sa patrie,
Et l'éclat blanchissant des pommiers de Neustrie,
Quand leur tête opulente inonde le verger
Des flots de leur parfum, rival de l'oranger !
Non que pourtant l'hiver pour lui n'eût point de charmes ;
Peut-être un intérêt qui va plus près des larmes
L'attache à ces coteaux de leurs fruits dépouillés,
Et l'entraîne en ces bois par Novembre effeuillés.
Ainsi, tout dans les champs l'émeut et l'intéresse.
Quel magique univers habitait sa jeunesse !
Tout est charme à ses yeux ; et d'une égale amour,
Il recherche, il admire, il chérit tour à tour
Les tableaux les plus doux, les scènes les plus sombres.
Léon aimait autant la tempête et les ombres,

Que le rayon du soir qui , de pourpre enflammé ,
Brille paisiblement sur l'Océan calmé :
L'épouvante a pour lui son charme et ses délices :
Il se plaît à descendre au fond des précipices ,
Où le torrent rapide , à grand bruit emporté ,
Tombe , des feux du jour en sa chute argenté.
De Saint-Sever^{*} , fameux par ses cloîtres antiques ,
Souvent il parcourait les forêts poétiques :
C'est le vieux Saint-Michel^{**} qu'il cherche au bord des eaux,
Quand le Soleil couchant en rougit les créneaux ;
Et, la nuit, il s'assied sur quelque vieux décombre
Où du grand Duguesclin il a cru revoir l'ombre.

Souvent , lorsque pensif il errait dans les champs,
Et que du pâtre au loin il écoutait les chants,
Il crut voir dans ce pâtre un Racine champêtre,
Dont le talent caché ne pourra se connaître.
Alors il soupirait sur le sort incertain
De l'Homme, qui jamais ne remplit son destin.
Oh ! que de fois Léon , assis sous des ombrages,
Passa des jours entiers à voir tous ces nuages
Qui , frappés du Soleil et poussés par les vents,
Agitaient les couleurs de leurs prismes mouvants ,

* Forêt considérable de la Basse-Normandie, dans le pays de Bocage.

** Fameuse abbaye, située sur le bord de la mer, à quatre lieues d'Avranches.

Et fuyaient à ses yeux sur leurs ailes légères,
De nos illusions images passagères!

Quand, aux jours du printemps, les filles du hameau
Dansaient sous un vieux chêne, au son du chalumeau,
Seul, il allait s'asseoir sur la pierre écartée.
Là, pensif, il rêvait; et son âme enchantée,
Au souffle de la brise, écoute avidement
Le murmure affaibli du rustique instrument.

C'est ainsi qu'au matin d'une jeunesse pure,
Heureux du seul bonheur d'admirer la Nature,
Vivait ce noble amant des Muses et des Arts.

Oh! que jamais de doux et perfides regards
Ne troublent de ses jours l'aurore fortunée!

Puisse des passions l'haleine empoisonnée
Ne jamais altérer son tranquille bonheur!

Mais que dis-je! déjà l'amour est dans son-cœur.

Un regard enchanteur, décidant de sa vie,
A porté le poison dans son âme ravie.

Des filtres décevants de l'aimable poison
Il laisse doucement s'enivrer sa raison.

D'un amour inconnu savourant les prémices,
Son cœur goutte en secret d'ineffables délices.

Mais qu'il va payer cher ces premières douceurs!

Déjà, sombre et distrait, il fuit loin des neuf Sœurs.

Tantôt il s'abandonne aux transports de sa joie,

Tantôt, dans ses ennuis, tout entier il se noie;

Et passant tour à tour de l'ivresse aux tourments
Il vit de désespoir et de ravissements.
Tout ce qui le charma pour lui n'a plus de charmes.
Seul, il soupire, et pleure, et veille dans les larmes.
Pour lui tout s'est éteint : le Printemps est sans fleurs,
Le Soleil sans éclat, l'Aurore sans couleurs.
L'art de Sophocle en vain l'appelle à la victoire :
L'Amour a dans son cœur désenchanté la gloire :
Il ne célèbre plus la vertu, les héros,
Et son luth détendu s'étonne du repos.
La Volupté, de pleurs et de remords suivie,
Effeuille chaque jour les roses de sa vie,
Et le fleuve du Temps, qui reçoit leurs débris,
Les roule dans son cours, inconnus et flétris.
Ainsi, veuf de sa Muse, au matin de son âge,
Cet autre Torquato, battu d'un noir orage,
Ressemble à l'olivier, que l'aile des Autans
Dépouilla de ses fleurs sous un ciel du printemps.

Parfois, pour apaiser les douleurs de son âme,
Il voudrait des neuf Sœurs essayer le dictame :
Remèdes impuissants! l'enthousiasme a fui,
Son génie est éteint, sa Muse est loin de lui :
Ou si, lorsque approchant de la lyre immortelle,
Il trouve, sous ses doigts, la corde moins rebelle,
A ses talents perdus il donne alors des pleurs,
Et ce souvenir même augmente ses douleurs.

Mais l'Amour rentre au fond de son âme abattue ,
Et dans les noirs accès du chagrin qui le tue ,
Souvent , sombre et sauvage , on le vit envier
Le sort d'un bûcheron , d'un pâtre ou d'un fermier.
Oh ! qu'il voudrait , comme eux , dans la forêt prochaine,
Abattre , en haletant , le sapin ou le chêne ,
Et , comme eux , tout le jour au travail attaché ,
Ouvrir un long sillon , sur la glèbe penché !
Il lui semblait qu'au moins , dans ces durs exercices ,
Il pourrait un instant trouver quelques délices.
D'un cœur désespéré vain et dernier effort !
Pour remède à ce cœur il n'est plus que la mort.

Cependant sur les monts , près de l'humide plaine ,
L'imagination , malgré lui , le ramène.
Cette mer orageuse , et triste comme lui ,
Est encor le seul lieu qui plaise à son ennui.

Enfin , las de traîner la vague frénésie
Et l'inquiet tourment dont son âme est saisie ,
Il cherche dans la mort un terme à tant de maux.
Sur le bord de la tombe , il prononce ces mots :
« Oh ! périsse à jamais cette nuit de misère ,
« La nuit qui me conçut dans le sein de ma mère !
« Oh ! que n'ai-je en naissant expiré dans ses bras !
« Venez , je vous attends , douce paix du trépas.
« Aux cœurs infortunés vous ouvrez un asile ,
« La mort n'est point cruelle , et la tombe est tranquille ;

« Là finissent nos maux et nos longues douleurs ,
« Et l'Amour n'y vient plus nous demander des pleurs.
« O vous ! champs que j'aimais , et vous , Muses chéries,
« Adieu ! je ne sens plus vos douces rêveries.
« Une invincible erreur a troublé ma raison ,
« Et dans ce cœur blessé tout se tourne en poison.
« Il faut donc vous quitter, au sein de la jeunesse ,
« O Renommée , ô Gloire , ô douce enchanteresse !...
« Mais à qui veut mourir qu'importent les succès ?
« Oui , je veux effacer jusqu'aux faibles essais
« De qui l'ébauche , un jour en tableaux transformée ,
« M'aurait acquis peut-être un peu de renommée.
« Ah ! je ne veux de moi laisser nul souvenir ,
« Rien qui me recommande aux siècles à venir !
« Je mourrai tout entier en quittant cette terre :
« J'aurai passé , semblable au fleuve solitaire ,
« Qui roulant inconnu dans le fond des déserts ,
« Court, sans porter un nom , se perdre dans les mers. »

Ainsi , près du tombeau , ce fils de l'Harmonie
Gémissait sur lui-même et pleurait son génie.
Bientôt la mort frappa ce jeune amour des vers.
On porta sa dépouille au rivage des mers.
Aux brises du matin , l'onde , en ces lieux agrestes ,
Du malheureux jeune homme aime à baigner les restes :
La Pitié , sur sa tombe , alla verser des pleurs ,
Et l'amante , en secret , y jeta quelques fleurs.

Les ombres de Virgile et du chantre de Laure
Pleurèrent ce génie éteint à son aurore.
L'Alcyon vient souvent gémir sur son tombeau ,
Et sa plainte en ces lieux prend un charme nouveau.
Même on dit qu'on a vu des vierges immortelles ,
La nuit, au clair de lune , y reposer leurs ailes ,
Et qu'on entend alors de célestes concerts ,
Qui , consolant cette ombre , au loin charment les mers.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA SOCIÉTÉ

ARGUMENT

DU CHANT QUATRIÈME.

La Nature ne s'est pas chargée de créer les empires. Les corps politiques sont des corps artificiels qui doivent leur naissance à l'union de l'Homme et de la Terre. État des premiers Hommes. La Politique les tire de l'état sauvage. Premiers pas de la Société. L'Agriculture. Nécessité des Lois. Religion : véritable base des Lois et des États. Examen des différentes formes de Gouvernement. Or et travail : les deux grands ressorts du Corps politique. Tableau des merveilles dues à la réunion sociale des Hommes. Le luxe et ses avantages. Abus et dangers du luxe : preuves tirées de la chute des grands Empires. Invasion des Barbares. Ruine des Arts. Charlemagne. Renaissance des Lettres. Siècle des Médicis. Siècle de Louis XIV. Décadence de la France. Révolution préparée par l'abus des lumières. Tableau du règne de la Terreur. Fin de la Révolution. La France, au sortir de cette crise, se régénère et s'agrandit.

CHANT QUATRIÈME.

La Société.

« Fuit hæc sapientia quondam
« Publica privatis secernere, sacra profanis,
« Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
« Oppida moliri, leges incidere ligno. »

(Hor., *Art poët.*)

Reine des éléments, des mouvements, des masses,
Toi qui peux disposer des temps et des espaces,
Toi, dont le vaste sein sans relâche produit
Les êtres que le Temps sans relâche détruit ;
Toi qui, dans le Grand Tout, agis, vis et respires,
Tu ne te chargeas point de former les Empires,
Nature ! l'Homme seul a produit ces grands corps
Dont son art entretient les sublimes accords.
C'est cet être borné dont la frêle puissance
Ne peut du moindre atome envisager l'essence,

Qui pourtant sut créer ces corps prodigieux ,
De la Société garants mystérieux.

Que le Poète épris de vulgaires merveilles ,
D'un récit fabuleux enchante nos oreilles ,
Qu'il s'entoure d'un charme à ma Muse étranger ,
Je laisse , sans regret , à son art mensonger ,
Ces tableaux d'une Terre et libre et virginale ,
Qui , signalant pour nous sa force libérale ,
D'elle-même , en naissant prodiguait sous nos pas
Tous ces faciles biens que l'art n'exigeait pas.
Vérité ! dont mon âme a goûté les prémices ,
Remplis encor mon sein de tes sages délices :
Viens , je veux aujourd'hui , dans de sûrs monuments ,
De la Société chercher les fondements.
Et toi , mon seul amour , ô compagne si chère ,
Muse ! à tous les trésors toi que mon cœur préfère ,
Ouvre à mes pas tremblants des sentiers si nouveaux ,
Et reste-moi fidèle en mes derniers travaux.

Dans ses conseils profonds la Nature inflexible
Mit dans le sein de l'Homme un tyran invisible ,
Qui lui fait chaque jour , arbitre de son sort ,
Ou l'offre du plaisir , ou l'offre de la mort :
Ce tyran , c'est la Faim ; et le vautour lui-même ,
Bourreau de Prométhée , en fut l'antique emblème.
Le mortel le plus libre et le plus fortuné ,
Quel est-il ? un esclave au travail condamné ,

Qui, bien que tout brillant de gloire et de jeunesse,
Des arrêts de la mort se rachète sans cesse.
Mais qui rachètera, dans son triste séjour,
Cet esclave impuissant, mis à prix chaque jour ?
Où trouver sa rançon ? dans les flancs de la Terre,
Des besoins des mortels fidèle tributaire.
Entre la Terre et l'Homme un contrat solennel
Fut dressé par les mains de l'Arbitre éternel ;
C'est donc dans cet hymen, c'est dans cette alliance
Que le Corps politique enfin a pris naissance.
Tant qu'un peuple sauvage, à Cérès étranger,
Ne forme avec le sol qu'un lien passager,
Il ne présente encor qu'une informe peuplade,
Pareille au Scythe errant, ou pareille au Nomade :
Peuple à peine ébauché, qui, sans lois, sans secours,
Sans féconder le sol le dépouille toujours,
Et ne sait point encor serrer, avec Cybèle,
Les nœuds saints et féconds d'une union fidèle.
On n'en saurait douter, le Soc cultivateur
Fut des premiers États l'antique fondateur.

Mais à de courts instants la vie est mesurée.
Quel pouvoir en saura prolonger la durée ?
Que les sexes unis, s'attirant tour à tour,
Renaissent dans les bras d'un mutuel amour,
Et du corps social s'achève le mystère.
Attiré vers la Femme, et fixé sur la Terre,

Et par ce double aimant sans relâche poussé,
Dans la vie et le temps l'homme ainsi fut lancé.
Par là, le genre humain fut sauvé du naufrage :
Les bienfaits de la Terre et ceux du mariage,
L'embrassant dans les nœuds de leur fécondité,
Sur le fleuve du Temps sans péril l'ont porté ;
Et c'est ainsi que l'Homme, à travers les orages,
Les guerres, les douleurs, (trop cruels apanages !)
Triomphant de la mort et vainqueur des saisons,
A vu s'éterniser sa race et ses moissons.

Autrefois l'Homme errant, sans liens sur la Terre,
Habitait des forêts l'ombrage héréditaire.
Content des fruits grossiers qu'il trouvait sous sa main,
Avec le gland des bois il apaisait sa faim ;
Il n'avait pour boisson que l'onde des fontaines,
Et l'or des blonds épis ne payait point ses peines.
Farouche, indépendant sous la voûte des bois,
Il ne s'enfermait point dans des remparts étroits.
Rome qui, sept cents ans, agrandit sa fortune,
Dans le vaste Forum, si fier de sa tribune,
Aux lieux où l'Éloquence éleva ses accents,
N'entendait que des bœufs, à l'entour mugissants.
Aux lieux où Tyr un jour élèvera Carthage,
Le lion se couchait dans son antre sauvage.
L'ours informe rôdait sur ces bords enchantés
Où depuis, décorant la Reine des cités,

Le Louvre a déployé sa noble architecture ;
D'horribles bois couvraient la Gaule sans culture.
Près du dôme guerrier qui s'approchant du Ciel ,
Voit l'humble vétéran invoquer l'Éternel ,
Où le peuple , inondant les deux bords de la Seine ,
Venait voir triompher Catinat et Turenne ,
Quelques grossiers chasseurs , avec l'arc ou les rets ,
Se disputaient la proie au fond de leurs forêts.
L'Homme ainsi parcourait la terre maternelle ,
Libre , et brut , et sauvage , et stérile comme elle.

La Politique enfin prit pitié de ses maux ;
Sa voix appelle l'Homme et lui parle en ces mots :
« Regarde ces forêts de vieillesse noircies ,
« Que la flamme ou le fer n'ont jamais éclaircies ;
« Vois , par la main du Temps , ces arbres renversés ,
« L'un sur l'autre , sept fois , par couches entassés.
« Pénètre , enfonce-toi dans ces déserts sauvages ;
« Tu n'y trouves partout que d'impurs marécages ,
« Où l'immense couleuvre et les boas hideux
« De leur croupe verdâtre entrelacent les nœuds.
« Avance encor plus loin. Des lianes pressées
« Sont , en dédale obscur , sans fin entrelacées.
« Des arbustes rampants , en réseau déployés ,
« Ainsi que des filets embarrassent tes piés.
« Partout , sous leur fardeau la Nature accablée ,
« Expire sans chaleur , stérile et désolée.

« Elle ne t'offre au loin que des germes mourants.
 « Tu recules!... Eh bien! prends ces feux dévorants,
 « Dont la foudre, en tombant, t'a révélé l'usage;
 « Porte au fond de ces bois un utile ravage;
 « Anime cette eau morte en la faisant couler;
 « Par tes soins épurée, et prompte à circuler,
 « Qu'elle roule en ruisseaux ou jaillisse en fontaines
 « Et que, de ses tributs, elle arrose les plaines.
 « Fais plus; qu'un soc armé de ses larges tranchants
 « En déchirant la glèbe, amollisse les champs;
 « Que le bœuf asservi, t'offrant sa lourde masse,
 « T'aide à fertiliser leur stérile surface;
 « Et bientôt, sous tes mains, couverte de présents,
 « La Terre t'offrira ses épis jaunissants.
 « Avant que d'un long temps le cercle s'accomplisse,
 « De la Société va naître l'édifice;
 « Et près de toi bientôt vont fleurir à la fois
 « Les Mœurs et le Commerce, et les Arts et les Lois. »

Elle dit. Et docile à ces leçons prescrites,
 L'Homme abandonne au feu les forêts décrépites.
 Sous le tranchant du fer le sol est rajeuni;
 Des déserts paternels le chardon est banni;
 Le jonc est remplacé par des moissons superbes.
 C'est sur l'autel formé par les nouvelles gerbes,
 C'est autour des moissons, en présence des Dieux,
 Que la Société serra ses premiers nœuds.

Oh ! de ce premier pas que de bienfaits vont naître !
L'Homme agrandit ses droits , l'Homme double son être.
L'amour, qui jusqu'alors fut un besoin grossier,
A de plus saintes lois aime à s'associer.
Par les nœuds de l'hymen sa flamme est épurée ;
Et d'un de ses regards le Ciel l'a consacrée.
Bientôt des jeunes fils , par des liens plus doux ,
Vont resserrer encor la chaîne des époux ;
Leurs soins reconnaissants , leur pieuse tendresse ,
De leurs parents vicillis soutiendront la faiblesse.
Ainsi naissent d'abord la famille et les mœurs.

Il est vrai qu'en ces temps ni l'or ni les grandeurs
N'étonnaient point les yeux de leurs pompes rivales.
Ce fut le règne heureux des mœurs patriarcales ;
Et de ces jours , transmis aux siècles à venir ,
L'Orient garde encor le pieux souvenir.
Alors des Rois-Pasteurs habitaient sous la tente ;
Près de sa porte , assis sur la pierre éclatante ,
Le vieux Nestor jugeait les peuples de Pylos.
Évandré , sous son toit recevant un héros ,
N'avait d'autre trésor que les moissons nouvelles ;
Et son unique garde était deux chiens fidèles.
O mœurs ! ô temps heureux ! quand deux chantres divins
D'Évandré et de Nestor retraçaient les destins ,
Quel mortel n'a souvent mouillé de quelques larmes
La page où de ces mœurs ils ont peint tous les charmes !

Mais la Société, d'abord pure en naissant ,
Vit bientôt s'altérer son esprit vieillissant.
Alors , pour enchaîner le genre humain trop libre ,
De pouvoirs plus savants on créa l'équilibre.
Confucius , Lycurgue et Numa , paraissez !
Que des Lois sur l'airain les décrets soient tracés.
Les Lois ! morale écrite , à tous les yeux visible ,
Ame sans passions , et raison inflexible ,
Qui , réprimant chacun pour le bonheur de tous ,
Protègent sans amour , punissent sans courroux .

Art du législateur , que ton apprentissage
Est difficile et long , même pour le vrai sage !
Il doit des temps , des mœurs consulter les effets ,
Et pourtant ces moyens sont encore imparfaits ;
Tant ce qui vient de l'Homme a toujours sa faiblesse !
En vain nous épuisons notre humaine sagesse ,
Quelque vide toujours en montre le défaut :
Il est un noble appui qu'on doit chercher plus haut.
Aussi , Numa , Solon , sous une ombre divine ,
De leurs codes fameux ont voilé l'origine :
Tous ces rares esprits , sur le berceau des lois ,
Du Ciel , dans les vieux jours , firent parler la voix .
Faut-il autoriser l'exemple de ces sages ?
Du livre des Hébreux interroge les pages :
Vois Moïse inspiré sur la montagne en feu ,
Et recevant ses lois des mains mêmes de Dieu .

Sur les naissants États la main de Dieu tracée ,
Par l'Homme, en aucun temps, n'en doit être effacée.
Un contrat éternel, une antique union
Joignent la Politique et la Religion :
C'est dans les nœuds sacrés de ce grand hyménée
Que vit l'espèce humaine, et calme et fortunée.
Il faut donc qu'un État, vaisseau mystérieux ,
Jette, pour s'affermir, ses ancrés dans les Cieux.
En doutez-vous? ouvrez les antiques annales
Où l'histoire a gravé ces règles sociales :
D'exemples éclatants ses fastes sont couverts.
Les errantes tribus dans le fond des déserts ,
Conduites en tous temps par des mains immortelles ,
Ont des Dieux protecteurs qui marchent devant elles :
Les Dieux font des États la honte et la grandeur.
Un peuple est promptement entouré de splendeur,
Quand la Religion pour l'élever conspire.
Au Romain libre et pauvre elle a donné l'empire ,
Lorsqu'elle lui montrait, comme ses vrais soutiens,
Des Dieux , ses protecteurs et ses concitoyens.
Mais quand , aux immortels refusant ses hommages ,
L'Homme, foulant aux pieds leurs célestes images ,
Fit du luxe et de l'or les Dieux de l'univers,
Rome alors fut vaincue et périt dans les fers.
Maintenant exposons , sous un jour véritable ,

Quelle forme à l'État est la plus favorable.
Du vrai législateur ici croît l'embarras,
Je le sais ; mille écueils sont semés sous ses pas.
Veut-il un peuple libre ? il trouve l'Anarchie :
Lassé de tant d'horreurs , si de la Monarchie
Son génie effrayé veut implorer l'appui ,
Le Despotisme est là qui veille près de lui.
Jouet des passions et de leur violence ,
Entre ces deux excès le peuple se balance :
Pareil à l'Océan sans relâche agité ,
Et, d'un double reflux, à grand bruit emporté ,
Qui , cherchant tour à tour et fuyant ses rivages ,
Les couvre incessamment de ses propres naufrages.

Mais qu'osé-je tenter ? C'est toi seul , Montesquieu ,
Génie étincelant , sublime demi-dieu ;
Oui, c'est toi qui peux seul au poids de ta balance ,
De ces grands intérêts peser la différence !
Eh ! qui mieux des États démêla les ressorts ?
Qui, d'un œil plus perçant, a sondé ces grands corps ?
Voyez du monde entier comme il fait la revue !
Lois, mœurs, cultes , climats , rien n'échappe à sa vue :
Il est partout : il plane , il embrasse à la fois
La hutte du sauvage et le palais des Rois.
Bientôt dans les détours d'un labyrinthe immense ,
Il engage un combat qui sans fin recommence,

Et rempli d'une utile et noble ambition ,
Terrasse tour à tour et l'hydre et le lion * ;
Et , sorti d'une lutte en victoires féconde ,
Cet Hercule , chargé des vrais titres du monde ,
Au rang des bienfaiteurs de notre humanité ,
Monte , éclatant de gloire et d'immortalité.

Toutefois , sur les pas de ce fameux génie ,
Qui des États sonde la science infinie ,
Cherchons par quels moyens on peut fuir les excès.

Voulez-vous voir vos soins couronnés de succès ?
De chaque État d'abord connaissez les limites ,
Par la Nature même il en est de prescrites ;
Et des proportions chaque État suit la loi.
Un empire étendu veut et demande un Roi.
Dans un État borné le pouvoir populaire ,
Sagement contenu , peut être tutélaire.
Mais si l'État s'accroît , sa forme doit changer.
Sage législateur , tu ne peux sans danger
Laisser à ton empire , agrandi par les âges ,
De la démocratie essayer les orages.
Dans un vaste pays il faut un seul pouvoir :
Un seul peut commander , peut agir et prévoir.
La république en grand n'est donc qu'une chimère.
Ainsi tu n'iras point , politique éphémère ,

* Le despotisme et l'anarchie.

Appliquer, en cherchant de coupables succès,
Le Code de Genève à l'empire français.
Puis toute loi n'est pas propice à tout empire :
Chez un peuple encor neuf la liberté respire ;
La liberté, brillant et céleste flambeau
Qui, des États naissants éclairant le berceau,
Échauffe d'une sage et généreuse ivresse
Un peuple riche encor de mœurs et de jeunesse ;
Mais on ne la voit point chez ces peuples vieillis,
Par le luxe et les arts dès longtemps amollis.

Quelle que soit d'ailleurs la forme politique
Qu'adopte enfin ton choix, royaume ou république,
Qu'un grand pouvoir toujours, ainsi qu'un grand éclat,
Environne le Chef, Roi, Consul, ou Sénat.

Toi, qui, des grands États observant la police,
Veux sur leurs vrais appuis en asseoir l'édifice,
Rehausse la couronne, et sache que la loi
Ne peut de trop de pompe environner un Roi.
La majesté des Rois rend le peuple docile,
L'obéissance aisée, et l'empire facile,
Et du Monarque encor l'éclatante splendeur
Sur l'État tout entier réfléchit sa grandeur.
Mais dans un frêle État, où, d'intrigues suivie,
La multitude hait les places qu'elle envie,
Le rang des magistrats est sans cesse insulté,
Et bientôt dans leurs mains périt l'autorité.

Les Trônes sont trop hauts pour craindre ces outrages :
Loin d'eux rampe l'Injure ; et les frais des hommages ,
Dès nos plus jeunes ans , sont faits avec les Rois.

Voulez-vous assurer l'éternité des lois ,
Hommes d'État, rendez le trône héréditaire.
Si, quand le prince expire, une ligue arbitraire
Aspire au diadème et veut le partager,
Si le trône est vacant, l'État est en danger,
On le sait trop : au gré des passions humaines
Des trônes électifs on voit flotter les rênes.
L'Opinion mobile et son souffle incertain
De ces États changeants agitent le destin,
Et l'Empire en travail est toujours gros d'orages.
Qui du Sarmate altier ne connaît les naufrages ?
L'Europe a vu ce peuple à sa fureur livré,
Par ses élections sans cesse déchiré ;
Et par les Rois voisins la Pologne opprimée
Du rang des nations est enfin effacée.
Ce sont là vos leçons. La seule hérédité,
Maintenant des États l'antique autorité,
Les affermit sans cesse ; et, seule, leur assure
La force et le repos des plans de la Nature. [corps,
Mais quels moyens puissants font mouvoir ces grands
Et qui peut mettre en jeu leurs immenses ressorts ?
C'est l'or et le travail, dont l'union féconde
Est le nœud des États et le levier du Monde.

On le sait : le Travail est le père des Arts ,
 Et l'Or en est le Roi ; l'Or, qui de toutes parts ,
 Protée intérieur, circule avec vitesse ,
 Remonte , redescend , roule et revient sans cesse ;
 Jusqu'au fond des États sans relâche entraîné ,
 Et vers leur centre encor sans cesse ramené.

Songez bien toutefois que l'or seul est stérile.
 Sans le travail fécond son éclat inutile
 Nourrit auprès du trône un luxe mensonger,
 Et l'empire trop tard en connaît le danger,
 Combien l'Espagne en fit le dur apprentissage!
 Elle abusa de l'or au lieu d'en faire usage,
 Et du Potose en vain l'or accourt à sa voix :
 L'opulence et les arts y sont morts à la fois.
 Son or, par la paresse égaré dans sa course ,
 Se perd , et ne peut plus remonter vers sa source.
 Que la fière Albion sait bien mieux s'agrandir!
 Au milieu de ses arts voyez-la s'applaudir.
 C'est là que le Travail éveille l'Industrie ;
 Et là ses mille bras, fécondant la patrie ,
 Changent la terre en or, et sans fin sur les eaux
 Du commerce agrandi promènent les vaisseaux.
 Vois l'Anglais qui , des mers franchissant l'intervalle ,
 Court du Cap à Ceylan , de Ceylan au Bengale ,
 A ses fiers pavillons asservit tous les ports ,
 Partout laisse , reprend , échange des trésors ,

Et rentre en sillonnant la Tamise féconde,
Dans Londres, le lien et le marché du Monde.

Que ces objets sont grands ! et quels pompeux tableaux !
Montesquieu ! c'est ici qu'il faudrait tes pinceaux.
Toutefois ma faiblesse, instruite par tes veilles,
Va du corps politique esquisser les merveilles.

C'est dans ces corps, placés sous l'égide des Cieux,
Dont la Nature et l'Art ont serré tous les nœuds,
Que le genre humain croît, fleurit et fructifie ;
Qu'à l'Homme avec orgueil l'Homme se sacrifie,
Immole avec transport ses plaisirs à l'honneur,
Et vit en liberté sous un joug protecteur.

Là, son enfance est chère et sa vie assurée,
Sa vieillesse paisible, et sa mort honorée ;
Là, tout conspire au bien, et, fortes sans danger,
Les Lois n'ont de pouvoir que pour mieux protéger.
Que dirai-je ? c'est là que l'Homme recommence,
Et qu'à ses héritiers, dans une suite immense,
Il transmet, d'âge en âge, et donne avec son sang,
Ses honneurs, sa fortune, et son nom et son rang.
Bien plus : son dernier vœu devient une puissance.

Si la Société consacra sa naissance,
La Mort même ne peut lui ravir tous ses droits,
Et, du fond de sa tombe, il dicte encor des lois.
Mystérieux rapports ! merveilleux assemblage !
Où l'Homme, toujours jeune, et rempli, d'âge en âge,

De l'esprit de famille et de propriété ,
 Semble , en effet , jouir de l'immortalité !

En voyant l'Homme nu , réduit à sa faiblesse ,
 Qu'une voix nous eût dit : « Accroissons sa vitesse ,
 « Qu'en franchissant les mers il vole en d'autres lieux ;
 « Qu'il soumette la foudre et désarme les Cieux ;
 « Qu'il dispose à son gré de l'étoile polaire ;
 « Que la foudre en ses mains , terrible ou tutélaire ,
 « Frappe ses ennemis , ou , dans des jeux plus doux ,
 « Perce l'oiseau léger qui fuit en vain ses coups ;
 « Que Saturne , pour lui , soit captif sous le verre ;
 « Que sa pensée arrive aux deux bouts de la Terre ,
 « Et qu'il soit invisible et présent en tout lieu ; »

On se fût écrié : « Vous en faites un Dieu ! »
 Et toutefois , vainqueur d'innombrables obstacles ,
 Des arts autour de lui rassemblant les miracles ,
 Au sceptre social soumettant l'univers ,
 L'Homme a réalisé ces prodiges divers !

N'est-ce pas sous l'abri de l'arbre politique
 Qu'on voit fleurir encor l'opulence publique ?
 Le Luxe , fils brillant de la Société ,
 Commande ; et , tout à coup par l'audace monté ,
 Le vaisseau fend les mers , en déployant ses ailes
 Des plus lointains climats , à nous servir fidèles ,
 Il rapporte à la fois et la perle des mers ,
 Et l'hermine conquise au séjour des hivers ,

Et du mol Orient la résine embaumée ,
Et du grain de Moka la liqueur enflammée ,
Qui fume dans l'albâtre orné d'or et de fleurs ,
Dont l'art du Japonais a pétri les couleurs .
Quels tributs variés ! ô toi , dont la mollesse ,
Dans des plaisirs exquis , renouvelés sans cesse ,
Coule des jours filés de bonheur et de paix ,
Sais-tu qu'il a fallu , pour flatter ton palais ,
Que ce roseau flexible , enfant de l'Amérique ,
Né sous les Cieux ardents qu'embrase le Tropic ,
Avant que d'embellir tes banquets éclatants ,
Sur sa taille de jonc se balançât longtemps ;
Et qu'il fût cultivé par la main basanée
Des mortels qu'ont noircis les Soleils de Guinée ?
Le vois-tu , s'échappant de la main des douleurs ,
Le miel de ce roseau , qui coûta tant de pleurs ,
Traverser l'Océan , et sa manne épaisse
Réaliser pour toi l'immortelle ambroisie ?

Comme Virgile a dit que loin du sombre hiver ,
Et loin encor des lieux que brûle le Cancer ,
Sous un Ciel enchanteur , deux zones tempérées
Ont ouvert aux mortels leurs riantes contrées ;
Ainsi d'un luxe heureux l'adroite Volupté ,
Loin de toi repoussant et l'hiver et l'été ,
Des biens des deux saisons te compose une vie ,
D'enchantements divers sans relâche suivie .

Ministre complaisant de tes désirs nouveaux ,
Le Luxe , chaque jour variant ses travaux ,
Entre tes voluptés n'admet point d'intervalle.
Ainsi , conquis par lui , le rosier de Bengale ,
Pour charmer tes regards , vient fleurir tous les mois ,
L'été , dans tes bosquets , et l'hiver , sous tes toits.
Peindrai-je ces cristaux où Flore prisonnière ,
Dans tes salons brillants d'une douce lumière ,
Brave , pour tes plaisirs , les caprices du Temps ,
Et te fait , dans Janvier respirer le Printemps ;
Cependant que sa sœur , dans sa riche corbeille ,
Prodiguant de ses fruits l'opulence vermeille ,
Pour éveiller ton goût , en dépit des hivers ,
Vient , de ses mille dons , embellir tes desserts ?

Pénétrons dans l'asile heureux et solitaire
Qu'ont disposé pour toi les arts et le mystère.
C'est là qu'un Luxe adroit , Protée ingénieux ,
Partout attire , enchante , ou repose les yeux.
Ici , le monde entier s'épuisa pour te plaire :
Un art voluptueux y voile la lumière ,
Et le jour , adouci par des reflets mouvants ,
T'offre des clairs de lune ou des soleils levants ,
Et prête à la beauté que ton amour adore
Ou les traits de Diane , ou les traits de l'Aurore.
La colonne , imitant le palmier de Délos ,
Soutient le lit pompeux qui t'invite au repos ;

L'acajou, qu'à grands frais l'Amérique t'envoie,
En sièges élégants s'arrondit et se ploie.
C'est pour toi que David a créé ces tableaux ;
Pour toi Vernet a peint l'écume de ces eaux.
La gravure, à son tour, t'apportant ses hommages,
De la Suisse a pour toi conquis les paysages,
Et t'entoure, en traçant leur sauvage beauté,
Des glaciers du Mont-Blanc au milieu de l'été.
Si tu veux du Génie interroger les pages,
L'Art, instruit lentement par la leçon des âges,
Des débris d'une plante a formé ces tissus,
Où des auteurs fameux les pensers sont reçus.
C'est par là que Tacite, et Voltaire, et Corneille,
Du monde politique étalant la merveille,
Ont su te faire entrer dans le secret des Rois,
Et des siècles éteints ressusciter la voix.
Pour toi, résonne encor la lyre de Racine ;
Pour toi, les sons touchants de la Muse latine,
Qui d'Auguste jadis sut enchanter la cour,
Et qui de la Nature y rappela l'amour,
Font encore éclater leur céleste harmonie :
Le Tasse t'a légué les soupirs d'Herminie ;
Et c'est pour te charmer, qu'en vers mélodieux,
Homère chante encor les Héros et les Dieux.

Eh bien ! tous ces trésors, ces bienfaits dont sans cesse
L'art occupe ton goût ou flatte ta mollesse,

Tu n'en jouirais point , si la Société
N'avait ouvert à l'Homme un champ illimité.
Qu'on vante maintenant le bonheur du Sauvage ,
Qui des saisons sur lui voit s'épuiser la rage :
Qui , des lois et des arts ignorant le secours ,
Traîne dans les forêts ses misérables jours ,
Et ne trouve au banquet, dressé par la Nature ,
Pour apaiser sa faim, qu'une vile pâture.
Quoi! lorsque nous voyons nos peuples policés,
Où les droits de chacun sont connus et fixés,
Où notre espèce humaine, en cent lieux avilie,
Est dans sa dignité par nos lois rétablie,
Où du gouvernement 'la tutelle et les soins
Répriment les abus, préviennent les besoins,
Faudra-t-il envier la triste imprévoyance
De ces peuples sans soin et sans expérience,
Qui vendent au matin leur hamac, sans prévoir
Qu'ils le regretteront par leur sommeil du soir?
Je ne veux point ici peindre leur barbarie,
Ni du Brésilien l'exécrable furie,
Ni leurs affreux banquets souillés de sang humain,
Ni l'Homme d'un autre Homme assouvissant la faim!

Rousseau, j'ai lu ce livre, où ta haine éloquente
Fit des mœurs de nos jours la satire sanglante :
Je sais, comme on le doit, admirer ton burin ;
Mais, lorsque tu traçais sur des feuilles d'airain

Ces tableaux enflammés, où ta vive censure
Vante, aux dépens des lois, l'état de la Nature ;
Sans doute que ton cœur, las de quelques excès,
Qui des lois en tout temps ont suivi les bienfaits,
Du Sauvage exaltant la triste indépendance,
Crut se réfugier au sein de l'innocence.
Ce fut la grande erreur d'un grand talent séduit.
Si la saine raison t'avait toujours conduit,
Combien je me plaindrais à louer ton génie !
Ah ! quand, dans les accès de sa sombre manie,
Ce fier censeur des lois et de l'humanité
S'armait d'un tel mépris pour la Société,
S'il se fût un instant perdu chez les Sauvages
Dont son pinceau traçait de si douces images,
Des peuples policés l'éloquent ennemi
De ses illusions aurait bientôt gémi !
Eh ! qui sait si, pareil à cet Anglais célèbre
Dont la mort nous rappelle un tableau si funèbre,
Des sauvages tribus l'imprudent défenseur
N'eût tombé, comme Cook, sous leur arc oppresseur !
Toutefois, en vantant nos modernes délices,
Je n'ai point prétendu préconiser nos vices.
La mollesse sans doute enfante des abus,
Elle endort le courage, elle éteint les vertus :
Par elle à mille excès la carrière est ouverte.
Je sais que des États, entraînés vers leur perte,

Un luxe immodéré fatigue le ressort,
Et couve dans son sein le germe de leur mort.
Souvent dans les sentiers d'une indigne mollesse,
Des Empires usés égarant la vieillesse,
Des bras des voluptés il les pousse au cercueil,
Et couvre l'Univers de dix siècles de deuil.
Je vous prends à témoin, Memphis, Thèbes, Carthage!
La ruine et la mort sont tout votre héritage,
Vous qui disiez : « Je tiens les peuples sous mes lois,
« Qui me détrônera? la force fait mes droits. »
Il faut ici des Temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissants États,
S'écroutant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe :
Tous les Dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil, quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre :
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du Soleil! palais resplendissants!
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisés;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux;

Où, lorsqu'un Ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et, las du feu du jour, s'endort quelques instants
Sur les restes d'un Dieu mutilé par le Temps.

N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pyrée?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée,
Quand sa gloire en un jour s'abîma sous les eaux!
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur, sur ces flots qu'il observe,
Dans le calme des nuits jette ses longs filets;
Et rien ne lui redit si jadis Périclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les Arts ont brillé sur ces plages oisives,
Et si, près de ces bords, Thémistocle et Xercès
Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.
Ainsi donc des États les tombes sont muettes :
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt : les souvenirs, la puissance et les Arts!

Mais de plus grands débris appellent mes regards.
Féconde en hauts desseins, en victoires féconde,
Rome avait recueilli l'héritage du monde,
Et par tant de succès son Génie excité,
S'était dans son orgueil promis l'éternité.
Vain espoir! Rome entière, où le luxe domine,
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,

Satisfait, en tombant, aux pleurs de l'Univers,
Et la Terre vengée a rejeté ses fers.
O châtimement ! voyez ces hordes homicides,
Ces Sarmates, ces Huns, ces Germains, ces Gépides,
Qui, des glaces du Nord, fondant de toutes parts,
Au Capitole altier plantent leurs étendards.
Tout nage dans le sang, ou périt dans la flamme :
Le fer sape trois fois la nouvelle Pergame.
Mais le glaive se lasse, et la flamme s'endort ;
Au carnage succède un silence de mort ;
Et l'Empire romain est couché dans sa tombe.
C'est peu : l'Olympe entier avec Rome succombe,
Et de son Panthéon les autels démolis
Pèsent sur tous ces Dieux dans l'ombre ensevelis.
C'en est fait : le Germain, le Vandale sauvage
De la Société consomment le naufrage ;
Et l'Ignorance enfin, régna de toutes parts,
Pose un trône de fer sur le tombeau des Arts.
L'Ignorance est toujours en cruautés féconde :
Aussi, se disputant les dépouilles du Monde,
On vit s'entr'égorger les Goths et les Lombards.
Mais enfin, des débris du trône des Césars,
Sortirent à la fois vingt Nations nouvelles.
Ainsi dans l'Univers, sous des lois éternelles,
Tout meurt et tout renaît ; et des peuples nouveaux
Sur les peuples détruits Dieu place les berceaux.

Oui, du plus haut des Cieux, dans ses mains souveraines
L'Éternel des États tient à jamais les rênes.
Il commande, et du monde agitant les destins,
Le Temps élève, abat les trônes incertains,
Transmet de peuple en peuple un sceptre héréditaire,
Et dans son vol sans fin renouvelle la Terre.

Le Monde social, enfin recomposé,
Dans ses nouveaux États est déjà divisé;
Et, sur ses fondements, notre Europe rassise
A la Croix triomphante en tous lieux est soumise.
Charle a paru. Génie aussi vaste qu'ardent,
Qui, relevant lui seul le trône d'Occident,
Jette un rapide éclair dans une nuit immense.
Il meurt; et, sept cents ans, la nuit de l'ignorance
Couvre après lui le Monde, un moment éclairé.

Des Médicis enfin le siècle est préparé.
O jours fameux! ô gloire à ces temps réservée!
Déjà dans Amalfi la boussole est trouvée:
A l'Homme, qu'un cristal armait de nouveaux yeux,
Déjà le télescope ouvre de nouveaux Cieux.
Colomb est né. Bientôt, sur les pas d'Uranie,
Colomb que sans repos poursuivait son génie,
Franchissant les déserts de Neptune effrayé,
A ce globe imparfait donne une autre Moitié,
Et sa main pour jamais allia les deux Mondes.
Vasco, d'une autre part, sur de nouvelles ondes

Vole , et des Mers de l'Inde envahissant les bords ,
A vu tout l'Orient s'ouvrir à ses efforts.

Alors dans l'Univers tout prit une autre face.
L'art fameux qui rapproche et les temps et l'espace ,
Partout de la pensée envoyant le trésor ,
Vint imprimer au Monde un plus rapide essor.
L'art même des combats change au gré du Génie ,
Et descendu des cieus , à la voix d'Uranic ,
Par des calculs profonds le Tonnerre soumis
Protégea les États à sa garde commis.
Ainsi l'Homme s'ouvrait des conquêtes nouvelles.

Sainte Religion ! tu couvais sous tes ailes
Les germes des Beaux-Arts dans la tombe endormis.
Je vois Jule et Léon , des sciences amis ,
Ranimant , aux rayons de la triple tiare ,
Leurs restes échappés au glaive du barbare ,
De ces filles du Ciel rallumer le flambeau ,
Et les Talents enfin sortent de leur tombeau.

Le Tasse a pris sa lyre , et ce tendre génie ,
Héritier de Virgile , enchanta l'Ausonie.
Guichardin , de l'Histoire ornant la majesté ,
Sut lui rendre sa vieille et noble autorité.
Michel-Ange éleva , suspendit dans la nue ,
Ce dôme , où du Très-Haut la gloire est descendue :
Son immense génie embrassa tous les arts ,
Et Rome , sous sa main , renaît de toutes parts.

Corrège cependant prodiguait ses miracles ;
Palladio dictait ses sublimes oracles ,
Et , plus fameux encor , le divin Raphaël
Va chercher ses tableaux dans les splendeurs du Ciel.

Des jours plus éclatants sont promis à la France.
La Gloire , aux ailes d'or , vers la Seine s'élance ;
A Louis encor jeune elle adresse ces mots :
« Tu sais vaincre , Louis ! déjà l'art des héros
« A couronné ton front d'une palme immortelle ;
« Mais un plus doux triomphe en ce moment t'appelle.
« Le talent , pour briller , n'attend que tes regards :
« Près du trône , à ta voix , que la main des Beaux-Arts
« Suspende avec orgueil leurs paisibles trophées.
« Par eux seuls tu vivras. Sans la voix des Orphées ,
« L'Oubli des plus grands noms éteint le souvenir,
« La Victoire est muette et n'a point d'aveur.
« Aime ces fils du Ciel : que ton coup d'œil devine
« Dans ses premiers essais le talent de Racine ;
« De Corneille vieilli console les revers ;
« Qu'il doive à tes regards encor quelques beaux vers.
« Que les Muses , ornant ton pompeux diadème ,
« En accroissent sans fin la majesté suprême ;
« Joins leur douce victoire à tes plus grands succès :
« Louis ! sois l'Apollon du Parnasse français. »

Elle dit : et Louis , à ses ordres docile ,
Dans sa cour , aux Beaux-Arts , ouvre un brillant asile.

Siècle à jamais fameux ! où Turenne et Condé ,
Où Villars , de Louis par leurs soins secondé ,
Exécutaient les plans , et guidaient les armées ,
Fières de ces grands noms , et par eux enflammées ;
Tandis que , protecteurs des lois et de l'État ,
Lamoignon et Molé présidaient son sénat !
Cependant et d'Estrée , et Tourville et Duquêne ,
Ramenant dans ses ports la Victoire incertaine ,
Guidaient ses pavillons sur les mers triomphants :
Bossuet , Montausier élevaient ses enfants.
Là , Vauban , au compas soumettant le tonnerre ,
Fortifiait ses camps et ses places de guerre.
Là , Perrault et Mansard bâtissaient ses palais ,
Par Pujet et le Brun décorés à grands frais.
Le Nôtre , ici domptant la nature rebelle ,
De ses pompeux jardins dessinait le modèle.
Mais des Arts plus touchants s'élevaient à sa voix :
Voyez près de Louis accourir à la fois
La Fontaine et Boileau , Quinault et La Bruyère ,
Fénelon et Corneille , et Racine et Molière ,
Qui tous , lui préparant les plus nobles plaisirs ,
Éclairaient sa raison ou charmaient ses loisirs.
De Talents immortels quel auguste cortège !
Voyez comme aujourd'hui leur présence protège
Ce Roi qui les couvrait de sa haute amitié.
O qu'il nous paraît grand , quand , marchant appuyé

Sur ces hommes fameux qu'il sut mettre à leur place ,
Le front resplendissant d'une tranquille audace ,
Et de tous ces grands noms en triomphe escorté ,
Louis s'offre aux regards de la postérité !

Voilà quel fut pour nous le siècle de la gloire.
Notre France , en ces jours d'éternelle mémoire ,
Fut trente ans , en Europe , assise au premier rang ;
Et sous un si grand Roi chaque Français fut grand.
Mais , hélas ! quelle borne , et rapide et certaine ,
Le Ciel a voulu mettre à la grandeur humaine !
Tout peuple qui brilla penche vers son déclin.
Comme un faible mortel chaque Empire a sa fin :
Et même quelquefois une cause ignorée
Amène des États la mort prématurée.

Que dis-je ? dans leur chute il n'est point de hasard ;
La cause en est plus haut : c'est Dieu qui tôt ou tard
Appesantit sa main sur un peuple coupable.
Lorsqu'il l'a résolu , ce Dieu si formidable
Jette , de loin en loin , sur ce Globe agité ,
Des Révolutions le monstre ensanglanté ;
Et son bras , pour instruire et châtier la Terre ,
Éclate ainsi d'en haut par des coups de tonnerre.

La Révolution , dont les sourdes fureurs ,
Comme un volcan muet , couvaient au fond des cœurs ,
Par les sages du jour hautement proclamée ,
De la tribune enfin s'élança tout armée.

Telle , nourrie au fond de ces vastes marais
Que le Nil a couverts de son limon épais ,
La Peste , s'élançant des eaux dont elle est née ,
Part , et secoue au loin la fange empoisonnée ,
Où le Soleil , armé de feux étincelants ,
Avait couvé la Mort dans des étés brûlants.

France ! de quels tableaux tu fus épouvantée ,
Quand Septembre , levant sa tête ensanglantée ,
T'ouvrit un avenir et de deuil et de pleurs !
Qui pourrait égaler la plainte à tes douleurs ?
Le signal est donné ; le carnage commence ;
La Mort tend ses filets sur ce royaume immense.
De cent mille proscrits nul ne peut échapper ,
Et , sans distinction , le fer doit tout frapper.
Faut-il redire ici la vieillesse immolée ;
Dans les bras de la Mort la Pudeur violée ;
Malesherbes , Sombreuil , sous la hache abattus ,
Expiant soixante ans de gloire et de vertus ?
Sur le seuil de la vie on moissonne l'enfance ;
La beauté , les talents , coupables d'innocence ,
Fatiguaient tour à tour le glaive des bourreaux ;
Et la seule vertu montait aux échafauds.

Quel est ce Char sanglant , mystérieux , immense ,
Dont la roue en tout sens va , revient et s'élançe ,
Et foule les autels et les sceptres brisés ,
Et la tête de Rois dans sa course écrasés ?

La Démence le monte , et la Terreur le guide.
Voyez-vous comme au bruit de sa marche rapide
Tout est glacé d'horreur ! Tous les nœuds sont brisés ,
Les parents , les amis entre eux sont divisés.
La peur isole tout : plus de fils , plus de père ;
La mort s'offre aux proscrits , farouche et solitaire.
Pas un cœur ! La Pitié n'ose plaindre leur sort ,
Ni de ses pleurs d'amour environner leur mort ;
Et pourtant , du Trépas quand tout était la proie ,
Plusieurs cherchaient la mort , et la mort fit leur joie !

Mais l'éternel Auteur , qui veut tout conserver ,
Épure quand il frappe , et punit pour sauver.
Sa main , en châtimens comme en bontés féconde ,
Dérobaît ma patrie aux insultes du Monde ,
Et ses secrets desseins sur l'Empire français
Le couvraient à la fois de honte et de succès.
Quels contrastes ! les bras de nos quatorze armées
Abattaient l'Italie et l'Autriche alarmées ,
La Mort s'épouvantait , et , fuyant devant nous ,
Sur les rangs ennemis frappait tous ses grands coups.
On vit la Politique , errante , échevelée ,
Refuser sa balance à l'Europe ébranlée :
Nos marches ressemblaient aux marches des volcans.
La honte est au Forum , la gloire est dans les camps :
La Liberté voilée , Euménide sanglante ,
Livre au fer des bourreaux la Nation tremblante ;

Mais l'hymne du triomphe et ses pompeux accents,
 Du Danube à l'Adda partout retentissants,
 Étouffaient les soupirs de cent mille victimes;
 L'étendard de la gloire avait voilé nos crimes.

Il est de ces mortels, esprits prodigieux,
 Que le doigt du Très-Haut marqua du sceau des Cieux,
 Et de qui la puissance, en merveilles féconde,
 Apparaît quelquefois sur la scène du monde.
 Des révolutions ils annoncent la fin.

Dieu, quand il en est temps, les prenant par la main,
 Leur dit : « Dans mes conseils je vous marquai d'avance.

« Allez : et devant eux, Terre, sois en silence !

« Et toi que j'ai choisi pour être mon guerrier,

« Je te remets mon glaive avec mon bouclier ;

« Va, que ton bras enfin relève cet Empire. »

Il dit. A leurs desseins tout à l'envi conspire.

Ils osent tout tenter ; ils savent tout prévoir ;

Ils calment les partis, et d'un vaste pouvoir

Déployant à propos les secours tutélaires,

Arrêtent dans l'État les fièvres populaires.

Mais aussi quelquefois, usurpateurs fameux,
 De l'État trop crédule ils trahissent les vœux ;
 Fougueux enfants du glaive, et nés pour la victoire,

Ils veulent sans repos courir de gloire en gloire ;

Et, rencontrant l'abîme au bout de leurs succès,

Se perdent à la fin dans leurs propres excès.

Dieu , qui les éleva , brise comme le verre
Ces Conquérants altiers , ces maîtres de la terre ,
Aveugles instruments qui , placés dans ses mains ,
Ont servi quelques jours à ses profonds desseins !

C'est alors que , lassés d'une gloire importune ,
Et trop souvent conquise au prix de l'infortune ,
Vers ces Rois paternels , jadis si révévés ,
Reportant tous leurs vœux , trop longtemps égarés ,
Sous un sceptre plus doux les peuples se rallient ;
Avec le Trône antique ils se réconcilient.

O France ! c'est ainsi qu'en tes ardents transports
Ton regard , d'Albion interrogeant les bords ,
Y cherche ces Bourbons qui , dans des jours prospères ,
Neuf cents ans avec gloire ont régné sur nos pères !
De saint Louis déjà le trône est relevé ;
De cette race auguste un prince conservé ,
Dans les adversités , où son œil a su lire ,
Méditant avec fruit les leçons de l'Empire ,
Du sein de son exil , noblement supporté ,
Nous ramène les lois avec la liberté.
Il fait plus : sa lointaine et sage prévoyance
De deux pouvoirs rivaux cimentant l'alliance ,
Au nom du genre humain , entre son peuple et lui ,
Signe un pacte , du Trône inébranlable appui.
Tout change : par des mains et prudentes et sûres ,
L'État ensanglanté voit fermer ses blessures ,

Et du glaive orgueilleux le long règne est banni.
Par d'éclatants malheurs l'Empire rajeuni
Prend un nouvel éclat sous ses formes nouvelles,
Et le Génie au loin le couvre de ses ailes.
Tel, des vents du Midi longtemps heureux rival,
Le sapin, que renverse un combat inégal,
Tombe, roule, et languit obscurément sur l'herbe,
Mais bientôt sur les mers il flotte en mâât superbe;
D'un lin tissu par l'art empruntant le secours,
Il contraint les Autans à diriger son cours,
Et le même ennemi qui fit tomber sa tête
A son vol triomphant fait servir la tempête.

C'en est fait : de nos maux l'empire est aboli,
Et chacun sacrifie à l'autel de l'Oubli.
Tout renaît : l'avenir se dore d'espérance.
L'injustice a passé, la justice commencé.
Plus de haines. Proscrits! vous êtes rappelés.
Accourez, accourez, illustres exilés,
Vous qu'une dure loi, fille de nos misères,
A retenus longtemps aux rives étrangères!
Dans les Cieux paternels luit un astre plus doux :
Le matin du retour brille déjà pour vous :
Vous foulerez encore une terre chérie,
Et vous allez revoir le Ciel de la patrie.
Accourez : près des lieux où fut votre berceau,
Venez avec transport marquer votre tombeau.

Ranimez ces foyers si longtemps solitaires ,
Où vous attend l'amour de vos sœurs , de vos mères ,
Heureux qui peut encor longtemps les honorer ,
Et n'a point en rentrant leur absence à pleurer !

C'est ainsi que la France , échappée au naufrage ,
Voit naître un jour plus pur après des jours d'orage ;
Et , par des vents amis , doucement emporté ,
Le vaisseau de l'État vogue en sécurité.

Déjà l'esprit humain , qui , fier de sa vieillesse ,
Avait , dans les transports d'une orgueilleuse ivresse ,
Voulu refaire l'Homme et la Société ,
De ses propres excès lui-même épouventé ,
De la perfection abjure la manie ,
Et partout dans l'État rétablit l'harmonie.
Pour mieux fixer enfin ses pensers inconstants ,
Il invoque aujourd'hui l'autorité des temps :
Déjà l'Expérience à la voix éternelle ,
A repris les États sous sa noble tutelle.
Tout ce qui fut utile est encore honoré.
Les temples sont rendus à leur culte sacré.
Et la religion qui s'accroît de ses pertes ,
Voit ses solennités avec pompe rouvertes.
La Politique ardente , et sans lois et sans frein ,
Qu'on voyait gouverner avec un bras d'airain ,
Sur l'austère Équité maintenant appuyée ,
Et forte des secours d'une telle alliée ,

De nos calamités va terminer le cours.

Le Ciel , plus doux enfin , ramenant nos beaux jours ,
Des Pépins , des Capets raffermir le royaume.

Du Siècle qui finit je crois voir le fantôme ,
Debout sur le tombeau d'un de nos anciens Rois ,
Élevant dans les airs sa prophétique voix ,
S'adresser en ces mots au siècle qui commence :

« Je te lègue en mourant un héritage immense ,
« Qu'ont accru sans relâche et la gloire et les arts :
« Dans mon cours fortuné j'ai vu de toutes parts
« D'astres étincelants rayonner ma carrière ,
« Et l'on m'a surnommé le siècle de lumière.
« J'ai vu naître Buffon , et Voltaire et Rousseau.
« Ma main de Montesquieu balançait le berceau.
« Sous moi , sondant les plans du suprême Architecte ,
« L'Homme interrogea tout , du Soleil à l'insecte.
« Des Astres , il est vrai , météores de deuil ,
« Se sont levés , sanglants , au bord de mon cercueil.
« L'orage à mon déclin a parcouru le monde :
« Mais sur des jours meilleurs ton avenir se fonde.
« La tempête avec moi va rentrer dans la nuit ,
« Et de mes longs travaux tu vas goûter le fruit.
« La peine fut pour moi , pour toi sera la gloire.
« Déjà la Paix conquise enchaîne la Victoire ,
« Et d'un Ciel orageux l'influence a cessé.
« Sur ses bases déjà le Monde est replacé.

« Les Trônes reconstruits sortent de leurs décombres.
« La Nature, à tes yeux, éclaircissant ses ombres,
« Ouvre les derniers plis de ses voiles épais.
« Que tes destins sont grands ! A l'ombre de la paix
« Je te vois des Beaux-Arts ressusciter la cendre.
« Tu dois sécher les pleurs que ma main fit répandre ;
« Et de ton cours heureux , et célèbre à jamais ,
« Le genre humain en chœur chantera les bienfaits. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.



NOTES.



NOTES

DU CHANT PREMIER.

PAGE 4, VERS 3.

O puissante Nature ! ô fille du grand Être , etc.

Le mot *Nature* peut se prendre dans beaucoup d'acceptions diverses. Tantôt il signifie l'ensemble des qualités qui constituent l'essence d'un être ; tantôt la collection des lois que le Créateur a établies pour gouverner ses ouvrages ; et tantôt enfin on considère la *Nature* comme l'assemblage même de tous les corps qui composent l'univers matériel. Dans ce siècle on a beaucoup abusé de ce mot *Nature*, en le substituant perpétuellement à celui de Dieu ou de Créateur. On semblait regarder la *Nature* comme une puissance absolue, indépendante, qui agissait nécessairement par elle-même, sans être subordonnée à un être supérieur. Je dois avertir ici que, lorsque j'emploie le mot *Nature*, je ne prétends désigner que le système des lois établies par Dieu pour gouverner l'univers, ou la collection des êtres sortis des mains du Créateur. Ce n'est pour moi qu'une manière abrégée d'exprimer ces idées. « La Nature, a dit Buffon, est
« le système des lois établies par le Créateur pour l'existence
« des choses et pour la succession des êtres. La Nature n'est
x point une chose, car cette chose serait tout ; la Nature n'est
« point un être, car cet être serait Dieu ; mais on peut la

« considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, *subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou par son consentement.* » (Première vue sur la Nature.)

PAGE 6, VERS 12.

Qui des premiers humains fut l'horloge première.

Il paraît certain que la première mesure du temps, pour les hommes, a dû être celle que la lune leur offrait. En changeant tous les jours fort sensiblement le lieu de son lever et de son coucher, en variant sa forme d'un jour à l'autre, et en recommençant ensuite un nouvel ordre de changements tout semblables, elle était une règle publique, et présentait aux peuples des nombres faciles. On pouvait dater de la nouvelle lune ou de la pleine lune, et de tel ou tel quartier. On pouvait joindre ensemble plusieurs quartiers ou tant de lunaisons complètes qu'on jugeait à propos. Ainsi, sans almanach et sans écriture, chacun trouvait dans le ciel l'avertissement de ce qu'il avait à faire.

PAGE 6, VERS 21.

Le pasteur de Babel en gardant ses troupeaux, etc.

M. de Fontanes a rendu avec beaucoup de charme les mêmes idées sur l'origine de l'astronomie, dans un essai sur cette science; morceau qui avait d'abord été publié en 1789, où il fut très-remarqué, et qui a reparu il y a quelques années, avec des additions importantes, et une plus grande

perfection. Je ne puis résister au plaisir de citer les vers de M. de Fontanes, dussé-je fournir des armes contre moi.

- « Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs
 « Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
 « Étudiaient les lois de ces astres paisibles
 « Qui mesurent du temps les traces invisibles,
 « Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
 « Le gravaient sur la pierre; et du globe étranger
 « Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
 « Savaient même embrasser la carrière inégale (1).
 « Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau :
 « Cette fille des Cieux illustra le hameau.
 « On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
 « Des Patriarches-Rois la tente vagabonde,
 « Et guider le troupeau, la famille, le char,
 « Qui parcouraient au loin le vaste Sennaar.
 « Bergère, elle aime encor ce qu'aïma sa jeunesse :
 « Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
 « Promener le taureau, la chèvre, le bélier?
 « Et le chien pastoral, et le char du bouvier?
 « Ses mœurs ne changent point; et le Ciel nous répète
 « Que la docte Uranie a porté la houlette. »

(*Essai sur l'Astronomie.*)

PAGE 7, VERS 16.

Par le mage orgueilleux furent défigurés.

Ce n'est pas que les Égyptiens n'aient eu quelques connaissances positives en astronomie; ils ont connu le quart de jour dont l'année surpasse les trois cent soixante-cinq jours dont elle se compose. C'est même sur cette connaissance

(1) *Les Tables Chaldiennes.*

qu'ils avaient fondé leur *période sothique* de quatorze cent soixante ans. Ce qui prouve encore qu'ils savaient observer finement, c'est la direction exacte des faces de leurs pyramides vers les quatre points cardinaux ; et ce qui plus que tout cela honore leur astronomie, c'est l'observation très-déliée des mouvements de Mercure et de Vénus autour du Soleil. Mais comme chez les Égyptiens l'astronomie ne fut cultivée que dans les temples, les prêtres eurent soin d'y cacher leurs connaissances sous des emblèmes qui présentaient à la crédule ignorance du peuple, des héros et des dieux dont les actions n'étaient qu'une allégorie des phénomènes célestes et des opérations de la nature. Profitant du désir si naturel à l'homme de pénétrer dans l'avenir, ils créèrent aussi l'astrologie ; et cette maladie morale, qui a eu une si triste influence sur l'espèce humaine, a duré près de trois mille ans. Ce n'est même que vers la fin du siècle dernier qu'elle a entièrement disparu.

PAGE 7, VERS 18.

Et les chargea d'erreurs et de fables frivoles.

Il faut en excepter l'école de Pythagore, qui eut des idées très-saines sur le système du monde. Il paraît que ce philosophe eut la connaissance des deux mouvements de la terre sur elle-même et autour du soleil. Il poussa même la sagacité jusqu'à soupçonner que les comètes pourraient bien être non des météores passagers, mais des corps solides et éternels, qui, comme les planètes, font leurs révolutions autour du soleil.

PAGE 8, VERS 12.

Près du Nil, il est vrai, l'illustre Ératosthènes, etc.

Ératosthènes, de l'école d'Alexandrie, est le premier qui ait essayé de mesurer la terre, et il a eu le bonheur d'approcher de très-près de la vérité. Il trouva, par des expériences ingénieuses, que la circonférence du globe terrestre devait être de deux cent cinquante mille stades, qui, réduits en lieues communes, à vingt-quatre stades chacune, font à peu près dix mille quatre cent seize lieues. On voit que ce n'était pas trop s'éloigner du calcul des modernes, qui ont évalué la circonférence de notre globe à peu près à neuf mille lieues communes.

PAGE 8, VERS 15.

Thulé vit Pythéas sur les mers Boréales, etc.

Pythéas, qui vivait du temps d'Alexandre, est le premier qui ait eu des idées exactes sur la différence de la durée des jours, suivant les différents climats. Pour confirmer ce qu'il avait deviné par la sagacité de son génie, il s'avança par l'Océan jusqu'au fond du Nord. Là, il observa que le long des côtes de la Norwége, le soleil, vers le solstice d'été, ne demeurait que trois heures sous l'horizon, et qu'en avançant jusqu'à l'île de Thulé, qui ne peut être que l'Islande des modernes, il y voyait le soleil disparaître un instant et remonter aussitôt sur l'horizon.

PAGE 8, VERS 18.

Sollicita l'espace et dénombra les Cieux.

Je sais que c'est Hipparque, qui fleurissait à Alexandrie 140 ans avant l'ère chrétienne, et non Ptolémée, qui a entre-

pris le premier un catalogue des étoiles. Mais ce catalogue fut rectifié et agrandi par Ptolémée, et cela suffit pour le poète.

PAGE 8, VERS 25.

Les orbes, l'un sur l'autre entassés follement, etc.

Je n'exposerai point ici le fameux système de Ptolémée, qui est assez connu, et qu'on trouve d'ailleurs dans tous les traités de la sphère. On sait assez ce qu'il avait de hardi et de défectueux. Mais une chose que je ferai remarquer, c'est la grande obligation que la géographie doit à Ptolémée. Ce savant illustre fit servir toutes ses connaissances astronomiques à l'avancement de cette science. Il employa les distances connues de certaines étoiles, les élévations du pôle sur différents lieux, et la comparaison des distances connues sur la terre, avec un certain nombre de degrés de la sphère céleste, pour déterminer de combien les villes célèbres étaient distantes de l'équateur, ce qu'on nomme *latitude*, ou de combien l'une est plus orientale que l'autre, ce qu'on nomme *longitude*. En un mot, il mit tous ses soins à faire des cartes infiniment meilleures que celles qu'on avait avant lui ; et ce sont là de véritables services rendus à la science.

PAGE 9, VERS 9.

Mais Copernic paraît, etc.

Purbarck, Régiomontanus et Valtérus avaient préparé les beaux jours de l'astronomie moderne, mais Copernic les fit naître en donnant l'explication heureuse des phénomènes

célestes, au moyen du double mouvement de la terre sur elle-même et autour du soleil. Il replaça le soleil au centre du monde, fit circuler les planètes autour de cet astre, et confirma, par l'observation, les soupçons du génie de Pythagore, dont, au reste, il ne fit que rétablir et fortifier le système.

PAGE 9, VERS 12.

Kepler, ouvrant les yeux, etc.

Kepler détermina le premier la véritable forme de l'orbite des planètes. Il prouva (voyez son grand ouvrage *de Stellâ Martis*) qu'elles faisaient leurs révolutions, non dans un cercle, mais dans une ellipse plus ou moins allongée. Cette belle observation le conduisit à établir les deux fameuses lois connues sous le nom de *lois de Kepler*. Par la première, il prouve que les carrés des temps périodiques (dans les révolutions des planètes) sont entre eux comme les cubes des distances; par la seconde, il démontre que les aires des triangles parcourus sont toujours proportionnelles aux temps employés à les parcourir. Lois admirables! sur lesquelles repose toute la théorie des mouvements planétaires, et dont celle de Newton n'a été qu'un sublime corollaire.

PAGE 9, VERS 18.

Égara la science à force de génie.

Descartes, en créant le doute méthodique, mit l'esprit humain dans la seule route qui conduise à la vérité. En appliquant l'algèbre à la géométrie, il fit présent à la pensée d'un instrument avec lequel elle put remuer facilement

l'univers, dont jusqu'alors le fardeau était resté disproportionné à notre faiblesse. Avec ces deux grands moyens, il semblait qu'il ne dût plus se glisser d'erreurs dans la physique, et que chaque pas de Descartes devait le conduire à la découverte d'un fait. Cependant, comme s'il eût été fatigué de se traîner dans le sentier de la vérité, il abjura tout à coup ses propres principes, et, transportant l'imagination dans cette philosophie où ne devait régner que le doute ou le calcul, il éleva sur les débris de tous les systèmes de l'antiquité l'édifice brillant et hardi de ses tourbillons. Ainsi ce génie méthodique qui avait détrôné la philosophie ancienne, parce qu'elle substituait constamment la spéculation aux faits, ne fit cette grande révolution que pour remplacer les systèmes détruits par un système plus imaginaire et plus audacieux encore.

Quoi qu'il en soit, Descartes n'en est pas moins un des plus grands génies qui aient jamais existé. Il a retrouvé les titres de la pensée, il a émancipé l'esprit humain, en le délivrant de la tutelle des écoles. Enfin, par la nature même de ses erreurs, il a préparé la route à la vérité, et commencé Newton.

Personne n'a mieux caractérisé le génie de Descartes que le père Guénard, jésuite, dans son discours sur l'*Esprit philosophique*, couronné à l'Académie française en 1755 : ouvrage trop peu connu pour son mérite, et qui, à mon sens, est un des chefs-d'œuvre de la prose française. Voici comment s'exprime l'éloquent jésuite, en terminant le portrait de Descartes : « Il fallait aux sciences un homme
« de caractère; un homme qui osât conjurer tout seul avec
« son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât
« fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient
« adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe

« avec tous les autres philosophes, mais il se fit lui-même
« des ailes, et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à
« la raison captive. »

PAGE 9, VERS 19.

Bientôt d'un jour plus vrai, Newton, etc.

Il faut avouer ici, pour être juste, que le philosophe anglais dut beaucoup à ses devanciers. Il profita de toutes leurs découvertes. Il emprunta à Kepler ses deux lois sur le mouvement des planètes; à Galilée sa théorie des forces centrales, à Descartes son application de l'algèbre à la géométrie, et se porta pour héritier de ces trois grands hommes. Riche de leurs découvertes, et fort de son propre génie, il put alors marcher sûrement à la conquête des Cieux. Alors on connut pour la première fois le véritable système du monde : on sut quelle force retenait les planètes autour de leur astre principal : la mécanique céleste fut dévoilée; les soleils entrèrent dans la balance, et les globes connurent l'équilibre.

PAGE 12, VERS 26.

Dans sa prison de verre il divisa le Temps.

M. Delille, qui a attaché quelques-uns de ses beaux vers à presque toutes les découvertes et toutes les inventions modernes, a merveilleusement peint la montre dans ce vers, d'une brièveté si pittoresque :

« Le Temps a pris un corps, et marche sous nos yeux. »

PAGE 13, VERS 15.

Cet astre au front mobile , en voyageant dans l'air,
Obéit à la terre et commande à la mer.

Il n'est plus possible de douter aujourd'hui que les phénomènes des marées ne soient dus à l'action de la lune sur la mer. La hauteur de la pleine mer n'est pas constamment la même; elle varie chaque jour, et ses variations ont un rapport évident avec les phases de la lune. Elle est la plus grande vers le temps des pleines et des nouvelles lunes; ensuite elle diminue et devient la plus petite vers les quadratures.

PAGE 14, VERS 3.

Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore.

Je vais rappeler ici, pour le plaisir du lecteur, cette description si fraîche et si originale d'une belle nuit dans l'*Atala* de M. de Chateaubriand.

« La nuit était délicieuse. Le génie des airs secouait sa
« chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et Pon
« respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les éroco-
« diles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune bril-
« lait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris-
« de-perle descendait sur la cime indéterminée des forêts.
« Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle
« harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des
« bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans
« toute l'étendue du désert. »

Il est impossible de porter plus loin le charme du style descriptif. C'est bien de cette prose que l'on peut dire, suivant l'expression de M. de Fontanes, qu'elle a *la mélodie et la douceur des plus beaux vers*.

PAGE 14, VERS 25.

Il échauffe, il nourrit de ses jets éclatants
Ces globes, loin de lui, dans le vide flottants.

Lemierre, par une belle et riche expression, appelle la chaleur du soleil :

Cette sève du feu qui nourrit la nature.

C'est un de ces beaux vers qui semblaient naitre spontanément dans la tête de ce poète dur et bizarre, mais plein de verve et de feu.

PAGE 15, VERS 5.

En tournant sur lui-même il échauffe sa masse.

Herschel croit avoir découvert que le soleil n'est pas chaud par lui-même. Il prétend qu'il se décompose lentement, à la manière des phosphores, et qu'il est entouré d'une atmosphère de nuages lumineux, résultat de la décomposition de cet astre. Cette hypothèse diminuerait bien les idées de puissance et de majesté que l'on a coutume d'attacher au soleil; et l'imagination s'accommodera toujours mieux d'un immense globe de feu qui envoie la lumière et la chaleur jusqu'aux extrémités de son système, que des savantes hypothèses de l'astronome anglais.

Disons donc avec un poète :

« O grand Astre ! ô Soleil ! ta loi toute-puissante
 « Régit de l'univers la sphère obéissante ;
 « Depuis l'ardent Mercure en tes feux englouti,
 « Jusqu'à ce froid Saturne au pas appesanti,
 « Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
 « Ceint de l'anneau mobile où se peint la lumière,
 « Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner ?
 « Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner ?
 « Soleil ! ce fut un jour de l'année éternelle !
 « Aux portes du chaos Dieu s'avance et l'appelle :
 « Le noir chaos s'ébranle, et de ses flancs ouverts,
 « Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
 « De sept rayons premiers ta tête est couronnée ;
 « L'antique nuit recule, et par toi détronée,
 « Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
 « Te céda la moitié de l'empire des Cieux. »

(FONTANES, *Essai sur l'astronomie.*)

Ces vers sont trop beaux pour avoir besoin d'être loués. Seulement je ferai remarquer la manière savante dont la phrase poétique est relevée et soutenue dans cette harmonieuse période :

« O grand astre ! ô Soleil ! ta loi toute-puissante
 « Régit de l'univers la sphère obéissante ;
 « Depuis l'ardent Mercure, etc. »

Voilà la manière des maîtres.

PAGE 15, VERS 8.

Inébranlable et fixe en sa mobilité.

Le soleil est immobile au centre du monde : il est le centre de gravité commun de toutes les planètes qui circulent

autour de lui. Mais les taches que l'on voit paraître et disparaître tour à tour sur son disque ont révélé aux astronomes que cet astre avait un mouvement de rotation sur lui-même, qu'il achève en vingt-cinq jours et dix heures.

PAGE 15, VERS 9.

Soleil ! astre sacré, contemple ton empire, etc.

Les poètes, et surtout les poètes modernes, ont beaucoup multiplié ces sortes d'invocations au soleil. Thompson nous en a laissée une fort belle dans ses Saisons. Elle est trop connue pour être citée. J'aime mieux rappeler celle d'Ossian, qui se distingue de toutes les autres par la riche originalité de ses couleurs, et qui d'ailleurs a été si bien reproduite dans ces vers de M. de Lormian :

- « Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
- « Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée
- « Abandonna l'espace à ton rapide essor,
- « Et traça dans l'azur ta route accoutumée ?
- « Nul astre à tes côtés ne lève un front rival
- « Les filles de la nuit à ton éclat pâlisent :
- « La Lune devant toi fuit d'un pas inégal,
- « Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
- « Sous les coups réunis de l'âge et des Autans,
- « Tombe du haut sapin la tête échevelée ;
- « Le mont même, le mont, assailli par le Temps,
- « Du poids de ses débris écrase la vallée.
- « Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté.
- « Un printemps éternel embellit ta jeunesse ;
- « Tu l'empares des Cieux en monarque indompté,
- « Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
- « Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
- « Quand les vents font rouler au milieu des éclairs

« Le char retentissant qui porte le Tonnerre,
 « Tu parais, tu souris, et consoles la Terre.
 « Hélas ! depuis longtemps tes rayons glorieux
 « Ne viennent plus frapper ma débile paupière.
 « Je ne te verrai plus, soit que dans ta carrière,
 « Tu verses sur la plaine un océan de feux,
 « Soit que, vers l'occident, le cortège des ombres
 « Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
 « T'enferment dans le sein d'une humide prison.
 « Mais peut-être, ô Soleil ! tu n'as qu'une saison ;
 « Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
 « Un jour tu subiras notre commun destin ;
 « Tu seras insensible à la voix du matin,
 « Et tu t'endormiras au milieu des nuages. »

PAGE 15, VERS 24.

Père de la lumière, et des vents et du feu, etc.

Dans ce vers j'ai l'air d'attribuer exclusivement l'origine des vents à l'action du soleil. Je sais bien que la cause de plusieurs vents ne pourrait se ramener que difficilement à cette théorie ; mais il suffit que les vents constants et généraux, tels que les *vents alizés*, soient dus exclusivement à l'action du soleil et à sa position à l'égard de la terre, pour autoriser cette expression poétique. Parmi les diverses manières dont on a imaginé que cette action s'exerce, celle-ci nous paraît la plus simple et la plus naturelle.

Le soleil, qu'on suppose dans le plan de l'équateur, chauffe et raréfie très-sensiblement la partie de l'atmosphère qu'il domine. Cet air raréfié s'élève au-dessus du niveau : d'après la tendance qu'ont tous les fluides à reprendre leur niveau, il se répand sur les colonnes situées vers les pôles, tandis qu'un air frais, parti de ces mêmes colonnes, coule en

dessous vers l'équateur pour remplir l'espace de vide produit par la dilatation. Il se formera donc dans chaque hémisphère boréal ou austral deux courants : l'un supérieur, qui va de l'équateur vers les pôles ; l'autre inférieur, qui vient des pôles à l'équateur. (*Voyez D'ALEMBERT, Recherches sur les causes générales des vents.*)

PAGE 16, VERS 2.

Et la décomposant dans le prisme des airs, etc.

Newton est le premier qui ait fait l'anatomie de la lumière. En faisant tomber un rayon solaire sur l'angle d'un prisme, il vit ce rayon se partager en sept couleurs primitives : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet, et former une bande colorée, où les rayons se plaçaient dans l'ordre de leur réfrangibilité. Le rayon rouge est le moins réfrangible, et le rayon violet, qui est à l'autre extrémité de l'échelle colorée, est celui qui l'est le plus.

PAGE 17, VERS 5.

Sitôt que, profitant des jeux de l'ignorance,
Galilée, etc.

On sait que ce sont les enfants d'un lunetier de Zélande qui, en se jouant dans la boutique de leur père, découvrirent le télescope. Galilée s'empara de cette découverte, et, en l'appliquant à l'astronomie, il vit s'ouvrir devant lui un nouveau ciel. C'est avec cet instrument qu'il découvrit les quatre satellites de Jupiter, dont on a fait depuis un si bel usage pour trouver les longitudes en mer. C'est en observant les

fréquentes éclipses de ces satellites qu'on parvient à déterminer les longitudes, et c'est à quoi font allusion ces vers :

Gardez de Jupiter, veillez votre lumière,
Et des nochers ainsi protégez la carrière.

PAGE 18, VERS 2 et 3.

Sept lunes n'éclairaient ce globe inanimé.
C'est peu : d'un double anneau l'écharpe lumineuse, etc.

On ne comptait autrefois que cinq satellites dans le système de Saturne ; mais depuis quelques années Herschel, avec son grand télescope, en a découvert deux autres, ce qui fait sept lunes, toutes en mouvement autour de cette planète, dans des orbites presque circulaires. Saturne est en outre environné d'un anneau merveilleux qu'Herschel même a reconnu être *double*. Cet anneau fait avec le plan de l'orbite de Saturne un angle de cinquante degrés. La largeur apparente de l'anneau est à peu près égale à sa distance à la surface de Saturne. L'une et l'autre paraissent être le tiers du diamètre de cette planète. Le diamètre entier de l'anneau est de plus de soixante-six mille lieues. Herschel y a reconnu des bandes et des taches, au moyen desquelles il a calculé que la rotation de l'anneau autour de Saturne dure dix heures trente-deux minutes quinze secondes. (*Voyez LA-PLACE, Système du monde.*)

PAGE 18, VERS 12.

Herschel voit, reconnaît l'étoile inattendue, etc.

Ce n'est qu'en 1781 qu'Herschel a découvert la planète qui porte son nom, et que d'autres astronomes ont aussi appelée

Uranus. Elle avait déjà été entrevue par quelques observateurs ; mais Herschel seul a reconnu son mouvement ; et en suivant cet astre avec soin , il s'est assuré que c'était une véritable planète. La durée de la révolution sidérale de la planète d'Herschel est de 30,689 jours , ou à peu près 83 ans 294 jours 8 heures. Si l'on juge de la distance de cette planète par la lenteur de son mouvement, elle doit être aux confins du système planétaire. D'après la loi des analogies, la planète d'Herschel doit avoir un cortège de satellites très-nombreux ; mais son énorme distance les rend invisibles dans les instruments ordinaires. Cependant Herschel, avec un très-fort télescope, a déjà découvert six satellites en mouvement autour de sa planète, dans des orbés presque circulaires, et à peu près perpendiculaires au plan de l'écliptique. En France on donne assez généralement le nom d'*Uranus* à la planète d'Herschel. Il m'a semblé que le poète devait conserver à cet astre le nom de celui qui l'a découvert.

PAGE 19, VERS 3.

Astre légitimé , je te vois dans les Cieux
Inscrire un nom mortel sur la liste des Dieux.

Cette tirade sur Herschel et sur Saturne avait paru longtemps avant l'impression de mon poème , dans un journal (1) d'où elle avait été transportée dans plusieurs recueils de poésie. Des changements assez considérables ont été faits à ce morceau, et quelques personnes dont j'estime le goût et la critique ont paru regretter ma première manière. Je

(1) Le Spectateur du Nord.

prends donc le parti de la rétablir ici en la rejetant dans les notes.

« Mais Saturne, exilé sur les confins des Cieux,
 « M'appelle, et je l'atteins dans la nuit de ces lieux
 « Où loin de son berceau va mourir la lumière;
 « C'est là qu'il languirait dans sa froide carrière
 « Si Dieu, pour éclairer ce globe ténébreux,
 « N'eût peuplé ses déserts d'un cortège nombreux.
 « Aussi, pour animer ces plages infécondes,
 « L'Architecte éternel le dota de sept mondes,
 « Qui tous, parant leur front d'un éclat emprunté,
 « Lui prêtent à l'envi leurs feux et leur clarté.
 « Tel un père, accablé du poids de la vieillesse,
 « Des fils de ses enfants entoure sa faiblesse,
 « Et ces fiers rejetons, appui de ses vieux jours,
 « A ses pas chancelants prodiguent leur secours.
 « C'est peu : d'un double anneau l'écharpe lumineuse,
 « Rassemblant du Soleil la lueur nébuleuse,
 « Unit, groupe ses feux et pâles et flottants,
 « Et les change bientôt en miroirs éclatants,
 « D'où Saturne reçoit des gerbes de lumière.
 « C'est là que l'astronome arrêta sa carrière,
 « Et là ralentissant son vol audacieux,
 « Il cessait d'admirer le grand Moteur des Cieux.
 « Mais quel monde à mon œil soudain se développe ?
 « Herschel, dressant aux Cieux son hardi télescope,
 « D'Uranie étonnée agrandit le compas.
 « Dans l'univers conquis il fait un nouveau pas ;
 « Et, vainqueur, il franchit cet espace nocturne,
 « Borne de notre monde et trône de Saturne.
 « Si Colomb, sur les mers lancé d'un vol hardi,
 « Donne un autre hémisphère à ce globe agrandi,
 « Et si son fier trident, dominateur de l'onde,
 « Au sceptre de l'Europe enchaîne un nouveau monde :
 « Du ciel et de la nuit perçant la profondeur,
 « Herschel de ce grand homme égale la splendeur.
 « Aux efforts de Newton unissant son audace,
 « Vers des bords inconnus il vogue dans l'espace,

- « Et reculant des Cieux les confins trop bornés,
 « Révèle un nouveau globe aux mortels étonnés.
 « Saturne rapproché ne finit plus le monde.
 « Fier de cette conquête où sa gloire se fonde,
 « Plus heureux que Colomb, victime du destin,
 « Herschel donne son nom à ce globe lointain,
 « Où commence pour nous et finit la nature.
 « Collègue de Vénus, de Mars, et de Mercure,
 « Herschel! astre nouveau, je te vois dans les Cieux,
 « Inscrive un nom mortel sur la liste des Dieux. »

PAGE 19, VERS 26.

Près des autres Soleils égarer leurs hommages.

Des astronomes fameux, entre autres Lambert et Laplace, ont prétendu que la marche d'une comète pouvait devenir tellement parabolique, qu'elle finit par s'échapper de notre système solaire, pour aller tomber dans le système d'un soleil voisin. Cette hypothèse suffit pour excuser l'espèce d'exagération poétique qu'on pourrait trouver dans ces vers sur l'aberration des comètes.

M. de Fontanes a peint d'une manière bien vive et bien pittoresque cette marche irrégulière des comètes dans ces deux vers qui nous semblent admirables.

« Sa main, dit-il, en parlant de l'astronome :

- « Sa main ramènera l'étoile déréglée
 « Qui vient, fuit et revient, et court échevelée. »

PAGE 21, VERS 14.

Et le voile jaloux qui couvrait la nature
 Sur le pôle aplati par eux est déchiré.

Newton, par une belle application de la théorie de la pe-

santeur, avait deviné que la terre devait être un sphéroïde aplati vers ses pôles; il avait même été jusqu'à calculer de combien devait être cet aplatissement, et il l'avait trouvé de $\frac{1}{232}$ ou de treize lieues. Mais ce sont les académiciens français qui furent envoyés en 1736 au Pérou et dans le Nord, pour mesurer quelques degrés les plus éloignés, et les plus voisins que possible du pôle et de l'équateur, qui eurent la gloire de confirmer, par leurs belles observations, ce qu'avait deviné le génie de Newton. Cette solution du grand problème de la véritable figure de la terre a fait un honneur infini à l'académie des sciences.

PAGE 23, VERS 5.

Déjà même à sa voix les prêtres d'Uranie
S'éveillent dans Palerme et dans la Germanie.

Allusion aux planètes de Cérès et de Pallas, découvertes, l'une par Piazzî, à Palerme, le 1^{er} janvier 1801, l'autre par Olbers, à Brême, le 28 mars 1802. Cérès et Pallas sont placées entre Mars et Jupiter. Cérès fait sa révolution à peu près en quatre ans et sept mois, et Pallas en quatre ans et huit mois. M. Lalande a trouvé à Cérès environ six cents lieues de diamètre, et à Pallas environ la moitié. Les orbites de ces deux planètes se coupent l'une et l'autre. Pallas se rapproche tantôt de Jupiter et tantôt de Mars. (Depuis que cette note est écrite, on a encore découvert deux nouvelles planètes, auxquelles on a donné le nom de Vesta et de Junon. Elles sont placées entre Mars et Cérès. La révolution de Vesta se fait en trois ans deux cent quarante jours; celle de Junon se fait en quatre ans cent trente et un jours. La distance de la première au soleil est de 81,530,300 lieues; celle de la seconde est de 91, 277,824 lieues.)

PAGE 26, VERS 3.

Tu ne retiras point cette échelle des nombres.
Ce fut par là que l'Homme, etc.

En effet, c'est depuis l'application de la géométrie à l'étude des Cieux, et depuis les grandes découvertes de l'astronomie moderne, que la puissance de Dieu s'est manifestée à l'homme dans tout son éclat. Voici ce que dit Rivarol sur les nombres et sur leur application à la connaissance de la nature :

« C'est par les nombres que l'esprit humain arrive à la science et à tous les arts. Sans s'effrayer de l'exhubérance de la nature et de ses propres acquisitions, l'homme alors put marcher en écartant la foule des unités, et repousser devant lui les bornes du fini, toujours escorté d'espaces mesurés, de masses pesées, et de mouvements calculés. Qu'on ne se figure pas que les nombres aient diminué l'univers ; ils y ont au contraire porté l'étendue avec la clarté. L'immensité sans calcul n'accusait que notre faiblesse, et l'horizon de l'esprit était celui du monde. Les nombres ont mis l'univers à sa place, et (chose admirable !) toutes prodigieuses qu'on les trouve, ses distances ne sont plus aujourd'hui que des proportions!... »

« C'est ainsi qu'au moyen des nombres, notre admiration pour l'univers, jadis confuse et mesquine, est devenue une admiration vaste et raisonnée : ce n'est plus d'un vague élan, mais par degrés comptés, que l'homme remonte jusqu'à Dieu. »



NOTES

DU CHANT II.

PAGE 32, VERS 1.

Et, du Taurus au loin suivant la croupe immense,
S'étendent jusqu'aux lieux où l'équateur commence.

Je crois faire plaisir au lecteur en rapportant ici la description d'une scène de la zone torride, tirée du poëme des Plantes par Castel, ouvrage où respire la grâce la plus douce, et le goût le plus pur de l'antiquité.

- « Muse, transporte-moi dans quelque ile lointaine
- « Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine;
- « Présente à mes regards un vallon fortuné
- « Que la main des mortels n'ait jamais profané.
- « Tu m'écoutes : un bois élevé, magnifique,
- « Répand autour de moi son ombre aromatique.
- « D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
- « Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
- « Sur les myrtes voisins le bengali soupire.
- « Parmi les lataniers qu'agite le zéphyre
- « La perruche bruyante et le lori vermeil
- « Sautent sous la feuillée à l'abri du soleil.
- « D'aras majestueux un éclatant nuage
- « S'abat en rayonnant, et remplit le bocage :
- « Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
- « Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors :
- « Tantôt un ananas qui du milieu des herbes
- « Rassemble autour de lui ces convives superbes.

« Là, d'innombrables nids, semés parmi les fleurs,
 « D'un air vivifiant respirent les chaleurs.
 « Je vois de tous côtés, près des vagues émuës,
 « Se traîner à pas lents les pesantes tortues,
 « Tandis que les oiseaux, chéris du Dieu des mers,
 « Quittent de l'Océan les immenses déserts,
 « Et rasant à grands cris les sables des rivages,
 « En foule, vers le soir, volent sous les ombrages.
 « La nuit même ne peut de ce riant séjour,
 « Avec son voile épais, bannir l'éclat du jour :
 « A peine elle a paru, que des plantes sans nombre
 « S'allument de concert et rayonnent dans l'ombre.
 « D'insectes lumineux mille escadrons légers
 « Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers ;
 « De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
 « Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
 « Le jeu cesse : à l'instant règne l'obscurité.
 « Puis un folâtre essaim ramène la clarté,
 « Vole, s'agite en l'air, et le remplit de flamme.

Cette peinture, dont les couleurs sont toutes neuves dans notre langue, est aussi riche que brillante.

PAGE 32, VERS 21.

Le Soleil fait monter, du sein des mers profondes,
 Ces fleuves dont le cours arrose les deux mondes.

Racine le fils, dans son poëme de la Religion, a rendu très-poëtiqnement les mêmes idées :

« La mer, dont le Soleil attire les vapeurs,
 « Par ses eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
 « Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
 « De nuages légers cet amas précieux
 « Que dispersent au loin les vents officieux,
 « Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
 « Tantôt retombe en neige et blanchit nos montagnes.

« Sur ces rocs sourcilleux de frimas couronnés,
 « Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
 « Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
 « Rénissent leur force et s'ouvrent une route.
 « Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
 « Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
 « On les en voit enfin sortir à pas timides,
 « D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
 « Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
 « Indolent Ferrarois, le Pô va l'enrichir.
 « Impétueux enfant de cette longue chaîne,
 « Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
 « Et son frère, emporté par un contraire choix,
 « Sorti du même sein va chercher d'autres lois.
 « Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
 « Leur antique séjour redemande leurs ondes:
 « Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend;
 « Sur les monts, dans les champs, l'Aquilon nous les rend.
 « Telle est de l'univers la constante harmonie.
 « De son empire heureux la discorde est bannie:
 « Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
 « L'Astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs. »

Il faut remarquer ici que Racine le fils est, avec Voltaire, le premier qui ait eu le mérite de rendre en beaux vers les détails techniques de physique et d'histoire naturelle.

PAGE 36, VERS 15.

Souvent sa voix, fidèle à son unique chant,
 Redit aux Monts voisins cet air simple et touchant, etc.

On voit que par cet air j'ai voulu désigner le *Ranz des vaches*, cet air si chéri des bergers de la Suisse.

« Tout le monde connaît cet air si fameux depuis que

« J.-J. Rousseau en a parlé (1). On sait quel charme il a pour
 « les habitants des Alpes, et quelle impression il fait sur ceux
 « qui l'ont entendu jouer hors de leur patrie. Un vif sou-
 « venir de leurs montagnes, un regret profond de les avoir
 « quittées, un désir brûlant de les revoir, étaient les sen-
 « timents que cet air simple, et qu'ils avaient entendu dès
 « leur enfance, réveillait dans leur âme : une mélancolie pro-
 « fonde s'en emparait, et leur causait souvent la mort (2). »

RAMOND.

PAGE 38, VERS 20.

Tout à coup à Lauffen ce fleuve est arrêté.

Rien n'égale la beauté de la chute du Rhin à Schaffouse, si ce n'est celle du fleuve Saint-Laurent, si connue sous le nom de *saut de Niagara*. Je vais d'abord citer ce que dit Coxe de la chute de Schaffouse :

« Nous quittâmes nos chevaux à Lauffen, petit village qui
 « appartient au canton de Zurich, et ayant atteint à pied
 « un sommet suspendu sur le Rhin, nous vîmes perpendi-
 « culairement au-dessous de nous la cataracte formée par le
 « fleuve entier qui tombe du haut des rochers avec une vi-
 « tesse et une impétuosité effrayantes ; nous descendîmes
 « ensuite jusqu'à un lieu situé au-dessous du niveau du lit
 « supérieur du fleuve. Là, nous étions si près de la chute,
 « que j'aurais cru pouvoir la toucher de la main. Un léger
 « échafaudage, jeté en avant, dans le milieu même de la va-

(1) Voyez son *Dictionnaire de musique*, où il est noté.

(2) On fut obligé en France et en Hollande de défendre, sous peine de mort, de jouer devant les troupes suisses.

« peur de cette épouvantable cataracte, la présente dans son aspect le plus magnifique. Une mer d'écume précipitée avec un fracas de tonnerre, une nuée d'eau réduite en poussière lancée à une énorme distance, tout enfin surpasse l'idée que l'imagination la plus vive pourrait se former dans ses rêves les plus exaltés ; et la moindre partie de ce tableau sublime est au-dessus de toute description (1). »

Je vais rappeler maintenant, comme objet de comparaison, la description de la chute de Niagara par M. de Chateaubriand :

« Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements ; elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les tourments se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

« La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une ile creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ;

(1) Un jeune auteur allemand, si connu par la fougue de son imagination, sa sensibilité et ses malheurs, Lenz, descendant avec moi sur cet échafaud, tomba à genoux en s'écriant : *Voilà un enfer d'eau!* Le vent qui nous lançait l'épaisse vapeur de la cataracte ne l'empêcha pas de rester un quart d'heure entier dans la même situation, immobile, et pour ainsi dire sans aucun autre sentiment que celui qui lui avait dicté les seuls mots qu'il prononça.

(Note du Traducteur.)

« celle qui tombe au levant descend dans une ombre et
 « frayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille
 « arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frap-
 « pant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écumes,
 « qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un
 « vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des
 « rocs taillés en forme de fantômes, des aigles, entraînés
 « par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond
 « du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs
 « queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour
 « saisir dans l'abîme des cadavres brisés des élans et des
 « ours. »

Il me semble que dans ce tableau, plein d'images neuves et de l'harmonie la plus savante, l'auteur a pénétré dans tous les secrets du style pittoresque.

PAGE 40, VERS 1.

Mais le Mont-Blanc m'appelle à ses glaciers antiques, etc.

Le Mont-Blanc, la plus haute cime de l'ancien continent, se trouve isolé au centre d'un vaste groupe de montagnes primitives, de glaciers et de neiges éternelles. Quoique son élévation ne soit que de quatorze mille sept cents pieds, tandis que celle du Chimborazo, au Pérou, est de dix-neuf mille pieds, l'aspect du Mont-Blanc est infiniment plus majestueux, parce qu'il s'élève presque immédiatement à cette grande hauteur, tandis que les montagnes du Pérou s'élèvent toutes par larges gradins, sans que la dernière cime soit fort détachée et fort élancée au-dessus des autres.

Du côté de l'Italie trois grandes pyramides forment les bases avancées qui soutiennent le Mont-Blanc : ce sont le

mont *Péleret*, le mont *Rouge* et le mont *Brogliat*. Ces pyramides sont toutes composées de feuillettes verticales. Au-dessus de ces trois pyramides et d'une infinité d'autres, le Mont-Blanc s'élève comme une pyramide plus grande, et qui présente du côté de l'Italie une de ses faces presque taillée à pic. Tout le corps de la montagne ainsi que la plus grande partie de ses bases est de granit. Six glaciers environnent le Mont-Blanc de tous côtés, et le séparent des grandes montagnes voisines; deux de ces glaciers sont comme nichés sur ses flancs. Mais depuis sa cime jusqu'au cinquième et même jusqu'au quart de sa hauteur, on ne voit plus de glaces. Les rochers même disparaissent, pour la plupart, sous une immense couche de neiges éternelles. (*Voyez SAUSSURE, Voyage dans les Alpes; MALTEBRUN, Géographie générale, tome VII.*)

PAGE 40, VERS 3.

O plaisir effrayant! du haut du Mont-Envers, etc.

C'est du haut du Mont Envers que *la Mer de glace* se découvre dans toute sa magnificence. C'est une vallée de glace de plusieurs lieues, hérissée de hautes pyramides, et traversée, en sillons brisés, de larges crevasses de couleur bleue. D'innombrables rochers, s'effilant insensiblement de leur base à leur sommet, se terminent en une pointe aiguë, ce qui leur a fait donner le nom d'*Aiguilles*. La vallée de glace se prolonge entre ces aiguilles jusqu'à quelques lieues de distance sur une largeur de plus d'un mille, dirigée d'un côté vers le Mont-Blanc, et de l'autre vers la vallée de Chamouny. (*Voyez COXE et SAUSSURE.*)

Je n'ai pas visité la mer de glace de Chamouny, je ne l'ai

aperçue que du haut du Mont-Envers ; mais je suis descendu dans le glacier de Grindelwald, le plus considérable de la Suisse après celui de Chamouny, et je l'ai parcouru dans le plus grand détail. Voici comment je le décrivais dans mon itinéraire inédit des montagnes de la Suisse :

« Après avoir côtoyé pendant plus de deux heures un grand
« bois de sapins qui couvre la base du Schreick-Horn, nous
« descendîmes dans le glacier, et nous nous trouvâmes sur la
« mer de glace. Il est impossible de se faire une idée des
« sensations qu'on éprouve en descendant dans ce lieu. Les
« idées d'épouvante, de solitude, d'isolement absolu, vous in-
« vestissent de toutes parts et vous font frissonner. Le glacier
« a la forme d'un immense fer à cheval. Tout ce rempart est
« de granit, revêtu dans son pourtour semi-circulaire d'une
« couche de neige et de glace de plusieurs centaines de toises
« d'épaisseur. C'est le fond de ce glacier surtout qui est ef-
« frayant. Il semble que ce soient là les bornes du monde. Il
« donne l'idée de ces effroyables glacières du-pôle au delà
« desquelles il n'y a plus rien. Jamais les idées de stérilité,
« d'isolement absolu, de terreur, ne m'ont frappé avec au-
« tant de puissance que dans ce lieu. Tout y est immobile,
« tout y est mort ; c'est le tombeau de la nature. L'affreux
« silence de ces lieux n'est interrompu que par le bruit af-
« freux des avalanches, qui roulent comme des tonnerres
« sur le flanc des glaciers, et dont les neiges brisées s'élèvent
« en brumes épaisses, semblables aux fumées d'un grand
« incendie. Nous entendîmes quelques coups de foudre sur
« les cimes des rochers qui forment le fond du glacier au
« midi. Je ne puis dire à quel point ce tonnerre, grondant
« sur ces hautes cimes, et dont les éclats, en se mêlant au
« bruit des avalanches, allaient se perdre et mourir sourde-
« ment dans l'enfoncement du glacier, était effrayant et su-

« blime. Le fond sur lequel nous marchions est digne de la
 « scène de terreur qui nous environnait. C'est une vaste mer
 « de glace traversée en sillons brisés, et en tous sens, de
 « larges crevasses de couleur bleue, et hérissée d'espace en
 « espace de hautes pyramides. Au travers de ces fentes énor-
 « mes, nous apercevions le torrent du glacier qui roulait
 « sous nous avec fracas à plusieurs centaines de pieds de
 « profondeur. On n'avait d'autre vue de la terre habitée
 « que par l'entrée du glacier, qui nous laissait une étroite
 « échappée de vue sur la vallée de Grindelwald. C'est là,
 « c'est dans cet abîme de beautés et d'horreurs que nous
 « passâmes plusieurs heures à sentir, à nous exalter, à
 « nous récrier d'admiration, et à nous enivrer d'enthou-
 « siasme et d'épouvante. »

PAGE 40, VERS 6.

Des sentiers où Saussure égarait son audace.

Ce fut le 3 août 1787 que M. de Saussure, après trois jour
 de marche, et avoir surmonté des difficultés et des dangers
 incroyables, parvint enfin à la cime du Mont-Blanc. C'est de
 là qu'il jouit du plus magnifique spectacle que l'œil de
 l'homme puisse contempler. C'est de là qu'il put saisir enfin
 le vaste ensemble de ces Alpes, dont il désirait depuis si
 longtemps de connaître l'organisation. « Je n'en croyais pas
 « mes yeux, dit-il lui-même; il me semblait que c'était un
 « rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majes-
 « tueuses, ces redoutables aiguilles, le *Midi*, l'*Argentière*,
 « le *Géant*, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un
 « accès si difficile et si dangereux. Je saisissais leurs rap-
 « ports, leurs liaisons, leur structure, et un seul regard le-

« vait des doutes que des années de travail n'avaient pu
« éclaircir. »

PAGE 41, VERS 21.

Revenez sous mes yeux, ondoyantes moissons,
Mêlez votre or mobile à l'argent des glaçons.

On pourrait croire qu'il y a de l'exagération poétique dans cette peinture. Pour ma justification, je vais citer ce que dit Coxe dans ses *Lettres sur la Suisse*.

« Je ne crois pas qu'il y ait dans l'histoire naturelle un ob-
« jet de recherche plus curieux que la naissance et les pro-
« grès de ces glaciers qui descendent parmi les champs cul-
« tivés et les plus riches pâturages, résistant à la chaleur
« dans des lieux où les rayons du soleil sont assez ardents
« pour mûrir tous les fruits de la terre. Il est littéralement
« vrai que d'une main nous pouvions toucher la glace, et
« de l'autre une moisson mûre. » (COXE, *Lettres sur la
Suisse*, lett. XXIII.)

PAGE 48, VERS 2.

Et de la Dôle enfin nous atteignons les cimes.

La Dôle est la plus haute sommité du Jura; elle est élevée de six cent cinquante-huit toises au-dessus du lac de Genève, et de huit cent quarante-six au-dessus de la mer. C'est de là qu'on découvre toute la chaîne des Alpes qui se prolonge depuis le Saint-Gothard jusqu'au Dauphiné, sur une ligne de près de cent lieues d'étendue. C'est de là aussi que l'on peut juger de la prodigieuse élévation du Mont-Blanc. Dégagé de toutes les montagnes qui l'offusquent à l'œil de

ceux qui ne voient que du fond de la plaine, il élève ses trois cimes à d'inconcevables hauteurs, et les montagnes qui l'avoisinent ne semblent plus lui servir que de piédestal.

PAGE 49, VERS 14.

Du globe du Soleil ait été détaché.

Buffon prétend que la terre et les autres planètes ont été formées d'une portion de matière enflammée détachée de la masse du soleil par le choc d'une comète. Il a été jusqu'à calculer combien il a fallu de temps à notre globe pour s'attédir au point de devenir habitable. Il croit que la terre va toujours en se refroidissant, et qu'un jour elle parviendra à un tel excès de froid, que nul être vivant ne pourra plus l'habiter. Écoutons, sur ce fabuleux et brillant système de Buffon, M. de Vicq-d'Azir, éloquent panégyriste de ce grand homme. « Buffon a dit avec Hésiode : Vous connaîtrez quand
« la terre commença d'être, et comment elle enfanta les
« hautes montagnes. Il dit avec Lucrèce : J'enseignerai avec
« quels éléments la nature produit, accroit et nourrit les
« animaux ; et se plaçant à l'origine des choses, un astre,
« ajouta-t-il, a frappé le soleil, il en a fait jaillir un torrent
« de matière embrasée, dont les parties, condensées insensiblement par le froid, ont formé les planètes. Sur le globe
« que nous habitons, les molécules vivantes se sont composées de l'union de la matière inerte avec l'aliment du feu ;
« les régions des pôles, où le refroidissement a commencé,
« ont été dans le principe la patrie des plus grands animaux.
« Mais déjà la flamme de la vie s'y est éteinte, et la terre,
« se dépouillant par degrés de sa verdure, finira par n'être
« plus qu'un vaste tombeau. »

C'est en parlant du brillant développement de cette fiction que M. de Fontanes a si bien dit : « Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifiques spectacles que ce temps inconnu, dont la seule imagination de Buffon a créé tous les événements. »

PAGE 49, VERS 17.

L'Océan tout entier en vapeurs dispersé, etc.

Suivant Buffon, l'Océan, à l'époque où notre globe était encore en incandescence, vaporisé et repoussé par la chaleur de cette masse enflammée, était relégué tout entier dans l'atmosphère. Ce ne fut que lorsque le globe commença à s'attédir que l'Océan put retomber à la surface de la terre. C'est alors que le travail des eaux commence, et que les monts secondaires, formés des débris des monts primitifs, durent leur naissance aux argiles, aux sables, aux grès, aux schistes, etc., tenus longtemps en dissolution dans les eaux de la mer, et déposés lentement dans son sein en couches horizontales. L'hypothèse de Buffon diffère principalement de celles des géologues qui l'ont suivi, en ce qu'il suppose que les montagnes granitiques sont l'ouvrage du feu, tandis que Saussure, Ramond, La Mettrie, et les autres, supposent qu'elles sont l'ouvrage des eaux, et qu'elles se sont formées par voie de cristallisation dans le sein de l'Océan. Buffon, d'ailleurs, n'ayant pas voyagé dans les hautes montagnes, ne connaissait point leur organisation interne : il les supposait formées, comme les autres, de lits plus ou moins horizontaux, tandis que, d'après les belles observations de Saussure, il est constant que tous les monts de granit sont formés de faisceaux de bandes verticales qui se terminent en pyramides

plus ou moins aiguës, ce qui semble indiquer leur mode de cristallisation.

PAGE 51, VERS 7.

Voilà ce que Buffon pour nos neveux apprête.

Buffon n'a souvent fait que donner une magnifique parure à l'erreur. Mais dans ses erreurs même et dans ses systèmes on trouve une force de tête et d'imagination que Descartes et Leibniz seuls ont possédée parmi les savants modernes : c'est le Descartes de l'histoire naturelle. Quant à ses préambules ils sont aussi bien pensés que bien écrits, et dans ses descriptions des animaux il a poussé la perfection du style aussi loin qu'elle peut aller. Observons toutefois que l'éloquence de Buffon est plutôt une éloquence de pensée qu'une éloquence de mouvement ou de passion ; et je remarque ceci comme éloge. Son style a cette dignité noble et calme qui convient à l'observateur de la nature. Buffon se tient toujours dans une région élevée, où ses idées se revêtent d'une splendeur tranquille, comme les cieux se revêtent de lumière.

PAGE 51, VERS 10.

Que l'Océan fut seul architecte des monts.

L'hypothèse que j'expose dans ces vers est, à dire vrai, plutôt celle de Saussure ou de quelques géologues français que celle de Pallas. Pallas croit que les montagnes granitiques ont toujours existé, depuis la naissance du globe, telles que nous les voyons. Mais il fait jouer un si grand rôle aux eaux dans les révolutions du globe et dans la formation des

montagnes secondaires et tertiaires, que j'ai cru devoir, en opposant Saussure à Buffon, lui associer Pallas, bien que l'hypothèse de ce dernier diffère en beaucoup de points des idées de l'illustre naturaliste genevois.

PAGE 51, VERS 23.

Tandis que vers le pôle, une Mer moins profonde,
 Architecte affaibli, dessinait dans son onde
 Des sommets moins hardis, et qui, privés de nœuds,
 Ne parent s'affermir ni s'allier entre eux.

On sait que les montagnes du nord sont beaucoup moins élevées que celles de l'équateur, et qu'elles ont des chaînes beaucoup moins liées entre elles et moins prolongées. Les géologues supposent que cela vient de ce que la mer, obéissant à la force centrifuge, se trouva de plusieurs lieues moins profonde au nord qu'à l'équateur, et que, manquant vers le pôle de matières dissoutes, elle ne peut élever que des masses moins hautes et moins bien embranchées.

PAGE 56, VERS 5.

O ravage ! ô terreur ! la lave qui bouillonne
 Court sur les flancs du mont qu'elle embrase et sillonne, etc.

Pendant l'éruption de 1795, qui dura environ dix jours, la fièvre de la montagne parut en quelque sorte périodique. Le point du jour, l'heure de midi et celle de minuit étaient ordinairement les époques de ses accès.

L'éruption est annoncée par des tremblements de terre qui se succèdent à différents intervalles. La secousse fut im-

médialement suivie de l'apparition d'une fontaine de feu vers le milieu de la hauteur du volcan. Bientôt des secousses pareilles se succédèrent rapidement le long des flancs de la montagne. Rien ne peut donner une idée de cette scène ardente, et des bruits étranges qui accompagnaient cette grande opération de la nature : c'était un tonnerre continuel entremêlé d'explosions semblables à celles d'une artillerie formidable ; le tout accompagné d'un murmure comparable à celui des vagues de l'Océan dans une violente tempête. Un sifflement tel que celui des grandes fusées volantes, ou des soufflets d'une fonderie, se faisait entendre en même temps. D'énormes pierres lancées à une hauteur incroyable redoublaient les secousses dont la terre et l'air étaient agités. Le ciel s'obscurcit ; la lune, qui était pleine, prit la couleur qu'on lui voit dans les éclipses, et bientôt après elle disparut entièrement. Les nuages qui s'élèvent en cônes gigantesques au-dessus de la montagne y forment une tempête électrique qui fait gronder les tonnerres, et le nuage est continuellement sillonné des éclairs en zigzag qui accompagnent les éruptions violentes. Des météores ignés se montrèrent dans cette éruption. C'étaient des globes de feu d'une grosseur considérable qui éclataient en air, et lançaient des serpenteaux pareils à ceux des feux d'artifice. Quand la première fureur du volcan fut ralentie et que l'air se fut un peu éclairci, on s'aperçut qu'une grande partie du cratère était tombée dans l'abîme intérieur ; mais bientôt des nuages noirs se succédèrent rapidement, et, s'entassant les uns sur les autres, formèrent une colonne énorme qui, s'inclinant sur la ville de Naples, paraissait la menacer d'une destruction immédiate. Cette masse était continuellement sillonnée d'éclairs volcaniques plus forts que les éclairs ordinaires. Du pied de la montagne aux rives de la mer, tout fut ra-

vagé, détruit, incendié. Dix mille hommes, pendant des siècles entiers, n'auraient pu changer la face du Vésuve comme l'a fait la nature dans le court intervalle de cinq heures. Tout avait, autour du voyageur, l'apparence d'un désert sablonneux.

PAGE 58, VERS I.

Quand Pline commandait la flotte de Mysène, etc.

On sait que Pline périt dans la première éruption connue du Vésuve, arrivée sous le règne de Titus, l'an 79 de l'ère chrétienne. Pline s'étant avancé trop près du volcan, pour en observer les phénomènes, fut étouffé par les flammes. Plusieurs villes, entre autres Herculanium et Pompeia, furent ensevelies sous les cendres et sous les laves du Vésuve. On peut voir sur ce tragique événement une lettre fort intéressante de Pline le jeune, où il raconte la mort de son oncle à Tacite.

FIN DES NOTES DU CHANT II.

NOTES

DU CHANT III.

PAGE 69, VERS 2.

Ce qui me frappe en lui c'est d'abord sa misère.

Le fond de ce morceau sur les contradictions de la nature de l'homme se trouve dans un passage admirable de Pascal, qui se termine par ce trait si énergique et si fier : « S'il se vante, dit-il en parlant de l'homme, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et je le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. » M. de Fontanes, dans le Discours préliminaire de la traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, a fait un portrait admirable de Pascal. Ce morceau est trop connu pour le rapporter ici. Voici comment j'avais, étant encore fort jeune, essayé de peindre ce génie extraordinaire, dans un parallèle que j'avais établi entre lui et Bossuet :

« Bossuet donne l'idée d'un homme plus éloquent; Pascal l'idée d'un homme plus extraordinaire. L'un, par l'audace de ses figures et la véhémence de ses mouvements, jette l'imagination et le cœur dans un trouble dont ils ont peine à revenir : l'autre, armé de toutes les puissances du raisonnement et avec l'incroyable autorité de son génie, semble avoir pris à partie l'indomptable orgueil de l'homme, et se plaît à terrasser et à désespérer la raison humaine. L'un remue, et l'autre accable davantage. Bossuet nous donne

« dans son génie, toute la mesure du génie de l'homme.
 « Pascal semble un génie à part, qui n'a rien de commun
 « avec les hommes : toutes ses pensées ressemblent aux ré-
 « vélations d'une intelligence supérieure. Et ce qui paraît
 « mettre Pascal hors de tout parallèle, c'est qu'on a quelque-
 « fois tenté avec succès d'imiter Bossuet : Pascal est resté
 « inaccessible à toute imitation. Le style et la pensée de
 « Pascal ressemblent à ces dernières cimes des Cordillères,
 « où les aigles mêmes ne sauraient atteindre. »

PAGE 70, VERS 7.

L'Imagination, rapide messagère, etc.

« L'imagination, dit Rivarol dans sa prose brillante et
 « métaphorique, est une mémoire qui n'est point à nos or-
 « dres : ses apparitions, ses brillantes décorations et ses
 « éclipses sont également indépendantes de nous. Fortement
 « émue par les objets, elle n'a que des durées sans mesures,
 « des espaces par échappées, et pour tous nombres, la foule
 « ou l'unité. Fille aînée des sensations, tandis que la mé-
 « moire naît et s'accroît des idées du temps, des nombres,
 « et des proportions de toute espèce, l'imagination range les
 « objets sur la même ligne; elle peint et colore comme les
 « Chinois : ses terrasses et ses montagnes sont en l'air; mais
 « la mémoire entend la perspective. »

PAGE 70, VERS 10.

Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.

En lisant le poème de *l'Imagination*, j'y ai trouvé ce vers

appliqué à la mémoire, dont M. Delille fait une très-belle peinture :

« Dans l'ombre du cerveau va graver l'univers. »

Ce vers ressemble beaucoup au mien. Mais comme mon portrait de l'imagination avait été imprimé dans le n° 38 du *Mercur*, 16 nivôse an 10, tel qu'on le retrouve aujourd'hui dans mon ouvrage, et sans que depuis j'y aie changé un seul mot, je crois que cette antériorité de plus de six ans doit me mettre à l'abri du reproche d'avoir profité du vers de M. Delille, que je ne pouvais connaître. Je suis très-persuadé aussi que M. Delille n'a eu aucune connaissance du mien. Il est fort possible que deux personnes qui traitent le même sujet se rencontrent dans une expression à peu près semblable. J'ai donc cru ne devoir rien changer au vers en question.

PAGE 71, VERS 25.

La Mémoire, il est vrai, de palettes privée,
Ne gardant des objets qu'une image éternée, etc.

Il y a cette différence entre l'imagination et la mémoire, que la première réveille les perceptions mêmes, et que la seconde ne rappelle que les signes ou les circonstances des perceptions qu'on a eues. L'imagination, si j'ose le dire, est la mémoire des sensations; et la mémoire est l'imagination des signes.

PAGE 74, VERS 14.

Les sens seuls t'ont fait Roi; ton sceptre, c'est ta main.

Cette opinion que c'est la perfection des organes qui fait toute la différence entre l'homme et les animaux est un

sophisme d'Anaxagore, qui dans le siècle dernier a été renouvelé par Helvétius. « Si nos jambes et nos bras, a osé dire « ce philosophe, se terminaient en sabots, et si les chevaux « avaient des mains, nous galoperions dans les champs, et « les chevaux bâtiraient des villes et feraient des livres et « des lois. » Il y a longtemps qu'Aristote, par une pensée grande et vraiment philosophique, a répondu à ce vieux sophisme. Ce grand génie a très-bien dit que l'homme était le plus intelligent des animaux, non parce qu'il avait une main, mais qu'il avait une main parce qu'il était le plus intelligent des animaux. A une intelligence parfaite il fallait un instrument parfait (1). En un mot la main est l'instrument, et non la cause de la pensée. C'est ici le lieu de rappeler la belle définition de l'homme par M. de Bonald. « L'homme, dit-il, « est une intelligence servie par des organes. » Cette définition, qui remet l'homme à sa véritable place, s'accorde parfaitement avec l'idée d'Aristote; et c'est ainsi que, dans tous les siècles, les têtes saines et bien faites se rencontrent dans les points les plus importants de la métaphysique et de la morale.

PAGE 75, VERS 10.

. A la brute en vain tu nous ravales,
Qui peut entre elle et nous combler les intervalles?

Aucun écrivain n'a mieux fait sentir que Rivarol la dis-

(1) Voici le texte même d'Aristote : *Anaxagoras hominem prudentissimum omnium animalium esse ait, quoniam unus omnium manus obtinet. Sed recta ratio exigit, ut quoniam prudentissimus omnium est, ideò manus receperit. Manus enim instrumentum sunt, natura autem ut homo prudens ita tribuere solet cuique rem quâ uti possit.* (Aristot., *de Part. animal.*, lib. 2, 10, édit. Aurel., *Allobr.*, 1605.)

lance immense qui sépare l'homme des animaux. Voici comme il s'exprime à ce sujet, dans son discours sur les facultés intellectuelles de l'homme. Après avoir dit que la nature est intervenue dans tout ce qui est impossible à l'industrie de chaque espèce parmi les animaux, il ajoute :
« Mais la nature ayant pourvu l'homme d'une industrie
« et d'une liberté indéfinies, ne lui devait que des maté-
« riaux. Voilée, mais d'un voile entr'ouvert, elle lui cache et
« lui indique tour à tour les gages de ses promesses. Ce fut
« donc à nous à présager la fécondité de la terre dans l'em-
« ploi de ses métaux ; à deviner des maisons et des villes
« dans ses carrières ; à demander des habits aux troupeaux,
« des navires aux forêts, et à l'aimant la clef des mers : ce
« fut à nous à disputer le sable aux vents qui le dispersent,
« et à le fixer en cristal qui devait un jour porter nos regards
« dans la structure d'un ciron, et nous ouvrir de nouveaux
« cieux.

« Voilà l'homme en effet : la simplicité de son origine se
« perd dans la majesté de son histoire, la nudité de ses élé-
« ments dans la magnificence de ses ouvrages : ses besoins
« primitifs et ses passions premières ne sont rien auprès des
« passions et des besoins dont il s'est fait depuis une si éclatante
« nécessité...

« Réduit à la crainte, à la faim, et à l'amour physique,
« l'animal est pour ainsi dire sans appétit sur tout le reste :
« rien ne peut le tirer de son incuriosité. Où prendraient-ils
« de nouveaux besoins, où puiseraient-ils de nouvelles pas-
« sions, ces êtres qui naissent vêtus, et à qui leur pâture ne
« coûte que le soin de la trouver ? C'est là, c'est vers cet
« unique but qu'ils dirigent leurs efforts, leurs finesses, leur
« sagacité, et toutes les pointes de leur sentiment. La diges-
« tion n'amène pour eux que le sommeil, et le sommeil ne

« ramène que le besoin. Tout les retient dans ce cercle éternel. Qu'une belle aurore, que le printemps les rappelle à la vie et aux jouissances : ces heures fortunées n'obtiennent jamais d'eux un seul instant de contemplation, un seul de ces regards en arrière qui continuent le bonheur en l'alliant à la réflexion. Le crépuscule d'un beau soir n'est pour eux qu'une invitation à la retraite. C'est ainsi que les jours, les saisons et les années s'écoulent sans un moment de retour sur la vie, entre la faim et la satiété, entre la fougue du désir et les lassitudes de la jouissance, et toujours plus près du tressaillement de la joie, ou des cris de la douleur, que du plus simple raisonnement. »

PAGE 76, VERS 19.

Blasphémateur obscur, vainement tes outrages
Voudraient exiler Dieu du sein de ses ouvrages.

Il y a un très-beau mot de Rivarol sur l'athée : « Dieu, dit-il, explique le monde, et le monde le prouve ; mais l'athée nie Dieu en sa présence. »

PAGE 80, VERS 16.

Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde ?
Quoi ! le mal est sur terre, etc.

On s'étonnera sans doute que j'aie osé traité en vers des idées aussi austères. Je n'ignore pas qu'il est très-difficile de raisonner en vers, et que des questions d'une métaphysique si déliée se refusent presque entièrement au pinceau du poète. Mais, puisque je traitais dans ce chant de la nature et des destinées de l'homme, j'ai cru ne pas pouvoir passer sous

silence la grande question du mal moral. Pour surmonter toutes les difficultés d'un pareil sujet il aurait fallu, j'en conviens, le talent de Pope, et je sens vivement combien le mien est éloigné de celui de ce grand poète.

PAGE 81, VERS 5.

Toutes les passions se balancent sans cesse ;
L'ardente ambition s'oppose à la paresse , etc.

Aucun poète n'a mieux exprimé la nécessité de réprimer les passions que Voltaire, dans ces deux vers d'un éclat si pittoresque :

« Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes !
« Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes ! »

Voilà sans doute un modèle sublime de la manière dont on peut donner un vêtement poétique à une réflexion philosophique ou morale. Que le mouvement admirable de ces deux vers est bien d'un poète !

PAGE 85, VERS 15.

Et, fixé nulle part, il se montre en tous lieux :
Pareil à ce rayon qui, traversant les Cieux,
Frappe de ses éclairs le berceau des orages, etc.

Ces vers rappellent nécessairement ceux de Voltaire, qui dit aussi en parlant du bonheur :

« Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
« Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
« Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
« Va rougir le corail dans le sable des mers,
« Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers. »

Personne n'admire plus que moi ces vers, qui sont d'un éclat et d'une richesse de couleurs éblouissantes. Je n'ai point cherché, comme on pense bien, à égaler Voltaire; ses vers sont trop beaux pour que j'aie jamais prétendu mettre les miens en parallèle avec les siens : mais j'ai cru que sans témérité je pouvais essayer de reproduire les mêmes pensées sous d'autres images, qui m'avaient vivement frappé. Il est bon d'ailleurs de se battre quelquefois avec des géants; on sort toujours plus fort de ces luttes quand même on y serait vaincu.

PAGE 86, VERS 11.

L'Homme, tel qu'un nocher rejeté par l'orage, etc.

On reconnaît facilement ici ce fameux morceau de Lucrèce sur les misères de l'homme :

Tum porrò puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet infans, indigus omni
 Vitaï auxilio, cùm primùm in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris natura profudit;
 Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
 Cui tantum in vilâ restet transire malorum.

L'imitation de ces vers par Racine fils a beaucoup de douceur :

« Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
 « Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
 « J'entrai dans l'univers, escorté des douleurs,
 « J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
 « Je dois mes premiers jours à la femme étrangère
 « Qui me vendit son lait et son cœur mercenaire.

« Réchauffé dans son sein , dans ses bras caressé,
 « Et longtemps insensible à son zèle empressé,
 « De mon premier retour un souris fut le gage. »

PAGE 87, VERS 12.

Je disais au Plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ? »

C'est la traduction de ce mot si profond et si mélancolique de l'Ecclésiaste : *Et gaudio dixit : Quid decepisti me ?*

PAGE 87, VERS 20.

Croit-on que le bonheur habite ces hauts rangs ?

Rivarol fait une réflexion très-piquante sur cette espèce de vide et d'isolement que laissent dans le cœur de l'homme non-seulement les grandeurs et les dignités, mais même la supériorité du génie, qui n'isole pas moins que les hauts rangs.

« Tout homme, dit-il, qui s'élève, s'isole ; et je comparerais volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. « Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles, et ont beaucoup d'égaux. A mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés. Enfin la pierre qui surmonte et termine la pyramide est seule, et ne répond à « rien. »

Il serait difficile, je crois, de donner à une réflexion philosophique une tournure plus ingénieuse et plus pittoresque. C'était, au reste, la manière de Rivarol, dont toutes les pensées se tournaient naturellement en images.

PAGE 89, VERS 1.

Le bonheur, doux fantôme entrevu par le sage,
 Ne nous a pas toujours envié son image.

Rousseau est celui de tous nos écrivains qui a le plus parlé du bonheur et qui en a le mieux parlé. Voici ce qu'il en dit au quatrième livre de son *Émile* :

« Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est
 « la vie retirée et domestique. Le vrai contentement n'est ni
 « gai ni folâtre : jaloux d'un sentiment si doux, en le goû-
 « tant, on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer.
 « Un homme vraiment heureux ne parle guère et ne rit
 « guère ; il resserre pour ainsi dire le bonheur autour de
 « son cœur. Les jeux bruyants, la turbulente joie, voilent le
 « dégoût et l'ennui ; mais la mélancolie est amie de la vo-
 « lupté ; l'attendrissement et les larmes accompagnent les
 « plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même ar-
 « rache plutôt des pleurs que des ris. » — Ce tableau est
 ravissant. C'est dans ces sortes de peintures que Rousseau
 excelle. Toutes les fois qu'il revient sur les traits de cette
 idole qu'il avait tant cherchée, et si rarement connue, son
 style, naturellement si mélodieux et si tendre, s'attendrit
 encore, et semble prendre un charme plus doux et plus pé-
 nétrant.

PAGE 89, VERS 17.

Et les troupeaux au loin mugissant dans les plaines,
 Et le sommeil trouvé sous l'ombrage des chênes.

Ces vers, comme on voit, sont une imitation de ce passage
 tant admiré de Virgile sur le bonheur de la vie champêtre :

. At latis otia fundis,
 Speluncæ vivique lacus : at frigida Tempe,
 Mugitusque boûm, mollesque sub arbore somni.

Mais qui rendra jamais le charme inexprimable de ce der-
 nier vers,

Mugitusque boûm, mollesque sub arbore somni?

PAGE 90, VERS 8.

Tombe, comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne.

Cette image appartient à Cicéron, qui, le premier, l'a employée dans son *Traité de la vieillesse*.

PAGE 90, VERS 11.

Amitié, nœud sacré, etc.

« Seul sentiment de l'âme où l'excès soit permis, »

a dit Voltaire : et ce vers est peut-être le plus admirable qu'on ait fait sur l'amitié.

PAGE 90, VERS 23.

Semblable à la colombe, et blanche et fortunée....

La femme, en unissant l'amour et la pudeur, etc.

« Sans la femme, a dit d'une manière charmante M. de Chateaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire, et il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. »

PAGE 92, VERS 16.

Malheur, malheur à l'homme esclave volontaire,

Qui, par ses passions avec art emporté,

Conserve en s'y livrant assez de volonté

Pour que tout son esprit serve à les satisfaire,

Et prête à ses tyrans le flambeau qui l'éclaire !

Ces vers peuvent s'appliquer à tous les hommes célèbres qui ont allié de grands talents à de grands vices. Tel fut surtout Mirabeau, qui mit toujours son génie au service de ses passions.

FIN DES NOTES DU CHANT III.

NOTES

DU CHANT IV.

PAGE 105, VERS 7.

Entre la Terre et l'Homme un contrat solennel
Fut dressé par les mains de l'Arbitre éternel.

Le fond de ces idées sur la nécessité de l'union de l'homme et de la terre pour former un véritable corps politique appartient, plus ou moins, à Rivarol, qui les avait développées d'une manière très-brillante dans sa *Théorie du corps politique*, ouvrage où l'on trouvait une foule de vues grandes et neuves, et auquel la mort prématurée de l'auteur l'a empêché de mettre la dernière main. Il serait à souhaiter que ceux qui sont en possession de ce manuscrit en fissent enfin part au public : on y verrait que Rivarol n'était pas seulement un esprit très-fin et un écrivain très-ingénieux, mais encore un homme capable de graves et hautes méditations.

PAGE 105, VERS 19.

. Le Soc cultivateur
Fut des premiers États l'antique fondateur.

Les anciens, qui ont eu toutes les grandes et belles idées, avaient parfaitement senti qu'il n'y a point de vraie société politique sans agriculture. Aussi appelaient-ils Cérès la mère et la protectrice des lois. (*Legiferæ Cereri*, VIRG., EN., IV.)

PAGE 106, VERS 20.

Dans le vaste Forum, si fier de sa tribune,...
N'entendait que des bœufs, à l'entour mugissants.

. Passimque armenta videbant,
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.

(VIRG., *En.*, VIII.)

PAGE 107, VERS 19.

Où l'immense couleuvre et les boas hideux, etc.

Les *boas* sont un genre de serpents fort communs en Afrique et dans l'Amérique méridionale; ils sont d'une taille démesurée et d'une extrême voracité. Il y en a qui, suivant quelques voyageurs, ont jusqu'à trente-cinq pieds de long. Le *devin*, qui est du genre des *boas*, est le plus formidable de tous. (Voyez l'*Hist. nat. des serpents*, par M. de Lacépède.)

PAGE 109, VERS 17.

Alors des Rois-Pasteurs habitaient sous la tente ;
Près de sa porte, assis sur la pierre éclatante,
Le vieux Nestor jugeait les peuples de Pylos, etc.

La Bible et Homère sont comme deux grands monuments placés à la tête de tous les siècles et de toutes les sociétés, et qui ouvrent toutes les religions et toutes les littératures. Mais la Bible est plus curieuse qu'Homère. C'est là que l'on voit vraiment le berceau du genre humain, et les premiers pas de l'homme dans la vie et la société. Le genre humain, dans la Bible, a une physionomie plus native encore que dans le poète grec. Homère indique le premier mouvement de la civilisation en Europe : la Bible indique le premier mouve-

ment de la civilisation en Asie, ou elle est d'une bien plus haute antiquité; car c'est en Asie qu'ont commencé toutes les affaires humaines. Dans la Bible on voit les premiers essais de la société, et l'on marche sous les tentes des patriarches. Quand on arrive chez les Grecs, on y trouve déjà des rois et des palais.

PAGE 110, VERS 7.

Les Lois! morale écrite, à tous les yeux visible, etc.

Rivarol définissait la loi *la réunion des lumières et de la force*. Le gouvernement donne *les lumières*, et le peuple, en fournissant une armée ou une gendarmerie pour l'exécution, donne *les forces*. Ceci, au reste, se rattachait à sa belle définition de *la puissance*, qu'il appelait *la force organisée*; et on sent bien que, dans son système, il n'y avait de véritable *puissance* que le gouvernement.

PAGE 110, VERS 10.

Protégent sans amour, punissent sans courroux.

M. de Chateaubriand a établi dans *le Génie du Christianisme*, entre la justice humaine et la justice divine, un parallèle qui me semble admirable. Le voici :

« Aux deux coins de cet échafaud les deux Justices sont
 « en présence, la Justice humaine et la Justice divine :
 « l'une, implacable et appuyée sur un glaive, est accompa-
 « gnée du Désespoir; l'autre, tenant un voile trempé de
 « pleurs, se montre entre la Pitié et l'Espérance. L'une a
 « pour ministre un homme de sang, l'autre un homme de
 « paix : l'une condamne, l'autre absout. Innocente ou cou-

« pable, la première dit à la victime : Meurs ! la seconde lui
« crie : Fils de l'innocence ou du repentir, montez au ciel. »

Ce qui rend ce morceau si frappant, c'est la forme animée et dramatique que l'auteur a su lui donner. Cette manière de mettre les deux justices en présence, au pied d'un échafaud, est vraiment sublime. Il était impossible de présenter sous une image plus vive les avantages de la justice divine sur la justice humaine, car c'est dans ces terribles moments que la Religion triomphe dans tout son éclat.

PAGE 111, VERS 3.

Un contrat éternel, une antique union
Joignent la Politique et la Religion.

Je me rappelle que Rivarol, dans son ouvrage sur la politique, avait exprimé cette vérité par une belle et grande image. « Le corps politique, disait-il, est comme un arbre : « à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de « la terre. »

PAGE 112, VERS 14.

Mais qu'osé-je tenter ? C'est toi seul, Montesquieu, etc.

Voici comment un homme d'esprit a peint Montesquieu et son *Esprit des lois* :

« Montesquieu parut avec son *Esprit des lois*, qui devint
« le code du genre humain. C'est là que toutes les législa-
« tions du globe sont citées devant le tribunal du génie pour
« y être analysées et jugées. Montesquieu met dans la ba-
« lance les peuples et les rois, et pèse d'une main également
« sûre les droits des uns et les devoirs des autres; partout
« il montre le mal réel, et indique le bien possible... *L'Es-*

« *prit des lois* fut aussi une époque du monde littéraire. Et,
 « en effet, quels genres de mérites ne sont pas rassemblés
 « dans cet ouvrage? On ne saurait trop admirer la félicité
 « de ce génie, qui ne perd jamais ni la grâce dans la pro-
 « fondeur, ni la rapidité dans la richesse. Nul écrivain n'a
 « pénétré les objets avec une sagacité plus vive, et nul n'a
 « donné à la raison plus de hauteur et d'autorité. Toutefois
 « on est étonné de voir ce génie si ferme et si vigoureux se
 « troubler tout à coup et chanceler dans sa marche. Quel-
 « quefois il lui arrive de prendre les éblouissements pour
 « la lumière; quelquefois aussi on le perd dans les nuages
 « dont il s'enveloppe; mais il se sauve par la fréquence
 « des éclairs. En général, les commencements de *l'Esprit*
 « *des lois* sont un peu obscurs et incertains; on sent que
 « l'auteur n'a pas remonté assez haut vers les principes :
 « mais à mesure qu'il avance, il s'affermir dans sa marche;
 « il prodigue tous les genres d'idées, et multiplie autour de
 « lui toutes les lumières. *L'Esprit des lois* est comme le
 « Nil : large, immense, fécond dans son cours; faible et obs-
 « cur à sa naissance. »

PAGE 114, VERS 19.

La majesté des Rois rend le peuple docile, etc.

Rivarol, que je me plais à citer parce que ses idées sont fort peu répandues et souvent très-dignes de l'être, fait sur les outrages commis, dans les crises révolutionnaires, envers la puissance et la majesté des rois, une réflexion qui me semble aussi profonde qu'elle est bien exprimée :
 « Pourquoi, dit-il, dans les révolutions d'un empire, donne-t-on d'abord tant de larmes aux malheurs du prince? C'est

« que dans sa personne les premiers coups de la fortune
 « outragent d'abord la puissance et la majesté. Si la for-
 « tune s'obstine, ses dernières rigueurs ne tombent plus
 « que sur la triste humanité. Il en est de la personne des
 « rois comme des statues des dieux : les premiers coups
 « portent sur le dieu même, les derniers ne frappent plus
 « qu'un marbre défiguré. » (*Théorie du corps politique.*)

Il me semble que cette image ne déparerait point un cha-
 pitre de *l'Esprit des lois*.

PAGE 122, VERS 22.

Rousseau, j'ai lu ce livre, etc.

Rousseau emprunta à l'homme des bois son innocente et
 primitive simplicité, à l'homme civilisé ses raisonnements et
 sa morale, et il en composa l'être idéal et chimérique dont
 il charma son siècle. « Les satires violentes, les tableaux de
 « contraste, et le style enflammé de cet orateur ambidextre
 « firent fortune, parce qu'il arrivait dans un temps de
 « prospérité et de dégoût. Mais l'empire de ces écrivains
 « passionnés, irrésistible pour les femmes et pour les jeunes
 « gens, doit cesser, comme celui des tuteurs, à la majorité;
 « et, comme l'empire des tuteurs infidèles, il doit être suivi
 « d'un compte rigoureux. »

PAGE 125, VERS 17.

Ainsi donc des États les tombes sont muettes :
 Les plus fameux destins restent sans interprètes.
 Tout meurt : les souvenirs, la puissance et les arts !

Je me souviens que Rivarol terminait sa *Théorie du corps*

politique par des réflexions sur la puissance de l'oubli, qui me parurent pleines de mélancolie et de grandeur. L'impression qu'elles firent sur moi est encore assez vive pour que j'ose essayer de les reproduire ici, sans être sûr toutefois de rappeler l'éclatante énergie de ses expressions. Mais je suis sûr au moins du fond des idées.

« La différence des langues, en s'opposant à l'épidémie des
 « opinions, assure la paix au monde, et l'oubli de toutes
 « choses. Et sans doute, puisque le genre humain recom-
 « mence sans cesse, il faut bien que les archives du temps
 « périssent. La mémoire des hommes est un organe trop
 « borné pour se mesurer éternellement avec l'étendue des
 « siècles, et leur histoire, lamentable mélange d'un peu de
 « bien et de beaucoup de maux, ne serait bientôt plus pro-
 « portionnée à la brièveté de la vie, si le Temps qui l'a-
 « longe d'une main, ne l'accourcissait de l'autre. C'est donc
 « par un bienfait de la Providence que tant de races crimi-
 « nelles et malheureuses obtiennent, d'époques en époques,
 « l'amnistie de l'oubli, et que le temps présent se dégage du
 « fardeau des temps passés. Oui, tout est destiné à l'Oubli,
 « à ce tyran muet et cruel qui suit la Gloire de près et dé-
 « vore à ses yeux ses amants et ses favoris. Que dis-je? la
 « gloire elle-même n'étant que du bruit, c'est-à-dire de l'air
 « agité, elle rampe comme l'atmosphère, autour du globe,
 « et son cours change et souffle çà et là, promenant les
 « noms et les renommées, et finissant par les disperser.
 « Ainsi, pour l'homme, dans l'homme, autour de l'homme,
 « tout change, tout s'use, tout périt; les sentiments, les
 « goûts, les opinions, les beaux-arts, tout va du printemps
 « à la décrépitude. Les empires ont leur fraîcheur et leur
 « vétusté, leur éclat et leur déclin, quelquefois même une
 « fin prématurée. Malheur à ceux qui arrivent dans ces temps

« d'inévitables révolutions ? Et cependant la Nature, mère
 « féconde et constante de tant de formes fugitives, reste
 « appuyée sur la Nécessité, au sein des mouvements, des
 « vicissitudes et des métamorphoses, immobile, invariable,
 « immortelle. »

PAGE 125, VERS 25.

Vain espoir ! Rome entière....

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici le beau tableau des ruines de Rome, tracé par M. Delille dans son poëme des Jardins.

« O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
 « Où dans tout son orgueil git le néant de l'homme !
 « C'est là que des débris fameux par de grands noms,
 « Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
 « Vous offrent ces aspects, trésors des paysages,
 « Voyez de toutes parts comme le cours des âges,
 « Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
 « Jetant temple sur temple et tombeaux sur tombeaux,
 « De Rome étale au loin la ruine immortelle ;
 « Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
 « Garde du peuple-roi les exploits éclatants ;
 « Leur masse indestructible a fatigué le temps.
 « Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde ;
 « Sous ces portes passaient les dépouilles du monde :
 « Partout confusément dans la poussière épars,
 « Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars :
 « Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
 « La douce illusion nous montre encor la trace. »

Dans ce morceau, M. Delille a mêlé avec beaucoup d'art les grandes images aux souvenirs touchants : la teinte douce des deux derniers vers fait un heureux contraste avec la pompe des vers qui précèdent.

Si je ne craignais d'élendre trop ces notes, je rapporterais ici deux chapitres entiers du *Génie du Christianisme* sur les ruines, où M. de Chateaubriand semble avoir épuisé, pour les peindre, toutes les richesses pittoresques du langage. Je ne puis cependant résister au désir de rappeler au moins ce qu'il dit des ruines des monastères et des églises gothiques.

« Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces
 « débris. Sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des
 « tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté le
 « orages, leur architecture gothique a quelque chose de
 « grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï, dont elle
 « rappelle le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Or-
 « cades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux.
 « Des mornes embrumés, des vallées où s'élève la pierre d'un
 « tombeau, des torrents qui coulent au travers des bruyères,
 « quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un désert
 « flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux
 « regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innom-
 « brables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échap-
 « pent mille plaintes. L'orgue avait jadis moins de soupirs
 « sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent
 « aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures, on
 « voit fuir la nue et planer l'aigle marin. Quelquefois, égaré
 « dans sa route, un vaisseau caché sous ses toiles arrondies,
 « comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne le
 « noir Océan ; il semble se prosterner à chaque pas, et sa-
 « luer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu. »

PAGE 127, VERS 4.

Le Temps élève, abat les trônes incertains, etc.

Ce que je dis ici du temps comme agent et ministre des

desseins du Très-Haut, le Dante le dit de la Fortune, qu'il regarde aussi comme le ministre de la Providence. Voici la magnifique peinture qu'en fait le poète italien, reproduite dans la traduction de Rivarol, qui a fort embelli son original :

« Celui dont le regard embrasse les mondes, entrelaçant
 « jadis leurs orbes dans les cieux, dit à ses ministres de ré-
 « gler la course des torrents de lumière, et l'harmonie des
 « globes. A sa voix, une divinité puissante vint ici-bas s'as-
 « seoir au trône des splendeurs mondaines. C'est elle dont
 « la main promène de peuple en peuple, et de race en race,
 « la honte ou la gloire, et qui trouble à son gré les conseils
 « de l'humaine sagesse. Invisible comme le serpent sous
 « l'herbe, elle distribue aux enfants des hommes les fers ou
 « les couronnes, et les soupirs de l'Ambition n'arrivent pas
 « jusqu'à elle. Collègue de l'empire des mondes, elle prévoit,
 « juge, et règne à jamais ; l'inflexible Nécessité, qui la de-
 « vance, sème les événements devant elle, et sollicite sans
 « relâche son infatigable vicissitude. La voix mensongère
 « des peuples a souvent flétri son nom : souvent, après des
 « bienfaits, elle a reçu la plainte outrageuse de l'homme ;
 « mais, heureuse dans sa sphère, et sourde à ces vaines cla-
 « meurs, elle agite sa roue, et poursuit au sein des Dieux sa
 « paisible éternité. »

PAGE 127, VERS 18.

Déjà dans Amalfi la boussole est trouvée.

« La boussole, dit fort bien Montesquieu, ouvrit pour
 « ainsi dire l'univers. On trouva l'Asie et l'Afrique, dont on
 « ne connaissait que quelques bords, et l'Amérique, dont
 « on ne connaissait rien du tout. »

PAGE 128, VERS 3.

Alors dans l'Univers tout prit une autre face.
 L'art fameux qui rapproche et les temps et l'espace,
 Partout de la pensée envoyant le trésor,
 Vient imprimer au Monde un plus rapide essor.

Rivarol, dans son discours sur la formation du langage, qui devait précéder son nouveau dictionnaire de la langue française, avait fait un morceau très-brillant sur l'origine et les résultats de l'écriture et de l'imprimerie. Comme ce discours, où il avait déployé toute la sagacité et tout l'éclat de son esprit, a sans doute subi le sort de ses autres manuscrits, et qu'il est perdu, les lecteurs me sauront gré peut-être de chercher ici à leur rappeler ce morceau brillant sur l'écriture; mais j'avertis que je ne le reproduis que de mémoire, et qu'ainsi il ne faut le regarder que comme un à peu près, où sans doute Rivarol aura beaucoup perdu.

« Un homme, et c'est sans doute un des plus puissants
 « génies qui aient jamais existé, un homme s'aperçut que
 « ce n'était pas les objets qu'il fallait peindre, puisqu'ils l'é-
 « taient déjà par la parole, mais que c'était la parole même
 « qu'il fallait peindre; qu'il fallait, en un mot, faire la pein-
 « ture de la peinture. Or, pour cela, il fallait l'analyser et
 « figurer les diverses ouvertures du gosier et les différents
 « mouvements de la langue et des lèvres. C'est ce pas en ar-
 « rière, où le hasard ne fut pour rien, puisqu'il est tout à
 « fait algébrique, qui place l'inventeur de l'écriture au pre-
 « mier rang des bienfaiteurs du genre humain. Celui qui
 « créa l'alphabet remit dans nos mains la clef de la Nature
 « et le fil de nos pensées.

« C'est de lui que nous vient cet art *prodigieux*
 « De peindre la parole et de parler aux yeux,

« et non pas cet art *ingénieux*, comme l'a dit un poète trop
 « peu pénétré de la sublimité de l'alphabet. La Nature ayant
 « donné la voix à l'homme, et la voix ayant donné la parole
 « à la pensée, le génie donna l'écriture à la parole, et la pen-
 « sée devint maîtresse des hommes par la parole, et des
 « temps et des espaces par l'écriture. Enfin la découverte de
 « l'imprimerie lui assura des titres éternels à cet empire.
 « En effet, l'imprimerie, en multipliant les livres à l'infini,
 « a mis l'Art en état de dire à la Nature : J'égalerais le nombre
 « des livres au nombre des hommes, mes éditions à tes gé-
 « nérations, et mes bibliothèques, semées sur toute la sur-
 « face de la terre, triompheront des temps et des éléments,
 « de l'ignorance et de la barbarie. »

PAGE 130, VERS 1.

Siècle à jamais fameux ! etc.

On reconnaîtra facilement dans cette tirade un morceau fameux de M. le cardinal Maury, qui fut très-applaudi dans le temps, et qui m'a semblé si beau que je n'ai pu résister au désir d'en faire passer les principaux traits dans mon tableau du siècle de Louis XIV.

PAGE 131, VERS 5.

Voilà quel fut pour nous le siècle de la gloire.

Je n'examinerai point ici si les Français furent vraiment heureux sous Louis XIV. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils

furent grands, et la gloire est le bonheur politique des nations. Les Spartiates et les Romains ne furent pas heureux, mais ils furent grands; et c'est là le but principal que se propose le législateur ou le prince.

FIN DES NOTES.



ÉTUDES
POÉTIQUES

ÉTUDES
POÉTIQUES

PAR

CHARLES DE CHÈNEDOLLÉ

AUTEUR DU *Génie de l'Homme*

TROISIÈME ÉDITION

Musa vetat mori.

(HORACE.)



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

56, RUE JACOB.



AVERTISSEMENT.

Dans le premier livre des *Études poétiques*, je n'avais pas cru devoir indiquer toutes mes imitations de lord Byron, parce qu'elles pouvaient être reconnues facilement, les ouvrages de ce poëte étant entre les mains de tout le monde. Toutefois, il s'est trouvé des personnes très-scrupuleuses qui sont disposées à m'en faire un crime. Je déclare donc ici, qu'outre les imitations que j'ai signalées dans les titres des odes, on trouvera encore de nombreuses traces des emprunts que j'ai faits à lord Byron dans l'ode *du Gladiateur*,

dans celles de *la Mer* et du *Tombeau de la jeune vierge*, et peut-être aussi dans quelques autres. Au reste, il a toujours été permis aux poètes de voyager dans les littératures étrangères pour s'y enrichir de leurs dépouilles : ces sortes d'emprunts sont regardés non comme des vols, mais comme des conquêtes.



AVANT - PROPOS.

En publiant le *Génie de l'homme*, j'avais annoncé que si ce poëme avait quelque succès, je m'occuperais d'un ouvrage plus important. Je ne tiens pas parole, puisque je ne fais paraître aujourd'hui qu'un Recueil de poésies détachées; mais, avant de jeter un grand ouvrage dans le monde, j'ai voulu, dans les circonstances très-singulières où nous nous trouvons, sonder le goût du public, et voir si l'épidémie politique qui s'est emparée de toutes les têtes est décidément irrémédiable.

Je sais qu'il est très-difficile de rompre le charme, et de ramener aux jouissances pures et calmes de la littérature, des esprits malades de politique, et qui ne connaissent et ne veulent plus connaître que les jouissances âpres et violentes de l'ambition et du pouvoir.

Dans le petit Recueil que je publie, je me suis

donc proposé un assez grand but. J'ai voulu essayer de réveiller chez les Français le goût de la poésie, et pour cela, je me suis écarté à dessein de toutes les idées politiques qui, dans ces derniers temps, ont envahi le domaine entier de la pensée, et semblent vouloir détrôner non-seulement tous les arts, mais toutes les sciences. J'ai voulu que rien de ces idées ne transpirât dans ces Essais, et je me suis remis entièrement sous l'empire des inspirations poétiques. Je me suis adressé aux imaginations tendres et rêveuses; aux âmes fortes, élevées, enthousiastes; persuadé que j'aurai gain de cause, si je puis d'abord réconcilier celles-là avec cet art sublime et touchant qu'on a étouffé sous le fardeau des pamphlets, et qui s'est évanoui aux cris des factions et au milieu des orages de la tribune.

J'ai pensé aussi que, pour atteindre mon but, il valait mieux frapper l'esprit du lecteur, fortement et en divers sens, par des morceaux courts, rapides et variés, que de chercher à lui communiquer l'impression uniforme et lente d'une seule et vaste composition.

Un essai tenté, il y a quelques mois, par M. de Lamartine, et qui a eu beaucoup de succès, m'a fait croire que tout n'est pas désespéré, et que la

libre poétique peut encore frémir dans les imaginations françaises. Si l'essai que je tente à mon tour pouvait avoir quelque réussite, je me déciderais alors à faire paraître le grand ouvrage (1) qui m'occupe depuis longtemps, et qui est arrivé à peu près au point où la mesure de mon talent peut le porter.

(1) *Titus, ou Jérusalem détruite*, poëme en douze chants.



ODES.

LIVRE I.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunt.

(HORACE.)



ÉTUDES
POÉTIQUES.

ODE PREMIÈRE.

LE GLADIATEUR MOURANT.



Dulces moriens reminiscitur Argos.

Vain et sanglant jouet de la fureur romaine,
Le fier Gladiateur cède et tombe expirant ;
Par son glaive trahi, sur l'homicide arène
Il repose calme et mourant.

Il ramasse en son cœur sa force réunie ,
Se penche , et se recueille appuyé sur sa main ;
Il consent à la mort , mais domptant l'agonie ,
Il brave encore le Romain.

Il languit par degrés , et sa tête s'abaisse ,
Il se sent défaillir ; les gouttes de son sang ,
Qu'il regarde couler sans crainte et sans faiblesse ,
Tombent plus lentes de son flanc.

Bientôt la pâle mort sur son front se déploie :
Il meurt ; mais sans laisser s'affaiblir son grand cœur ;
Il meurt , en entendant tous ces longs cris de joie
Que l'on prodigue à son vainqueur.

Il écoute ces cris avec indifférence :
La couronne du cirque à ses yeux est sans prix ,
Et le don de la vie accordé sans vengeance
N'exciterait que ses mépris.

Sa pensée est bien loin de ce théâtre horrible !
Il songe à son vieux père accablé par les ans ;
Il revoit le Danube , et sous son toit paisible
Il a reconnu ses enfants .

Il voit ses jeunes fils jouer près de leur mère :
Et lui pourtant , acteur d'un spectacle inhumain ,
Expire sur le sol d'une rive étrangère ,
Pour l'amusement d'un Romain !

O forfait ! à ce point l'homme ose outrager l'homme !
Levez-vous ! accourez , fiers barbares du Nord !
De vos fils , égorgés pour les plaisirs de Rome ,
Venez venger l'indigne mort !



ODE II.

ROME ENSEVELIE DANS SES RUINES.

IMITÉ DE L'ESPAGNOL.



Etiam periére ruina.

Ton regard vainement cherche Rome dans Rome !
Tu ne vois que son ombre ; et d'un destin si beau
Il ne reste aujourd'hui qu'un orgueilleux fantôme ;
Et l'Aventin lui-même est son propre tombeau.

Saturne au Capitole a porté ses outrages ;
Et ces bronzes , ces arcs , usés des mains du Temps ,
Sont la proie échappée au triomphe des âges
Bien plutôt qu'un trophée aux reliefs éclatants.

Seul, dans ce grand désert, le Tibre aux eaux divines,
Dont le cours arrosait L'ÉTERNELLE CITÉ,
Lorsque Rome n'est plus qu'un amas de ruines,
Pour pleurer ses débris, seul le Tibre est resté.



ODE III.

LE PÊCHEUR.



Subdola ridebat placidi pellacia ponti.

(LUCRET.)

Sur les bords d'un fleuve limpide ,
Un pauvre pêcheur arrêté ,
Après une course rapide ,
S'était assis un soir d'été.

En jetant sa ligne mobile
Sur ces rivages inconnus ,
Il contemplait l'onde tranquille
Qui venait baigner ses pieds nus.

Une illusion insensible
Charmant le pêcheur attiré,
Comme un rêve aimable et paisible
S'empare de lui par degré.

Soudain de sa grotte azurée,
Belle, nue, et sans ornements,
Une nymphe sort entourée
De ses plus doux enchantements.

Riante, elle semblait lui dire :

« Viens, viens, infortuné pêcheur ;
« O viens dans mon liquide empire,
« De mes flots goûter la fraîcheur !

« Au sein de ma grotte profonde
« Tu trouveras la volupté
« Qu'offrent les délices de l'onde
« Durant les chaleurs de l'été.

« La vierge modeste et timide ;
« Du Lion évitant l'ardeur,
« Se plonge en mon cristal humide ,
« Sous la garde de la pudeur.

« L'astre à la flamme étincelante ,
« Lassé d'éclairer l'univers ,
« Au bout de sa course brûlante ,
« Aime à se baigner dans les mers.

« Et quand des souffles invisibles
« Enchantent l'ombre de la nuit ,
« De Phébé les rayons paisibles
« Au sein des flots dorment sans bruit. »

Elle dit : du vague prestige
Il a senti les traits puissants :
Un mol et magique vertige
Égare et trouble tous ses sens.

A son erreur il s'abandonne ;
Et vaincu par ce fol amour,
Aux bras de la nymphe il se donne ,
Glisse, et disparaît sans retour.



ODE IV.

LE TOMBEAU DE LA JEUNE VIERGE.



Ce qu'il aime s'échappe, ou n'est point sur la terre.

(DUCIS.)

Toi qui nous fus sitôt ravie,
Dans l'éclatante fleur de ta jeune beauté,
Ne crains pas que jamais, sur ta cendre chérie,
Pèse un lourd monument par l'orgueil apprêté.

Mais, sur le gazon de ta tombe,
La rose étalera ses vermeilles couleurs;
Mélancolique ami de l'homme qui succombe,
Le cyprès y joindra sa verdure et ses pleurs.

Sous ces fleurs repose endormie !
Quand j'irai près de toi moduler quelques vers,
Je croirai respirer l'âme de mon amie,
Dans ces légers parfums qu'agiteront les airs.

Près de cette source azurée,
Souvent viendra s'asseoir la rêveuse Douleur ;
Triste, elle inclinera sur ta cendre sacrée
Sa tête languissante et son front sans couleur.

Mais bientôt d'un pas taciturne,
Elle fuira, livrée à des pleurs superflus,
De crainte que ses pas n'épouvantent ton urne
En troublant le sommeil de celle qui n'est plus.

Nos pleurs, hélas ! sont inutiles ;
La Mort n'écoute point les plaintes des mortels ;
Pour attendrir ce Dieu nos larmes sont stériles,
Et nos vœux prodigués meurent sur ses autels.

Nous n'en versons pas moins des larmes,
De nos gémissements l'air n'est pas moins troublé :
Et toi, qui de l'oubli voudrais m'offrir les armes,
Tu pâlis!... et des pleurs dans tes yeux ont roulé.



ODE V.

LE MONT-BLANC.



Cælum qui vertice fulcit.

(VIRG.)

Voilà donc ce Mont-Blanc , monarque des montagnes !
Son sceptre de vingt monts est le dominateur ;
Tous semblent à ses pieds ramper dans les campagnes ,
Abaissés devant sa hauteur.

De ses ailes d'airain la bruyante Tempête
Le heurte sans relâche et ne l'ébranle pas :
L'antique main du Temps a couronné sa tête
D'un diadème de frimas.

Sur son trône de rocs affermi par les âges,
De l'Hiver avec joie il reçoit tous les traits;
Pour dais il a les cieux, pour manteau les nuages,
Et pour ceinture les forêts.

Dans ses terribles mains l'Avalanche repose :
Pareille en son courroux au foudre menaçant,
Lorsqu'un Soleil de feu de ses neiges dispose,
Avec la mort elle descend.

O terreur ! qui pourrait raconter ses ravages ?
Tout cède à son tonnerre : avec les vieux sapins,
Le chalet, la cabane, et les rochers sauvages
Roulent dans le fond des ravins.



ODE VI.

L'ANÉMONE,

OU LA ROMANCE DE JEAN SBOGARD.

L'anémone est la fleur que j'aime.

Jeune fleur, honneur de la plaine,
Malheur à toi si le hasard
T'a fait naître sous le domaine
Du redoutable Jean Sbogard !

Aimable et brillante Anémone,
Lorsque le doux Zéphir, compagnon du printemps,
Vient, d'un souffle amoureux, de ta riche couronne
Ouvrir les trésors éclatants :

Quand la pelouse ranimée
S'orne de ta verdure et de tes frais bouquets ;
Quand, aux feux du matin, ton haleine embaumée
Parfume l'ombre des bosquets :

Jeune fleur, honneur de la plaine,
Malheur à toi si le hasard
T'a fait naître sous le domaine
Du redoutable Jean Sbogard !

En vain à son œil formidable
Le groupe de tes sœurs étale ses appas,
Du sombre empressement de cet homme implacable
Tes sœurs ne te sauveront pas.

Vainement ta tige discrète
Voudrait au fond des bois se perdre et se cacher,
Jusque dans ta lointaine et sauvage retraite
Le cruel irait te chercher.

Jeune fleur, honneur de la plaine ,
Malheur à toi si le hasard
T'a fait naître sous le domaine
Du redoutable Jean Sbogard !



ODE VII.

LA JEUNE FEMME

PARMI LES RUINES DE ROME.



Hic spirat amor.

J'errais aux campagnes de Rome ,
Et, promenant au loin mes pas silencieux ,
Je lisais le néant de l'homme
Écrit de toutes parts sur ce sol glorieux.

Du Capitole au front superbe
J'aimais à contempler les environs déserts ,
Et je voyais ramper sous l'herbe
L'orgueil de cent palais que la ronce a couverts.

Au pied d'un portique en ruine
Qu'ébranlait de sa faux Saturne triomphant,
Je vis une jeune Sabine
Qui, calme, fraîche et belle, allaitait son enfant.

Je m'approche de cette femme
Qui de ces lieux, pour moi, doublait l'enchantement,
Et de sa bouche je réclame
Quelques légers détails sur ce grand monument.

« Étranger, me répondit-elle,
« J'ai regret de tromper ta curiosité;
« Mais, pour ces débris..... tout mon zèle
« Ne peut t'apprendre rien sur leur antiquité.

« D'autres t'en rediront la gloire,
« Par d'autres ces débris te seront expliqués;
« Pour moi, j'en ignore l'histoire :
« A peine mon regard les avait remarqués. »

Ainsi, pleine de sa tendresse,
Goûtant d'un seul bonheur le long charme innocent,
Cette femme, en sa douce ivresse,
Aimait!..... toute sa vie était dans le présent.



ODE VIII.

SUR LE GLAIVE D'AMURAT.

IMITÉ DE L'ARABE.



*Vaginataque eripit ensem
Fulmineum.*

Oui : si j'en crois la renommée,
Le glaive d'Amurat est meilleur et plus beau
Que tous ceux qui , forgés sur l'enclume enflammée ,
Ont reposé dans le fourreau.

Sa teinte est ardente et bleuâtre ;
Son aspect des guerriers allume le transport ;
Sur son double tranchant , homicide théâtre ,
Debout se balance la mort.

La flamme même du Tonnerre
A servi pour forger ce glaive étincelant ,
Ce glaive qui , poussé dans les rangs de la guerre ,
S'ouvre un chemin large et sanglant.

Lorsqu'une main prompte et guerrière
Le tire du fourreau , prête à tout ravager ,
Émule du Soleil , sa clarté meurtrière
Se laisse à peine envisager.

Son aspect imprime aux paupières
L'agile mouvement des ailes de l'oiseau :
C'est une vaste torche aux brûlantes lumières ,
Qui des nuits perce le rideau.

Tu prendrais sa lame azurée
Pour la vague des mers ondoyant à grand bruit ;
Et son brillant reflet pour la source épurée
D'où l'argent des ruisseaux s'enfuit.

Aux jours de combats et de gloire
Ce glaive, dans les mains de l'homme courroucé,
Fait un carnage immense, et mène à la victoire
Son maître de meurtres lassé.



ODE IX.

A UNE FONTAINE.



O fons Blandusiae splendidior vitro!
(HOR.)

Onde pure , aimable fontaine ,
Toi , dont le frais cristal , sous ces ombrages verts ,
S'échappe en murmurant du pied de ce vieux chêne ,
Je te dois aussi quelques vers !

Du pâtre ta source ignorée
Attire le poëte , et la vierge et l'amant ;
Souvent de ta belle onde , au désert retirée ,
Ils vont chercher l'enchantement.

Ils aiment le bois tutélaire
Par qui ton lit de mousse est au loin protégé;
Et le dais verdoyant du chêne centenaire
Dont ton miroir est ombragé.

Ils aiment tes eaux transparentes,
Et ton léger murmure, et tes abris si frais
Que le Soleil, aux jours des chaleurs dévorantes,
Ne saurait percer de ses traits.

A travers l'humide prairie,
Que de fois, remontant le cours de ce ruisseau,
Je suis venu chercher la vague rêverie
Qu'inspire le bruit de ton eau!

Amoureux de tes froides ondes,
Je passais tout le jour sous ces rameaux épais;
J'aimais à m'entourer, sous leurs voûtes profondes,
De fraîcheur, et d'ombre et de paix.

Penché sur ton onde limpide,
Attaché tout entier à ce riant tableau,
J'oubliais et le Temps et sa fuite rapide
En regardant couler ton eau.

Quelquefois ma veine épuisée
Se ranimait au bruit de tes flots jaillissants;
La Muse en son essor, plus libre et plus aisée,
Me dictait de plus doux accents.

Fontaine à l'eau brillante et pure,
Ah! que, pour prix des vers que tu m'as inspirés,
Jamais troupeau n'altère, en quittant la pâture,
Le cristal de tes flots sacrés!

Que ta source et paisible et claire
Reproduise à jamais le riche azur des Cieux,
Que ton liquide argent jamais ne désaltère
Que les oiseaux mélodieux!

Et puisse un jour, grâce à ma Muse,
De tes eaux la fraîcheur et la limpidité
Égaler le doux nom des ondes de Vaucluse,
Que jadis Pétrarque a chanté !



ODE X.

LE DERNIER JOUR DE LA MOISSON.

Illius immensæ ruperunt horrea messes.

(VIRG.)

J'ai vu de la moisson superbe
Le soleil couronner la fin ;
Joyeuse , à la dernière gerbe
La grange vient d'ouvrir son sein.

Là , dans une enceinte profonde ,
Repose le riche froment ,
Qui pour deux ans assure au monde
Un intarissable aliment.

Grondez maintenant , noirs Orages !
Foudres ! tonnez du haut des Cieux !
L'homme en paix rit de vos ravages ,
Il est sûr des présents des Dieux .

Des Hyades l'urne effrénée
Peut s'épancher de l'Aube au Soir ;
Sur nos sillons d'une autre année
Elle fait descendre l'espoir .

Orage ! à tes fières haleines
Cérès a commis son trésor ,
Et tes eaux feront dans nos plaines
Des nouveaux épis germer l'or .



ODE XI.

LE CHANT DU CHASSEUR DES ALPES.

(C'est le chasseur qui parle.)



Ipsè jugis Cinthi fertur per inhospita saxa.

« L'éclair luit, les tonnerres grondent
« Sur ces monts que l'hiver n'abandonne jamais ;
« Et les torrents lointains en mugissant répondent
« Aux bruits partis de leurs sommets.

« Le sentier tremble sous ma trace ;
« Mais le hardi chasseur ne s'épouvante pas ,
« Et son pied bondissant franchit avec audace
« Les rocs qu'il trouve à chaque pas.

« Foulant des neiges entassées
« Que n'effleura jamais le vol d'aucun oiseau ,
« Il marche hardiment sur ces cimes glacées
« Où ne fleurit nul arbrisseau.

« Qu'un léger chamois se présente !
« Le péril du chasseur se change en doux transports ;
« Et quand il l'a percé sur la roche glissante
« Il est payé de ses efforts.

« Un brillant amas de nuages
« Sous ses yeux enchantés flotte de toutes parts ,
« La cabane rustique et les châlets sauvages
« Se sont voilés à ses regards.

« Comme un vaste Océan , ces nues
« Agitent sous ses pieds leurs mobiles couleurs ,
« Et ce n'est qu'à travers leurs ondes suspendues
« Qu'il voit la verdure et les fleurs.

ODE XII.

LA VIOLETTE.

(A M. A. d. B.,....)



Nec sum adeo informis!

« Pourquoi faut-il qu'à tous les yeux
« Le destin m'ait cachée au sein touffu de l'herbe ,
« Et qu'il m'ait refusé, de ma gloire envieux ,
« La majesté du lis superbe ?

« Ou que n'ai-je l'éclat vermeil
« Que donne le Printemps à la rose naissante ,
« Quand, dans un frais matin , les rayons du Soleil
« Ouvrent sa robe éblouissante ?

« Peut-être pourrais-je en ces lieux
« Captiver les regards de la jeune bergère
« Qui traverse ces bois, et, d'un pied gracieux,
« Foule la mousse bocagère.

« Avant qu'on m'eût vu me flétrir,
« Je me serais offerte à ses beaux doigts d'albâtre ;
« Elle m'eût respirée, et j'eusse été mourir
« Près de ce sein que j'idolâtre.

« Vain espoir ! on ne te voit pas ;
« On te dédaigne, obscure et pâle violette !
« Ton parfum même est vil ; et ta fleur sans appas
« Mourra dans ton humble retraite. »

Ainsi, dans son amour constant,
Soupirait cette fleur, amante désolée ;
Quand la bergère accourt, vole, et passe en chantant ;
La fleur sous ses pas est foulée.

Son disque , à sa tige arraché ,
Se brise , et se flétrit sous le pied qui l'outrage ;
Il perd ses doux parfums , et languit desséché
Sur la pelouse du bocage.

Mais il ne fut pas sans attrait
Ce trépas apporté par la jeune bergère ;
Et l'on dit que la fleur s'applaudit en secret
D'une mort si douce et si chère.



ODE XIII.

LE TOMBEAU DU JEUNE LABOUREUR.



Ma vie à peine a commencé d'éclorre .

Je tomberai comme une fleur

Qui n'a vu qu'une aurore.

(RACINE.)

Il n'est plus ce robuste et jeune laboureur
Qui , doté d'une force antique ,
Des plus ardents chevaux maîtrisait la fureur ,
En dirigeant le char rustique.

Par un bruit imprévu ses chevaux effrayés
L'ont foulé sous leur pied rapide ;
Son corps, dans des sentiers trompeurs et mal frayés,
Tomba sous la roue homicide.

A la fleur de ses ans , par la mort arrêté ,
Il dort sous la tombe jalouse ,
Avec les longs regrets de la jeune beauté
Qu'il crut s'attacher pour épouse.

Voilà le tertre vert , humble et froid monument ,
Où reposent ses tristes restes ;
C'est là qu'il attendra l'éternel jugement ,
Caché sous ces gazons modestes.

Pour lui tout n'est plus qu'ombre ; et sous le vieil ormeau
Où se rassemblait la jeunesse ,
On ne le verra plus des danses du hameau
Guider la bruyante allégresse.

Plus d'amours ! désormais ses yeux ne verront pas
Briller au ciel ces jours de fête
Où la vierge des champs , pour orner ses appas ,
De bluets couronnait sa tête.

On ne le verra plus , sous un soleil brûlant ,
Des vastes prés moissonner l'herbe ;
Ou sous l'œil embrasé d'un ciel étincelant ,
D'un bras nerveux lier la gerbe.

On ne le verra plus conduire un char poudreux
Aux flancs du coteau difficile ,
Et , le fouet à la main , des chevaux vigoureux
Guider la vitesse indocile.

Le voilà pour jamais dans la tombe endormi !
Touchés d'un soin pieux et tendre ,
En vain ses compagnons , pleurant leur jeune ami ,
De larmes ont mouillé sa cendre.

Bientôt de leurs regrets , par le temps dispersés ,
Fuir le décevant mensonge ;
Ses jours , de leur mémoire à la longue effacés ,
N'y seront plus que comme un songe.

Ah ! quand l'homme est plongé dans la nuit sans réveil,
Où tout court, et s'éclipse et tombe,
Il n'a plus pour amis que les feux du soleil,
Qui, le soir, brillent sur sa tombe !



ODE XIV.

TOUT EST VANITÉ.

IMITÉ DE L'ÉCCLÉSIASTE.



Et j'ai dit au Plaisir : Pourquoi m as-tu trompé ?

L'Amour, la Gloire et la Sagesse
Prodiguaient tous leurs dons à mon cœur enchanté ;
Mon front se couronnait des fleurs de la jeunesse ,
Et de ce frais éclat que donne la santé.

D'Engaddi la grappe enflammée ,
De liquides rubis bordait mes coupes d'or ,
Et de jeunes beautés , à l'haleine embaumée ,
De leurs brillants appas me livraient le trésor.

Que j'étais heureux auprès d'elles !
Les voluptés pour moi naissaient à tout moment ;
Et , pressé dans leurs bras , que je croyais fidèles ,
J'y goûtais de l'amour le long enchantement.

Tout ce que peut donner la terre ,
Tout ce qui contribue à l'humaine grandeur,
Prodiguait à mes vœux sa pompe tributaire,
Et venait couronner ma royale splendeur.

Je cherche à compter en moi-même
Combien de ces beaux jours, tissus de volupté,
Je voudrais, sous l'éclat d'un pompeux diadème,
Passer encore au sein de la félicité !

Il n'est pas une jouissance
Qui ne mêle au plaisir le dégoût et le fiel,
Il n'est pas d'ornement, marque de ma puissance,
Qui, pour ce cœur blessé, ne fût un trait mortel.

Le serpent des brûlantes plaines
Voit mourir son venin sous l'art qui l'a dompté ;
Mais comment désarmer par des paroles vaines
Celui qui, dans ses nœuds, tient le cœur arrêté ?

Il n'écoute ni l'harmonie,
Ni les enchantements, ni le pouvoir de l'art,
Et dans le cœur, en proie à sa rage infinie,
Toujours de plus en plus il enfonce son dard.



ODE XV.

LE VÉSUVÉ.

Horrificis juxta tonat Ætna ruinis.

(VIRG.)

Aux bords de la mer écumante,
Vois ce mont, de l'Étna rival audacieux,
Qui, géant redouté, de sa tête fumante
Va toucher et noircir les cieux.

Sous ses voûtes demi brisées,
Dans ses vieux arsenaux, par Vulcain habités,
Il couve l'incendie aux ailes embrasées,
Et la ruine des cités.

Du sein de sa prison profonde ,
S'il jette un premier cri , signal de sa fureur ,
Le sol tremble , la mer sent frissonner son onde ,
Et Naples attend dans la terreur.

Habitants des terres prochaines ,
Fuyez ce mont brûlant qui lance le trépas !
Le Vésuve a brisé sa barrière et ses chaînes ,
Et ses laves sont sur vos pas.

Le Volcan court , passe et ravage :
La lave , qui s'avance en créant des déserts ,
De ses vagues de feu , brusque effroi du rivage ,
Va heurter la vague des mers.

Du Volcan tout est la conquête :
Les forêts , les moissons , les palais et les tours ,
Engloutis dans les flots de l'ardente tempête ,
Y disparaissent pour toujours.

Mais, ô facile insouciance!
O faiblesse de l'homme! ô prompt oubli des maux!
A peine le Volcan a repris son silence,
Que l'homme reprend son repos.

Ses terreurs font place à la joie;
Et le Napolitain, en ces lieux dévastés,
Sur ses palais détruits, du feu récente proie,
Se jette aux bras des voluptés.



ODE XVI.

LA DÉFAITE DE SENNACHÉRIB.

IMITÉ DE LORD BYRON.



Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

(RACINE.)

Comme un loup dans la bergerie,
L'Assyrien sur nous, dans son brutal essor,
Fondit, enivré de furie :
Ses guerriers rayonnaient d'acier, de pourpre et d'or.

Le fer de leurs lances brûlantes
Resplendissait au loin dans les plaines de l'air,
Comme les étoiles brillantes
Étincellent, la nuit, dans l'azur de la mer

Le soir, à ses clartés mourantes,
Les voyait déployer leurs drapeaux éclatants,
Et marcher plus nombreux que les feuilles naissantes
Dont se décore le printemps.

Au retour sanglant de l'Aurore,
Cette foule, pareille aux feuillages flétris,
Qu'Octobre de son souffle abat et décolore,
Joncha le sol de ses débris.

Parti des voûtes éternelles,
La foudre dans les yeux, l'ange exterminateur,
Déployant ses bruyantes ailes,
Lança sur l'ennemi son souffle destructeur.

Tout à coup se fixe immobile
Des soldats endormis l'œil et morne et glacé;
Et leur cœur, à jamais tranquille,
Ne bat plus dans leur sein par la mort oppressé.

Le coursier, auprès de son guide,
Repose, l'œil éteint et les naseaux ouverts ;
Mais le feu belliqueux de leur souffle rapide
Au loin n'embrase plus les airs.

Couché sur un sol infidèle,
Il couvre ce théâtre et de mort et de deuil
De longs flocons d'écume aussi froide que celle
Dont la mer blanchit un écueil.

Près de lui, désarmé d'audace,
Git le cavalier pâle, et roidi par la mort ;
La rouille a terni sa cuirasse,
Et son lourd bouclier le presse avec effort.

Les tentes gardent le silence :
L'air seul agite encor les étendards mouvants ,
La main ne soutient plus la lance ,
Et les clairs muets ne lassent plus les vents.

D'Assur les veuves gémissantes
De pleurs et de sanglots font retentir les airs;
Vous-mêmes, de Baal idoles impuissantes!
Vous quittez vos temples déserts.

Les Gentils, que la Mort assiége,
Ont été dissipés sans le glaive vengeur :
Leur pouvoir s'est fondu, comme se fond la neige,
Sous l'œil enflammé du Seigneur.



ODE XVII.

LE SOLITAIRE A LA ROSE,

OU LE SOUVENIR.



D'un regard enchanteur il connut le poison.

(RAC., *Britann.*)

Éloigne-toi de mes regards,
O Rose, si fraîche et si belle !
Ta vue à mon esprit rappelle
Les longs et douloureux écarts
D'une volupté criminelle.

Dans ce sombre et muet séjour,
Asile de la pénitence ,
Je sens que bientôt ta présence ,
En coupables pensers d'amour
Changerait mon indifférence.

Tu me rappelles ces beautés
Aux appas brillants et perfides ,
Qui sur moi , nouvelles Armides ,
Essayaient les traits apprêtés
De leurs regards doux et timides.

Elles avaient cette fraîcheur,
Ce teint, dont ma vue est charmée ;
De leur tunique parfumée ,
Pareille aux esprits de ta fleur,
Sortait une essence embaumée.

En te voyant, je crois sentir
Les feux que leur présence inspire.
Mon sang brûle, mon cœur soupire.....
O Rose! aussi fais-tu mourir
Celui qui près de toi respire ?



ODE XVIII.

LE CLAIR DE LA LUNE DE MAI.



*Nec candida vultum
Luna negat.*

Au bout de sa longue carrière,
Déjà le Soleil moins ardent
Plonge et dérobe sa lumière
Dans la pourpre de l'occident.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs ;
Et le Soir aux pieds de rosée
S'avance , en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante
Le coteau devient plus obscur,
Et la lumière décroissante
Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô Lune désirée !
Monte doucement dans les cieux :
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux.

Amène la brise légère
Qui, dans l'air, précède tes pas,
Douce haleine, à nos champs si chère !
Qu'aux cités on ne connaît pas.

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lucur argentée,
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant !

Descends, comme une faible aurore,
Sur des objets trop éclatants,
En l'adoucissant pare encore
La jeune pompe du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
Prête un demi-jour enchanté,
Et blanchis ces vermeilles roses
De ta pâle et molle clarté !

Et toi ! sommeil ! de ma paupière
Écarte tes pesants pavots !
Phébé ! j'aime mieux ta lumière
Que tous les charmes du repos.

Je veux , dans sa marche insensible ,
Ivre d'un poétique amour,
Contempler ton astre paisible
Jusqu'au réveil brillant du jour.



ODE XIX.

CHANT DES CORSAIRES.

IMITÉ DE LORD BYRON.



Et amata pericula poscit.

Lorsque sur un hardi navire
Nous voguons, pleins d'ardeur, au sein des flots amers,
Nos âmes, nos pensers, que le courage inspire,
Sont aussi libres que les mers.

Partout où Borée en furie
Sur la vague écumante emporte nos vaisseaux,
Partout nous rencontrons l'empire et la patrie
Par nous fondés au sein des eaux.

Pour nos États point de limites !
Ils embrassent des mers la vague immensité ;
Et notre pavillon , que le vent précipite ,
Est un sceptre au loin redouté .

Sans cesse , en notre vie active ,
Défiant la fatigue , et les vents et les flots ,
Nous passons tour à tour , rapide alternative !
Des plus grands dangers au repos .

Qui pourrait peindre cette vie ?
Est-ce toi , vil mortel ! esclave efféminé !
Dont l'âme sans vigueur , à la crainte asservie ,
Tremble au cri du flot mutiné ?

Est-ce toi , fils de l'indolence ,
Qui languis sous le poids de ton or oppresseur ,
Et pour qui , dans le sein d'une triste opulence ,
Le sommeil n'a plus de douceur ?

Non, non ! le mortel intrépide
Qui confia sa vie au fougueux élément
Peut seul avec plaisir de la vague rapide
Retracer le mugissement.

Il peut seul aimer à décrire
Les battements de cœur et le brûlant transport
De ces hommes qui, rois de l'orageux empire,
Sans relâche y bravent la mort.

Qu'il dise combien notre audace
Et s'anime et s'enflamme à l'heure du combat,
Quand le fier Ottoman, que notre main terrasse,
Sous le glaive ardent se débat :

Combien ces grandes entreprises
Que l'amour des dangers se plaît à concevoir,
Quand nous les poursuivons sur les vagues soumises,
En nos cœurs réveillent d'espoir !

Pour nous la mort n'est point amère,
Surtout si l'ennemi qu'ont défié nos coups,
S'applaudissant en vain d'un triomphe éphémère,
Dans les flots s'abîme avec nous.



ODE XX.

BOUTADE EN FAVEUR DE L'HIVER.

Invitat genialis hiems.

Novembre au sceptre monotone
Assez a régné dans les cieux ;
Des pâles scènes de l'automne
Hiver ! viens délasser mes yeux.

Quel que soit ton âpre cortége,
Sombre Hiver ! je ne te crains pas !
Tes vents, tes glaçons et ta neige
Ont aussi pour moi leurs appas.

Oui, tout plaît à l'œil du poète !
Pour lui tous les objets sont beaux
Quand son énergique palette
Y peut conquérir des tableaux.

Il aime à voir, en des jours sombres,
Un soleil, voilé de brouillards,
A travers leurs humides ombres
Jeter ses obliques regards.

Il se plaît à voir les nuages,
Sous un ciel jaunâtre et plombé,
Apporter les bruyants orages
Au monde, en leurs eaux absorbé.

Des noirs Autans, de la Tempête,
Avec charme il entend la voix,
Qui passe en grondant sur sa tête
Et va mourir au fond des bois.

En réseaux d'argent suspendue
Au front de ces pins éclatants,
La neige enchante autant sa vue
Que les mille fleurs du printemps.

De ces monts que l'amphithéâtre
Lui rit, quand la main des hivers
A ceint d'une écharpe d'albâtre
Leurs sommets naguère encor verts !

Mais à ses regards se présente
Un tableau plus pompeux encor,
Quand sur leur neige éblouissante,
Le soir, se couche un soleil d'or.

Hiver ! c'est sous ton dur empire
Qu'animé du souffle des dieux
Le poète accorde sa lyre
Autour du foyer studieux.

C'est en hiver que le Génie,
Aux longs cris des airs mugissants,
Prélude à sa riche harmonie,
Ainsi qu'à ses plus fiers accents.

Plein d'audace, alors il s'éveille;
Et jusques aux cieux emporté,
Il trouve dans sa longue veille
Des chants refusés par l'été.



ODE XXI.

LE VAISSEAU.



. *Et fulminis octor alis.*

. (VIRG.)

Fils des forêts, et roi des ondes ,
Salut, ô magnifique et rapide Vaisseau ,
Toi, dont le vol hardi, sur les plaines profondes ,
Devance le vol de l'oiseau !

Tu cours, emporté par l'audace ,
Du bord par le Soleil sans relâche brûlé ,
Jusqu'au bord où s'étend la ceinture de glace
De l'âpre et sauvage Thulé.

Ta fierté se rit de l'orage
Qui soulève le gouffre entr'ouvert sous tes pas :
Vainement l'Aquilon te poursuit de sa rage ,
L'Aquilon ne t'arrête pas.

Ta voile , en franchissant les ondes ,
Sème au loin tes bienfaits, laissés de ports en ports ;
C'est par toi que , sans fin , commercent les deux mondes ,
Dont tu dispenses les trésors.

Si la sombre voix de la Guerre
Retentit, et t'appelle à des jeux plus sanglants ,
Tu fais à l'ennemi redouter le tonnerre
Que tu recèles dans tes flancs.

A peine tes bronzes mugissent ,
Que bientôt d'Albion les guerriers engloutis ,
Sous leurs mâts enflammés, roulent, s'ensevelissent
Dans les abîmes de Thétis.

Fils des forêts, et roi des ondes ,
Salut, ô magnifique et rapide Vaisseau,
Toi, dont le vol hardi, sur les plaines profondes,
Devance le vol de l'oiseau!



ODE XXII.

CHANT D'UNE JEUNE ODALISQUE.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.



Meminisse juvabit.

Aux bords du Bendemer est un bosquet de roses,
Où le rossignol chante et la nuit et le jour;
Au milieu de ces fleurs nouvellement écloses,
Lorsque j'étais enfant, je fixais mon séjour.

Le chant de cet oiseau, pour mon âme ravie,
Était, je m'en souviens, comme un songe enchanté;
Et lorsque le printemps vient recréer ma vie,
Je m'en rappelle encor toute la volupté.

Je me demande alors si toujours Philomèle
Prodigue à ces beaux lieux sa voix, charme de l'air ;
Et si toujours la rose éclate, fraîche et belle,
Aux bords rians du Bendemer.

Ah ! sur ces bords charmants les roses sont fanées :
Quelques boutons vermeils cueillis dans leur fraîcheur,
Seuls, changés en essence et bravant les années,
Ont gardé du printemps le parfum enchanteur.

Ainsi le souvenir prolonge la durée
Des plaisirs que le temps emporte dans son cours ;
Leur mémoire, pareille à l'essence épurée,
D'un bonheur qui n'est plus embaume encor nos jours.

Oui, malgré vos rigueurs, tristes métamorphoses !
Que sur moi, chaque année, accumule l'hiver,
Comme en mon doux printemps, je vois encor les roses
Rougir aux bords du Bendemer.

ODE XXIII.

LE VOYAGEUR

EGARÉ DANS LES NEIGES DU SAINT-BERNARD.



*Vides ut altâ stet nive candidum
Soracte.*

La neige au loin accumulée
A torrents épais tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de route, tout est barrière.
L'ombre accourt; et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière,
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri d'effroyable augure ,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas ,
Mourant et vaincu de froidure ,
Au bord d'un précipice il attend le trépas .

Là , dans sa dernière pensée ,
Il songe à son épouse , il songe à ses enfants :
Sur sa couche affreuse et glacée ,
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments .

C'en est fait : son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux ,
Et chargeant sa froide paupière ,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux .

Soudain , ô surprise , ô merveille !
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit ;
Le bruit augmente à son oreille ;
Une clarté subite a brillé dans la nuit .

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend :
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.



ODE XXIV.

LA MER.



J'aime à la voir s'armer plus encor que sourire.

(FONTANES.)

Enfin je te revois encore,
Vaste Mer ! abîme azuré !
Toi , que depuis longtemps implore
Mon vers par toi seule inspiré.
Oui , tes bruits seuls et leur magie
Peuvent réveiller l'énergie
Et la flamme de mes transports ;
Et ma lyre , longtemps muette ,
Ne répond aux vœux du poète
Qu'en l'interrogeant sur tes bords.
Le Mont-Blanc , sur ses hautes cimes,
A souvent arrêté mes yeux :

Combien me paraissent sublimes
Ses trois sommets voisins des cieux !
J'aimais la terreur qui l'assiége,
J'aimais la couronne de neige
Qui de son front ceint la fierté ;
Mais, ô Mer terrible et sauvage,
Combien me ravit davantage
Ta menaçante immensité !

Redoutable Océan ! rends-moi tous tes rivages !
Livre à mes yeux tes flots, empire des orages.
Ton sein s'ouvre sans cesse à nos mille vaisseaux ;
Mais nos flottes, s'armant d'une impuissante audace,
Comme un trait fugitif, sans y laisser de trace,
Effleurent ton domaine et sillonnent tes eaux.

L'homme ne marche point dans tes routes humides ;
Tes orageux sentiers et tes plaines liquides
Ne souffrent pas longtemps ses pas injurieux :
Rejeté loin de toi, ce despote éphémère,
Comme un flocon de neige ou d'écume légère,
Du sein de la tempête est lancé dans les cieux.

Sur la terre, où l'homme respire,
 Il règne au moins par des débris ;
 Mais de ton indomptable empire
 Ses pas destructeurs sont proscrits.
 S'il y veut marquer son passage,
 Tu te lèves, et le Naufrage
 Fait justice de son orgueil ;
 Et, jouet de tes vagues sombres,
 Il descend dans leurs vastes ombres
 Sans épitaphe et sans cercueil.

Tes rivages sont des royaumes
 Où trône, autel, tout a changé ;
 Et de leurs peuples, vains fantômes !
 Le sort dès longtemps t'a vengé.
 Ils ne pèsent plus sur tes rives :
 Tes vagues reposent oisives
 Aux bords où Sidon a régné ;
 Et de porter les vastes flottes
 Que guidaient ses hardis pilotes
 Ton orgueil n'est plus indigné.

Eh ! que sont aujourd'hui Rome, Athènes et Carthage ?
 Saturne a, sous ses pieds, foulé leur héritage ,

Par vingt peuples divers tour à tour disputé :
Toi, tu ne changes point ; et ton onde sauvage
Toujours des mêmes flots vient ronger le rivage
Qui voit la Servitude où fut la Liberté.

Ainsi que les États les monts mêmes s'affaissent :
Sous le sceptre des ans les Apennins s'abaissent.
Trente siècles, suivis de la Destruction ,
Ont imprimé leurs pas sur ces sommets arides ;
Mais le Temps sur ton front n'a point laissé de rides ,
Tu parais tel qu'au jour de la création.

O Mer ! de la toute-puissance
Miroir immense et glorieux ,
Avec quelle magnificence
Ton azur reproduit les cieux !
Que tes espaces sont sublimes !
Du Très-Haut tes pompeux abîmes
Forment le trône solennel ;
Et le long assaut de tes ondes ,
Sans cesse ébranlant les deux mondes ,
Leur livre un combat éternel.

Nourris ma poétique ivresse ,
Océan ! que j'ai tant aimé !
Toi , que chérissait ma jeunesse ,
Riant , orageux ou calmé.
Puisse ta magique étendue
A jamais fixer sous ma vue
Tes tableaux ou fiers ou touchants ;
Et que ta sauvage harmonie
Inspire longtemps mon génie ,
Et préside à mes derniers chants !



ODE XXV.

LES HARMONIES DE LA VIE,

OU L'AIGLE ET LE CYGNE.

IMITÉ DE L'ALLEMAND.



*Quâ pinus ingens albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis.*

(HORACE.)

LE CYGNE.

Ma vie, au sein des eaux doucement emportée,
Y laisse un pli léger que je trace en nageant;
Et, comme un miroir pur, l'onde à peine agitée
Répète mon image en son liquide argent.

L'AIGLE.

J'habite au sein des rocs, lieux voisins de l'orage :
De l'orage en planant je brave le fracas ;
Et mon aile puissante affermit mon courage ,
Quand je vole à la chasse , aux périls, aux combats.

LE CYGNE.

L'azur du ciel me plaît. Aux rives enchantées
Je me sens attiré par le parfum des fleurs,
Quand j'ouvre sur les flots mes ailes argentées
Aux rayons d'un beau soir, peint de mille couleurs.

L'AIGLE.

Quand la tempête, au loin épouvantant la terre ,
Déracine les pins qu'elle emporte à grand bruit,
Libre et fort, je triomphe, et demande au tonnerre
Si c'est avec plaisir qu'il frappe et qu'il détruit.

LE CYGNE.

J'ose aussi me plonger aux flots de l'harmonie ,
Quand je suis honoré d'un regard d'Apollon ,
Et, près du Dieu, j'entends ces vers dont le génie
Enchante de Tempé le magique vallon.

L'AIGLE.

Je siège sur le trône où Jupiter réside ,
C'est moi qui mets la foudre aux mains du roi des Dieux ;
Et j'ombrage , en dormant , de mon aile intrépide
Le sceptre redouté qui gouverne les cieux.

LE CYGNE.

Souvent , au sein des flots , mon regard prophétique
Contemple un ciel brillant , peint dans leur cristal pur ;
Et d'un profond regret la douceur extatique
Semble alors m'appeler vers les palais d'azur.

L'AIGLE.

Dès mes plus jeunes ans, plein d'une joie altière,
J'ai fixé dans mon vol le soleil et les cieus ;
Je ne puis m'abaisser jusqu'à l'humble poussière,
Je me sens le ministre et l'allié des Dieux.

LE CYGNE.

Qui mena doucement une paisible vie,
Sans crainte et sans regret s'abandonne à la mort ;
Mes chants, quand le trépas leur rendra l'harmonie,
Salûront ce grand jour avec un doux transport.

L'AIGLE.

Des ténèbres des sens, et libre et dévoilée,
L'âme sort du bûcher, comme un Aigle brillant (1),
Qui, s'ouvrant les parvis de la voûte étoilée,
Des clartés de la mort y monte étincelant.

(1) Allusion à l'aigle, qui, dans l'apothéose des empereurs romains, s'échappait des flammes du bûcher, et qui, prenant son vol vers l'Olympe, indiquait que l'âme de l'empereur mort était reçue au rang des dieux.

ODE XXVI.

LA CHUTE DU CHÊNE.



*Concidit, ut quondam cava concidit, aut Erymantho,
Aut Idd in magna, radicibus eruta pinus.*

(VING.)

Le voilà donc déraciné
Ce Chêne au front immense, au tronc vaste et robuste ;
Ce chêne, dont le Temps, à détruire obstiné,
Respectait la vieillesse auguste !

Le sol a gémi sous son poids :
Il a de sa ruine étonné les campagnes ;
Et le bruit de sa chute, en traversant les bois
A frappé l'écho des montagnes.

Dans ses rameaux l'Aigle arrêté
N'assoira plus son nid sur sa cime hautaine ;
De loin, au voyageur, le vieux pâtre attristé
Ne montrera plus le grand Chêne.

Souvent, de sa fraîche épaisseur,
Il couvrit le troupeau rassemblé sous ses ombres ;
Souvent il protégea la halte du chasseur,
Abrité par ses rameaux sombres.

Majestueux sur le vallon ,
Il déployait au loin son opulent ombrage ;
Des Autans, de la Foudre et du noir Aquilon
Trois cents ans il brava l'outrage.

La cognée eût craint de toucher
A ses pompeux rameaux, à ses fortes racines ;
Le fer du bûcheron, n'osant en approcher,
S'éloignait du Roi des collines.

Mais l'Ouragan s'est élancé :
Vaincu par les assauts de l'horrible tempête,
Le Chêne, sur la terre, à grand bruit renversé,
A vu tomber sa noble tête.



ODE XXVII.

LE CHEVAL DE BATAILLÉ.

IMITÉ DE JOB.



*. Tùm si qua sonum procùl arma dèdère,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus.*

(VIRG.)

Vois ce coursier ! son pied frappe et creuse la terre ;
Son regard lance au loin la flamme et la fureur ;
Son fier hennissement , émule du tonnerre,
Inspire la terreur.

Sur son robuste cou sa mouvante crinière
Et s'agite , et hondit , et retombe à longs flots :
Il vole avec orgueil , et sa fougue guerrière
S'indigne du repos.

Son belliqueux essor court au-devant des armes.
Il se rit de la peur ; et d'audace brûlant ,
Il défie , intrépide au plus fort des alarmes ,
Le glaive étincelant.

En vain le javelot, et l'épée, et la lance
Sur lui font rayonner leurs clartés et leurs feux :
Son œil s'allume encore à l'éclair qui s'élance
De l'acier lumineux.

Il écume, il frémit, il dévore la terre :
Si la trompette sonne, à ses bruyants éclats ,
Il dit : « Allons ! » De loin, il respire la guerre ,
Et l'odeur des combats.



ODE XXVIII.

CHANT DE MORT D'UN ROI SCANDINAVE.

IMITÉ DES POÉSIES DES SCALDES.



Contemnit mortem et reputat quasi paleas ferrum.

(JOB.)

Quelle est l'unique destinée
De l'homme courageux qui se rit du trépas ?
A quoi sa noble vie est-elle condamnée ?
C'est à mourir dans les combats.

Vous semble-t-il digne d'envie
Celui qui par le fer ne fut jamais blessé ?
Il traîne dans la honte une ennuyeuse vie ,
Et son cœur n'est point exercé.

Quand brille l'éclair de la lance ;
Quand, au fort des combats, l'acier heurte l'acier ;
Le devoir du guerrier, qu'anime la vaillance ,
Est de marcher droit au guerrier.

L'homme qui veut, dans son jeune âge ,
Mériter une femme et dormir dans ses bras ,
Ne doit pas craindre un homme, et son ardent courage
Doit être prompt dans les combats.

D'Odin les salles opulentes
Ne recevront jamais celui qui craint la mort ;
Odin n'admettra point sous leurs voûtes brillantes
Le lâche qui pleure son sort.

Ouvrez-vous, sévères demeures !
Loin de vous redouter, je brûle de vous voir.
Je ne pousserai point, à mes dernières heures ,
Le cri honteux du désespoir.

Oh ! comme ils courraient à la guerre ,
Mes fils , mes fils , le cœur de vengeance altéré ,
S'ils apprenaient chez eux le malheur de leur père
Par d'affreux serpents déchiré !

Oui , mes derniers instants s'avancent :
Entouré de serpents , je meurs au milieu d'eux ;
Et leur lente morsure , et le poison qu'ils lancent
M'apporte un trépas douloureux.

Quelle est la douleur forcenée
Qui vient de tous mes sens épuiser la vigueur ?
Ah ! c'est une vipère , ardente , empoisonnée ,
Qui s'enlace autour de mon cœur.

De mes fils l'invincible épée
Punira mon indigne et perfide assassin ,
De son sang odieux elle sera trempée ;
J'en garde l'espoir dans mon sein.

Où , mes fils vengeront leur père !
Ils vengeront ma mort sur mes lâches bourreaux :
On ne les verra point , oisifs dans leur colère ,
Rester assis dans le repos.

L'étendard sanglant des batailles,
Cinquante fois dans l'air par moi fut élevé ;
Autant de fois , mon bras a forcé les murailles
Où l'ennemi s'était sauvé.

J'appris, dès ma tendre jeunesse ,
A rougir un^e épée, à m'en servir en Roi :
J'avais cru que nul homme, en courage, en adresse ,
Ne pourrait s'égalier à moi !.....

Quelle est cette voix qui m'appelle ?
Ah ! je vous reconnais , Déesses de la mort !
Je vous suis. Pour mon cœur la mort n'est point cruelle,
Et je l'accepte avec transport.

Il est temps que mes chants finissent !
La Mort sur ma paupière épaissit ses filets ;
Les fières Déeses dans leurs bras me ravissent :
D'Odin j'entrevois le palais.

Là, plein de gloire et de richesses ,
Vainqueur, je siégerai dans les salles d'Odin ;
Et , pour moi, de la mort je verrai des Déeses
Verser le breuvage divin.

C'en est fait : de mes jours rapides
Le souffle de la Mort a séché le torrent ;
Mais le trépas est doux pour les cœurs intrépides ,
Et je vais sourire en mourant.



ODE XXIX.

L'INDIFFÉRENCE DE LA NATURE,

OU LA MORT DE LA JEUNE FEMME.



*Viribus ipsa (natura) suis pollens, nil indiga nostri,
Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira.*

(LUCRÈCE.)

Elle a donc terminé sa vie,
Au matin de ses jeunes ans,
Cette femme à nos vœux ravie,
Qui, partout de bonheur et d'hommages suivie,
Du ciel épuisa les présents !

Elle n'est plus ! et sa jeunesse ,
Que semblait protéger le sort ,
Ni sa beauté , ni sa richesse ,
Ni de ses doux enfants la grâce enchanteresse ,
Rien n'a pu désarmer la Mort.

Quoi ! d'une jeune et tendre mère
Le sort si vite est abrégé ;
Et d'une tête , à tous si chère ,
La perte à la Nature a semblé si légère ,
Qu'autour d'elle rien n'est changé !

Dans ses jardins tout continue
A se parer des mêmes fleurs
Qui venaient recréer sa vue ,
Lorsque, dans un beau soir, de leur grâce ingénue
Son œil admirait les couleurs.

Des oiseaux la pure harmonie
Remplit ses bosquets enchantés ;
Du tulipier de Virginie
L'ombre voluptueuse , et par Mai rajeunie ,
Y prodigue encor ses beautés.

Ainsi la Nature insensible
Est sans pitié pour nos douleurs ,
Et , dans sa rigueur inflexible ,
Nous est cruelle et sourde ; et se montre impassible
A notre mort comme à nos pleurs.

Eh ! que lui fait que la jeunesse ,
Ou le génie , ou la beauté
Pour nous sans retour disparaisse ?
Sur ses lois appuyée , elle poursuit sans cesse
Son immuable éternité.



ODE XXX.

LES REGRETS.



*Quò fugit Juventa? heu! quòve color? decens
Quò motus?*

(HOR.)

Où sont les jours de ma jeunesse ,
Ces jours d'enchantement , de vie et de bonheur ,
Où l'Inspiration , de sa brûlante ivresse ,
Sans relâche embrasait mon cœur ?

La Nature était mon empire ,
Et j'y trouvais partout d'innombrables trésors :
Un vieux roc , un torrent , un bois pouvaient suffire
Pour faire naître mes transports.

Quand le Printemps aux bras de roses
Effaçait les glaçons sous ses jeunes couleurs,
Combien vous me plaisiez, riches métamorphoses!
Et vous, peuple riant des fleurs!

Noir Hiver! tes horribles fêtes
Avaient aussi pour moi leur charme et leurs beautés;
Et dans tes ouragans, tes neiges, tes tempêtes,
Mon cœur trouvait des voluptés.

Combien j'aimais à voir sourire,
Sous un beau ciel d'azur, cet Océan calmé;
Ou du Soleil du soir, sur le liquide empire,
Briller le regard enflammé!

Mais je préférais tes rivages,
O Mer! lorsque s'armant de leurs noires fureurs,
Tous tes flots, irrités du combat des orages,
M'offraient leurs pompeuses horreurs.

Jura ! vieux trône des tempêtes,
O que de fois , rêveur, mon amour t'a cherché !
Alpes ! combien de fois les sapins de vos faites
Sous leurs ombrages m'ont caché !

Que j'aimais vos scènes sublimes !
Que mon transport fut grand , quand sur sés ailes d'or
L'Enthousiasme ardent , m'emportant sur vos çimes ,
M'y fit prendre un immense essor !

Je franchissais d'un pas rapide
L'orgueil de vos sommets dans la nue arrêtés ;
Et, libre , j'égalais , dans mon vol intrépide,
L'Aigle planant à mes côtés.

Oh ! qu'alors de vos grandes scènes
J'aimais à retracer les sublimes tableaux !
Vastes glaciers ! vieux monts ! vos pompeux phénomènes
Renaissaient tous sous mes pinceaux !

Alors tout n'était que magie
Pour mon cœur occupé des plus nobles travaux ;
A la lutte des Arts ma bouillante énergie
Eût défié tous mes rivaux.

J'aimais à dompter les obstacles :
Le Génie, à mes yeux prompt à se dévoiler,
Dans le fond de mon cœur me dictait ses oracles
Que je brûlais de révéler.

Mais hélas ! qu'avec promptitude
Ils ont fui ces beaux jours, ces jours d'enchantement,
Où mon cœur enivré, des Arts et de l'Étude
Éprouvait le noble tourment !



ODES.

LIVRE II.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'Esprit est le dieu des instants ;
Le Génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.

(LEBRUN.)

ÉTUDES
POÉTIQUES.

ODE PREMIÈRE.

ISAÏE.



L'Enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Aux sommets du Liban, sous les berceaux d'Éden.

(FONTANES.)

Tel, du front de ces rocs où reposent les nues,
Le Nil, précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons;
Et versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit leurs sillons.

Telle , et plutôt encore , une Aigle au vol immense ,
 Des cimes du Liban dans l'espace s'élance ,
 Jusqu'au char du Soleil plane en s'ouvrant les Cieux ;
 Et, se couvrant des jets de la flamme opulente ,
 Revient étincelante
 De clartés et de feux.

Tel Isaïe , armé de ses ailes de flamme ,
 Rapide, et plein du Dieu qui transporte son âme ,
 S'élève jusqu'au trône où siège l'Éternel ;
 Et revient , du génie étalant les miracles ,
 Proclamer les oracles
 Qu'il ravit dans le Ciel.

« Tremble ! malheur à toi , Cité profanatrice !
 « Toi , qu'au culte de l'or voue un long sacrifice ,
 « Tyr ! ô toi qui t'assieds sur le trône des eaux ;
 « Et qui , fendant les mers à ton sceptre fidèles ,
 « Y fais voler les ailes
 « De tes légers vaisseaux.

« Pareils dans leur essor à des Aigles rapides ,
 « Tes navires , guidés par des mains intrépides ,

« Sous leurs fiers pavillons touchaient à tous les bords ;
 « Et voilà que prenant tes nòchers pour victimes ,
 « La mer, dans ses abîmes ,
 « Engloutit tes trésors.

« Fille de l'Océan ! au jour de ta ruine ,
 « Tous les peuples nombreux que ton trident domine ,
 « En voyant tes débris , seront saisis d'effroi ;
 « Tes marchands , tes soldats , tes richesses , tes flottes ,
 « Et tes hardis pilotes ,
 « Tomberont avec toi !

« Au bruit de tes clameurs , quittant soudain la rame ,
 « Tes mille matelots , qu'en vain la mer réclame ,
 « De leurs vaisseaux muets descendront tout en pleurs ;
 « Et , revêtus de deuil , et se couvrant de cendre ,
 « Sur toi feront entendre
 « Le cri de leurs douleurs :

« *Qui fut semblable à Tyr, maintenant solitaire ?*
 « *Sans cesse, pour nourrir les peuples de la terre,*
 « *Sur l'immense Océan s'élançaient ses vaisseaux ;*
 « *Et voilà qu'expirant avec toute sa gloire,*

« *Sans nom et sans mémoire,*
 « *Elle dort sous les eaux.*

« *Le pilote étranger, qui visite ces plages,*
 « *Ne reconnaissant plus tes opulents rivages,*
 « *S'étonne, en écoutant le silence des mers :*
 « *Et voguant, plein d'orgueil, sur tes eaux qu'il domine,*
 « *Insulte à la ruine*
 « *De tes vieux ports déserts. »*

Ainsi chante Isaïe ; et sa voix redoutable ,
 Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable ,
 Dans un style inspiré raconte l'avenir ;
 A Tyr, encor vivante, ouvre une tombe antique ,
 Où son chant prophétique
 Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse ,
 Dans des modes sacrés exhalant sa richesse ;
 A chanté sur un ton encor plus solennel ,
 C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son âme ;
 En traits d'or et de flamme ,
 Il nous peint l'Éternel.

« Dieu , dit-il, de son souffle allume le tonnerre,
« Il soutient , de trois doigts, la masse de la Terre ,
« Roule autour de ses flancs l'Océan spacieux ,
« Tient aux voûtes d'azur l'étoile suspendue ;
 « Dans sa main étendue
 « Il a pesé les Cieux.

« Il voit les nations sur la terre pressées ,
« Et de l'urne des temps sans relâche versées ,
« Comme une goutte d'eau dans un vase d'airain ;
« Il parle ; devant lui tous les peuples s'écoulent ,
 « Et les trônes s'écroulent
 « Sous sa terrible main.

« Dans son temple égorgés, les taureaux, les génisses,
« Pour ses yeux éternels sont de vils sacrifices ;
« Il regarde en pitié tout l'encens des mortels :
« Des forêts du Liban l'inépuisable empire
 « Ne peut même suffire
 « Au feu de ses autels. »

O vous ! chantres fameux , vous qui, dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images

Qui charment la pensée, ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique
De ce chant prophétique
Égale la vigueur !

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,
Vieil Homère ! je sais admirer ton génie,
Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux ;
Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élançe,
Et dans l'espace immense
Suive le char des Dieux ;

Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie
Le Monarque infernal s'épouvante et s'écrie
Au fond du noir palais qu'entr'ouvre le trident ;
Soit que le Dieu des mers, sans y laisser de trace,
Effleure la surface
De l'abîme grondant.

Mais combien, fils d'Amos ! plus vif et plus sublime
Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime !

Quels feux inattendus brillent dans tes portraits!
Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide ,
 La Foudre au vol rapide
 Nous atteint de ses traits.



ODE II.

HOMÈRE.

1815.

*Aspice Meonidem à quo, ceu fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis.*

(OVIDE.)

Quand, dissipant la nuit profonde
De son majestueux repos,
Le suprême Artisan du monde
Tira l'univers du Chaos :
De ses mains la Terre élançée,
Sur ses deux pôles balancée,

Jaillit dans un ciel riche et pur ;
Et d'attraits immortels ornée,
Nagea, de splendeurs couronnée
Dans des flots de pourpre et d'azur.

Telle, du milieu des ténèbres,
La Poésie aux ailes d'or,
Dans la Grèce aux destins célèbres
Apparut, plus brillante encor ;
Telle, à la voix d'un seul Génie,
Dans sa sphère neuve, infinie,
Elle éclata de toutes parts ;
Et jeune, rapide, enflammée,
La tête de rayons armée,
Elle éblouit tous les regards.

Homère ! ce fut ton ouvrage.
L'art des vers, grâce à ton pinceau,
De ta pensée ardente image,
Fut sublime dès son berceau.
Homère ! tu n'eus point d'enfance,
Seul, tu posas la borne immense

De l'art par toi seul inventé :
Ainsi , tu peins le Dieu de l'onde ,
Il a fait trois pas ; et du monde
Sa course atteint l'extrémité.

S'élançant de cimes en cimes ,
Ta vaste Imagination
Des objets touchants ou sublimes
Fit l'universelle moisson :
Le Ciel , la Mer, la Terre antique ,
Tout de ton sceptre poétique
Atteste et connaît le pouvoir ;
La Nature , en tes vers tracée ,
Vit tout entière en ta pensée ,
Du monde éblouissant miroir !

Oui , le Ciel même est ta conquête ;
Tu le peuplas de tous ces Dieux
Que , sans effort , créait ta tête ,
Olympe immense et adieux !
Jupiter te doit son tonnerre ;
Tu donnas au Dieu de la guerre

Et sa lance et son char ardent ;
Et monarque éternel de l'onde ,
De toi , pour ébranler le monde ,
Neptune reçut son trident.

Tu fis plus ! tu créas Achille ;
Et du repos de ce lion
Ton art , en miracles fertile ,
Fit sortir tout ton Ilion.
Ce grand et magnifique ouvrage ,
De tableaux divin assemblage ,
Est né de ce fameux repos ;
Et ce cadre , où se meut le monde ,
Tout entier s'appuie et se fonde
Sur l'absence d'un seul héros.

Tant qu'enchaîné sur cette rive ,
Achille laisse au bord des eaux
S'exhaler sa vengeance oisive ,
Et qu'il languit sur ses vaisseaux :
Autour des murs sanglants de Troie ,
Des autres guerriers se déploie

L'intrépide et brillant essor ;
Et Diomède , Ajax , Ulysse ,
Unissant leur valeur complice ,
Combattent l'homicide Hector.

Qu'entends-je ? des champs du carnage
S'élance un bruit : « Patrocle est mort ! »
Soudain Achille , ivre de rage ,
De son repos s'arrache et sort.
Devant ce Lion plein d'audace ,
Diomède , Ajax , tout s'efface ;
Chaque héros est éclipsé :
Sur les Troyens lançant la fuite ,
Terrible , il s'attache à leur suite ,
Et leur Hector est terrassé.

Mais quel est ce vieillard débile ,
Qui , dans les horreurs de la nuit ,
Ose , sous la tente d'Achille ,
Pénétrer , par l'ombre conduit ?
C'est Priam , ô destins funestés !
Qui , d'Hector réclamant les restes ,

Baigne son meurtrier de pleurs :
J'entends cette voix désolée
Qui dit : « Souviens-toi de Pélée,
« Noble Achille ! et vois mes douleurs. »

A ce mot, l'image d'un père
Se réveille au cœur du héros,
Et de l'indomptable colère
Priam a vu tomber les flots.
De l'Etna la flamme irritée,
Qui, sur sa cime épouvantée,
Roulait en globe étincelant,
Par un vent soudain rabaissée,
Est moins promptement repoussée,
Au fond de l'abîme brûlant.

O Poète de la nature !
Voilà par quels traits éclatants
L'homme, en ta naïve peinture,
Se montre et vit pour tous les temps !
La Passion, dans son ivresse,
Sous tes mains grandissant sans cesse,

Court dans un champ libre et battu ;
Mais tu sais , ô Maître suprême !
L'arrêtant dans sa fougue même ,
L'abattre aux pieds de la Vertu.

De l'Art tu sondas les abîmes ,
Et les cordes du cœur humain ,
Attendrissantes ou sublimes ,
Résonnent toutes sous ta main.
Aussi , du beau noble interprète ,
Du statuaire et du poète
Ta Muse est l'éternel amour ;
Et dans l'urne de ton génie ,
Des Arts la foule réunie
Puisse , et s'abreuve tour à tour.

Homère ! accepte mon hommage.
Salut , génie universel !
Chaque Siècle à ta grande image
Apporte un tribut solennel.
Pourtant l'indigence importune
Flétrit ta vie !... et la Fortune

Cacha jusques à ton berceau !
Mais vengeant ton ombre adorée ,
Par tes chants la Grèce honorée
Fit un autel de ton tombeau.

En vain quelques lâches Zoïles
Contre ta gloire ont protesté ,
Et, dans leurs outrages stériles ,
Démenti la Postérité :
Victorieuse de l'Envie ,
Et d'un plus grand éclat suivie ,
Ta Gloire croît de toutes parts ;
Et mène , en dépit des outrages ,
A la tête de tous les Ages ,
Le chœur universel des Arts.



ODE III.

LE DANTE.

1813.



D'une affreuse beauté son style étincelant
Est, comme son enfer, profond, sombre et brûlant.

(DELILLE.)

Il était nuit ; en proie à sa sombre amertume ,
Aux douloureux pensers dont son cœur se consume ,
Proscrit , persécuté , sans foyers , sans secours ,
Le Dante , loin des murs d'une ingrate patrie
 Qu'il avait tant chérie ,
Sans goûter le sommeil errait depuis neuf jours .

Il fuit, il fuit encore..... et déjà la nuit sombre
Pour la dixième fois épaississait son ombre,
Lorsqu'au bord d'un torrent il arrive épuisé ;
Lieu désert, où sans cesse effrayant ses rivages,
 Parmi des rocs sauvages,
Le flot tombe, écumant et mille fois brisé.

Là, bien loin des humains l'infortuné s'arrête,
S'assied; et sur un roc laissant tomber sa tête,
Longtemps reste abîmé dans ses noires douleurs ;
Son cœur tumultueux, plein de ses rêveries,
 Flotte en proie aux furies,
Mais son œil desséché ne verse plus de pleurs.

Il repasse en son cœur les tableaux les plus sombres,
Et le départ furtif, et hâté dans les ombres,
Le doux toit des aïeux, maintenant ennemi !
Et le trop court baiser qu'un désespoir farouche
 Déposa sur la couche
Où son fils, tendre enfant ! reposait endormi.

« Voilà donc de quel poids l'infortune m'opprime!

« Combien vous jouiriez de voir votre victime,

« Vous qui m'avez contraint, trop cruels ennemis !
« A mendier, au sein d'une terre étrangère,
 « Le pain de la misère !
« Vous qui me séparez du berceau de mon fils !

« Mais quoi ! de me venger perdrais-je l'espérance ?
« Non, non : tu périras, trop ingrate Florence !
« Tu me payeras le prix des pleurs que j'ai versés :
« La ruine et la mort seront ton héritage
 « Dans ce jour où ma rage
« Insultera tes murs, brûlants et renversés. »

Ainsi le Dante, en proie à sa cruelle injure,
Nourrissant de son cœur l'immortelle blessure,
En projets de vengeance exhale son transport;
Mais d'elle-même enfin la fureur qui l'opprime
 Se consume et s'affaisse,
Et, lassé de douleur, il succombe et s'endort.

Tandis que le sommeil à son âme épuisée
Prodigue une douceur si longtemps refusée,

Voilà que, dans un songe envoyé par les cieux ,
 Une noble figure, au front calme et modeste ,
 Au langage céleste ,
 Belle d'un pur éclat, apparaît à ses yeux.

« Quel noir transport, ô Dante ! et t'agite et t'enflamme ?
 « A ces longues fureurs pourquoi livrer ton âme ?
 « Crois-moi : souvent la gloire est bien près du revers ;
 « Le Sort, en détruisant tes dignités serviles ,
 « Et leurs pompes stériles ,
 « Sagement rigoureux, n'a brisé que tes fers.

« Regarde ! dans mes traits reconnais ce poète (1)
 « Que ton culte honorait dans ta docte retraite :
 « Je viens récompenser ton pieux souvenir ;
 « Du temple des Destins entr'ouvrant le portique ,
 « Dans un lointain magique
 « Je vais te révéler ton brillant avenir.

« Pour toi la Politique a fermé sa carrière ;
 « Mais, du champ des Beaux-Arts abaissant la barrière,

(1) Virgile.

« Le Génie à tes yeux ouvre un cirque éclatant ;
« Prêt à te couronner de ses palmes nouvelles ,
 « En agitant ses ailes ,
« Dans la lice de gloire il t'invite et t'attend.

« Déjà, pour te verser sa divine ambroisie ,
« Le front paré de fleurs , la noble Poésie
« Te convoque en riant à son banquet sacré.
« Oui : rappelé bientôt à sa splendeur antique ,
 « Le monde poétique
« Doit briller de nouveau, par toi régénéré.

« De l'autel des Beaux-Arts bravant le privilège ,
« L'Ignorance et l'Orgueil , de leur main sacrilège ,
« Ont éteint des Neuf Sœurs le radieux flambeau ;
« Et leur sceptre d'airain , chargé d'ignominie ,
 « Pèse sur le Génie ,
« Couché depuis mille ans dans la nuit du tombeau.

« O Dante ! éveille-toi. Ressaisis ta pensée ,
« Sous le poids du malheur trop longtemps opprimée :

« Du fond de ta grande âme évoque ton talent !
« Perce de tes douleurs le voile funéraire ;
 « Du monde littéraire
« Sois l'étoile féconde et l'astre étincelant.

« De l'horizon des Arts dissipe le nuage :
« Parais ; et que ta langue , encor dure et sauvage ,
« S'ennoblisse et s'épure au feu de tes rayons ;
« Qu'au sortir du berceau cette langue enhardie
 « Se déploie , agrandie
« Sous le rapide essor de tes brûlants crayons.

« Vois , de tes grands talents recueillant l'héritage ,
« Tes nobles successeurs , éclatant d'âge en âge ,
« Sur tes pas créateurs s'élançant ardemment ;
« Et de tous les Beaux-Arts , à ta voix ranimée ,
 « L'Italie enflammée
« Une seconde fois hâter l'enfantement !

« Vois , brûlant de ta verve , Arioste et le Tasse ,
« Déployant à la fois leur poétique audace ,

« Et s'armer de leur lyre et saisir leurs pinceaux ;
 « Michel-Ange lui-même , honneur de l'Ausonie ,
 « Allume son génie
 « A l'éclat immortel que jettent tes flambeaux.

« Tels sont tes hauts destins. Ils devraient te suffire.
 « Mais si ton cœur encore à la vengeance aspire ,
 « Ce triomphe lui-même à ta gloire est promis ;
 « Ta haine et ton talent , tous deux d'intelligence ,
 « Illustrant ta vengeance ,
 « Vont , de leurs doubles traits , frapper tes ennemis. »

— L'ombre fuit à ces mots. Le Dante se réveille.
 La voix céleste encor résonne à son oreille.
 D'un transport inconnu son cœur est agité.
 L'Inspiration parle : à la voix qui l'appelle
 Sa grande âme fidèle
 A déjà soif de gloire et d'immortalité.

Sa main en traits de feu jette l'œuvre hardie
 Où va se déployer sa pensée agrandie.

Les plus mâles tableaux se pressent sous ses yeux :
Et le triple théâtre où s'ourdit son poëme ,
 Dans son vaste système ,
Doit embrasser la Terre , et l'Enfer et les Cieux.

Conception profonde ! entreprise sublime !
Où , du monde idéal sondant le double abîme ,
Le Dante parcourut sa double immensité ,
Et sut peindre à la fois le bonheur, les supplices ,
 Les vertus et les vices ,
L'Homme , l'Archange , Dieu , le Temps , l'Éternité !

Triomphe , homme divin ! ta gloire est infinie.
Pour ce haut monument fondé par ton génie ,
De vingt Siècles ligués , Dante , que craindrais-tu ?
Contre ton monument , colonne littéraire ,
 Trop fragile adversaire
Le Temps se heurte , et tombe , à tes pieds abattu.



ODE IV.

MICHEL-ANGE,

OU LA RENAISSANCE DES ARTS.

1808.

Tous les arts ont brillé d'un rayon de sa gloire.

(FONTANES.)

C'en est fait : le luxe domine
Et sur Rome et sur l'univers :
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine ,
Rome tombe ; et le monde est vengé de ses fers.
Voyez ces hordes homicides ,
Ces monstres, de carnage avides ,

Que vomit de son sein tout le Nord débordé :
Pareils à ces torrents, sombres fils de l'orage,
Ils portent partout le ravage,
Et l'Occident est inondé.

Rome ! que de fléaux s'unissent
Pour t'accabler de toutes parts !
Dans des fleuves de sang les nations périssent,
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts :
Là, sont des colonnes brisées,
Ici, des voûtes écrasées,
Là, les débris fumants des temples immortels ;
Et tous leurs Dieux, perdus sous ces vastes décombres,
Dans le silence et dans les ombres,
Gisant aux pieds de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles,
Entoure les hauts monuments ;
Et les flancs de la Terre, autrefois si fertiles,
N'étaient pour moisson que d'affreux ossements.
Abaissée au niveau de l'herbe,
Rome au front altier et superbe

Pleure sur ses palais que la mousse a couverts ;
Le Tibre en a frémi sur son urne attristée,
Et son onde erre épouvantée
Au sein de ces nouveaux déserts.

Pleurant le sort qui les sépare,
Alors la Peinture et sa sœur
S'efforcent d'arracher aux fureurs du barbare
Leurs trésors mutilés par le glaive oppresseur :
L'une, de ses toiles vivantes
Sauvant les ruines savantes ,
Au travers de la flamme emporte ces lambeaux ;
Et l'autre , déroband des débris de statues ,
Par un bras impie abattues ,
Les dépose au fond des tombeaux.

Ainsi, dans une nuit profonde,
S'éclipsa l'astre des Beaux-Arts ;
Les Goths , en s'arrachant les dépouilles du monde ,
S'égorèrent longtemps sur ses débris épars.
La Cruauté, sur l'Ignorance ,
Fonda son horrible puissance ;

Le globe fut couvert de dix siècles de deuil ;
La vieille Rome , enfin de ses excès punie ,
Vit tous ses Arts et son Génie
Éteints dans la nuit du cercueil.

Mais , ouvrant le rideau des Ages ,
Michel-Ange accourt , plein d'ardeur ,
Vers ces vieux monuments , théâtre de ravages ,
Où les Siècles et Rome ont mêlé leur grandeur.
Il parle : à sa voix , le Génie ,
Honteux de son ignominie ,
D'un sommeil de mille ans secoua le fardeau ;
Et soudain , s'agitant sous les marbres antiques
Et sous les débris des portiques ,
Les Arts s'élancent du tombeau.

O Rome ! sors de tes ruines ,
Grande ombre ! renais à sa voix :
Fais revivre à jamais l'orgueil des Sept Collines ,
Sois la Reine du monde une seconde fois.
Michel-Ange a dit : Tout respire ;
L'airain , le marbre , le porphyre

En colonne soudain s'élancent dans les airs ;
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine,
Les rocs , sur les remparts d'Alcmène,
Montaient dans leurs ordres divers.

Rival de Scopas et d'Apelle,
Tu surpassas tous leurs progrès ,
Toi , dont l'art , héritier de leur gloire immortelle ,
A de Vitruve encor connu tous les secrets.
Sous ta touche ardente , enflammée ,
Ici , la toile est animée ,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau ;
Là , pour peupler les arcs et les brillants portiques
De ces bâtiments magnifiques ,
Les Dieux naissent de ton ciseau.

Quel est ce temple au dôme immense ,
Ce temple où tous les arts rivaux ,
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance ,
Épuisèrent sous tes yeux leurs magiques travaux ?
De Rome antique , altière idole ,
Tombe , ô fastueux Capitole !

Cède à la majesté de ce lieu solennel.

Faux Dieux ! renversez-vous. Voici le sanctuaire

Où , dans sa grandeur solitaire ,

Réside à jamais l'Éternel.

C'est ainsi que par ce grand homme

Les Talents furent ranimés ;

Il fit luire à la fois, sur la moderne Rome ,

Les trois flambeaux des Arts par ses mains rallumés :

C'est par ses soins que l'Italie ,

De ses chefs-d'œuvre enorgueillie ,

De l'univers encore a conquis les regards ;

Et par lui cette terre illustre et fortunée ,

Aux grands triomphes destiné ,

Fut deux fois la mère des Arts.

O toi ! que la gloire environne

De ses feux les plus éclatants,

Toi , que les Arts ont ceint d'une triple couronne

Que ne pourront flétrir les outrages du Temps ;

Vois , vois ta patrie éplorée

Payer à ton ombre sacrée

L'honorable tribut de son long souvenir (1) ;
Souris du haut des cieux à ses justes hommages ;
Et , planant par delà les âges ,
Embrasse tout ton avenir !

(1) Allusion à la fête que l'on célèbre tous les ans à Florence en l'honneur de Michel-Ange.



ODE V.

LE CAMOENS.

1817.



Pity melts the soul to love.

(DRYDEN.)

Vois sous des cieux chargés d'orages,
Aux champs du Soleil exilé,
Ce mortel qui, perdu sur de lointains rivages,
Y languit, de misère et d'ennuis accablé!
Sur le roc brûlant il soupire :
Aimable sœur d'exil, sa lyre
Repose près de lui, tout humide de pleurs :
Sans doute il va périr ! sa déplorable vie,
Par tant de revers poursuivie,
Va s'éteindre dans les douleurs.

Non, non : ce fils de l'harmonie,
Ce mortel fier, indépendant,
Pour l'agrandir, lui-même exila son génie
Aux bords de cette mer, et sous ce Ciel ardent.
Sur les monts enflammés de l'Inde,
Camoëns vint chercher le Pinde :
A leurs pieds, sur leur cime, il médita ses vers ;
Et c'est là, qu'amoureux d'une longue mémoire,
Il voulut conquérir la gloire,
Et l'hommage de l'univers.

Aussi le vit-on, plein d'audace,
Et rêvant de nobles destins,
Des vieilles mers d'Atlas affronter la menace,
Et voler sur les pas des héros Lusitains.
A l'aspect du Cap des Tempêtes
Dont l'orage assiégeait les faites,
Loin de s'épouvanter, son talent s'enflamma ;
Et c'est en sillonnant l'Océan Atlantique
Que son audace poétique
Entreprit d'illustrer Gama.

A peine rendus à la terre,
Ses pieds foulent un sol brûlant,

Que déjà cette rive, ardente et solitaire ,
Reçoit ses premiers jets, prélude du talent.
Dès révant son épopée ,
De la pointe de son épée,
Camoëns , sur la pierre, a retracé l'essor
Et les noms valeureux de ces chefs pleins de gloire
Qu'un jour au Temple de Mémoire
Il doit graver en lettres d'or.

Il chante; et l'Épopée altière
A retrouvé tous ses accents :
Toujours noble et pompeux ! soit que, d'une voix fière
Il dise de Gama les périls renaissants ;
Soit que la bouche prophétique
Du vieux Géant de l'Atlantique
D'épouvantables sons ébranle au loin les airs ,
Et poursuive en tonnait la flotte Lusitaine ,
Dont la rame impie et lointaine
Violait le secret des mers.

Que sa palette est douce et pure,
Lorsqu'amollissant ses couleurs,
Et retraçant d'Inès la touchante aventure ,
Il attendrit la page où vivent ses malheurs !

Et quand sa poétique ivresse
 Nous peint cette île enchantresse,
 Pour délasser Gama sortant du sein des eaux ;
 En merveilles alors sa Muse est sans rivale,
 L'Amour l'inspire, et rien n'égale
 La volupté de ses pinceaux.

Ainsi nourri dans la retraite,
 Et riche d'inspirations,
 Les yeux sur l'avenir, le Talent du Poète
 Croît dans la solitude et les privations.
 Dans l'exil et dans l'indigence,
 Sa vigoureuse intelligence
 Semble augmenter sa force et doubler son ardeur :
 Tel, ceint des longs replis d'un ténébreux nuage,
 Le Soleil, au sein de l'orage,
 Accroît sa pompe et sa splendeur.

Déjà, dans sa marche ordonnée,
 Le grand Astre embrasant les airs,
 Cinq fois a parcouru le cercle de l'année,
 Depuis que Camoëns médite en ces déserts :
 « Il est temps de revoir Lisbonne !
 « De la poétique couronne

« Allons porter l'honneur sous le toit des aïeux.
« Partons ! aux bords du Tage en grands hommes fertile
« Je veux du laurier de Virgile
« Ceindre mon front victorieux.

« Adieu ! vieux monts ! brûlant rivage !
« Séjour de charme et de douleurs !
« Où la Nature ardente , et pompeuse et sauvage ,
« M'étonna tant de fois de ses fières couleurs !
« Forêts magnifiques et sombres ,
« Où souvent , sous vos larges ombres ,
« De l'Inspiration j'ai reconnu la voix ;
« Soleil de l'Inde ! ô toi , dont l'ardeur infinie
« Cinq ans embrasa mon génie !
« Salut , pour la dernière fois !

« Océan ! sur ton vaste empire
« Reçois encore un passager !
« Sur tes gouffres calmés accueille mon navire ,
« Aux rives de Lusitane guide-le sans danger !
« Et toi , sombre Cap des Tourmentes ,
« Qui gardes ces mers écumantes
« D'où j'ai vu s'élaner le vieil Adamastor ,
« Oh ! comme avec plaisir , en rasant tes rivages ,

« Quand je verrai tes rocs sauvages ,
« Mes cris te salûront encor ! »

Il dit. Loin des brûlantes rives
Il sillonne déjà les mers :
Conduites par Zéphir, ses voiles fugitives
Volent légèrement au sein des flots amers.
La vague fut douce au poète ;
La tourmente resta muette ,
Et Lisbonne bientôt le reçut dans son port ;
Mais Camoëns, au lieu d'une gloire propice,
O du sort aveugle caprice !
Trouva l'indigence et la mort.

Ainsi donc, le mortel sublime
Qu'aux Arts le ciel a condamné,
De son propre destin douloureuse victime ,
A d'éternels revers paraît être enchaîné.
Le Génie est impitoyable :
Des talents dont il nous accable
L'éclat, par l'infortune, est toujours expié !
Malheur à ces esprits et profonds et sensibles
Qui, sur ses autels inflexibles ,
Une fois ont sacrifié !

ODE VI.

BOSSUET.

1815.



Des héros, dont sa voix enorgueillit la cendre,
Les mânes ranimés se lèvent pour l'entendre.

(FONTANES.)

Ainsi, quand , défenseur d'Athène,
Au plus redoutable des Rois,
Jadis l'impétueux et libre Démosthène
Lançait, brûlant d'éclairs, les foudres de sa voix ;
Ou quand, par l'art et la vengeance,
Armé d'une double puissance,
Il réclamait le prix de la couronne d'or,
Et pressant son rival du poids de son génie ,

Sous son éloquence infinie ,
L'accablait , plus terrible encor :

Bouillant de verve et de pensée ,
Et fort de ses expressions ,
L'orateur , sur la foule , autour de lui pressée ,
Promenait à son gré toutes les passions.
A la Grèce entière assemblée ,
Muette , et ravie et troublée ,
De sa foudre il faisait sentir les traits vainqueurs ;
Et de l'art agrandi redoublant les miracles ,
Tonnait , renversait les obstacles ,
Et triomphait de tous les cœurs.

Tel , et plus éloquent encore ,
Bossuet parut parmi nous ,
Quand , s'annonçant au nom du grand Dieu qu'il adore ,
De sa parole aux Rois il fit sentir les coups.
Dès qu'à la tribune sacrée ,
De ses vieux défauts-épurée ,
Il monte étincelant de génie et d'ardeur ;
Des grands talents soudain la palme ceint sa tête ,
Et l'art dont il fait sa conquête
Luit d'une plus vive splendeur.

Toujours sublime et magnifique,
Soit que, plein de nobles douceurs,
Il nous montre un abîme où fut un trône antique,
Et d'une grande reine étale les malheurs;
Soit lorsque, entr'ouvrant le Ciel même,
Il peint le Monarque suprême
Courbant tous les États sous d'immuables lois;
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes,
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux rois!

Mais de quelle mélancolie
Il frappe et saisit tous les cœurs,
Lorsque attristant notre âme et sombre et recueillie,
Au cercueil d'Henriette il convoque nos pleurs!
Et comme il peint cette princesse,
Riche de grâce et de jeunesse,
Tout à coup arrêtée au sein du plus beau sort;
Et des sommets rians d'une gloire croissante,
Et d'une santé florissante,
Tombant dans les bras de la Mort!

Voyez, à ce coup de tonnerre (1),
Comme il méprise nos grandeurs,

(1) Expression même de Bossuet.

De ce qu'on crut pompeux sur notre triste terre
 Comme il voit en pitié les trompeuses splendeurs !
 Du plus haut des cieus élancée
 Sa vaste et sublime pensée
 Redescend, et s'assied sur les bords d'un cercueil ;
 Et là, dans la muette et commune poussière,
 D'une voix redouffable et fière,
 Des Rois il terrasse l'orgueil.

Castillan ! si fier de tes armes,
 Quoi ! tu fuis aux champs de Rocroi ?
 Ton intrépide cœur, étranger aux alarmes,
 Vient donc aussi d'apprendre à connaître l'effroi !
 Quel précoce amant de la Gloire,
 Dans ses yeux portant la Victoire,
 Rompt tes vieux bataillons jusqu'alors si vaillants ;
 Et de tant de soldats, en ce combat funeste,
 Laisse à peine échapper un reste
 Qu'il promet aux plaines de Lens (1) ?

C'est Condé, qui, dans la carrière,
 Entre pour la première fois ;
 C'est lui dont Bossuet peint la fougue guerrière,
 Couronnée à vingt ans par les plus hauts exploits.

(1) Oraison funèbre du Grand Condé.

Oh ! comme l'orateur s'enflamme !
Du jeune Enghien à la grande âme
Comme il suit tous les pas, de carnage fumants !
Ce n'est plus un tableau, c'est la bataille même,
Bossuet ! dont ton art suprême
Reproduit tous les mouvements.

Comme une Aigle aux ailes immenses,
Agile habitante des cieux,
Franchit, en un instant, les plus vastes distances,
Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux ;
Tel, à son gré changeant de place,
Bossuet à notre œil retrace
Sparte, Athènes, Memphis aux destins éclatants ;
Tel il passe, escorté de leurs grandes images,
Avec la majesté des Ages
Et la rapidité du Temps (1).

Oui ; s'il parut jamais sublime,
C'est lorsque armé de son flambeau,
Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
Des États écroulés il sonde le tombeau.
C'est lorsqu'en sa douleur profonde,
Pour fermer le convoi du monde,

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.*, 3^e part., intitulée *Les Empires*.

Il scelle le cercueil de l'Empire romain ;
Et qu'il élève alors ses accents prophétiques
A travers les débris antiques
Et la poudre du genre humain !



ODE VII.

MILTON.

1814.



« Sitôt qu'il se dérobe aux feux du noir empire,
« Sa main des Séraphins semble toucher la lyre.

(DELILLE, *Imaginat.*, ch. 5.)

Quel est ce coupable génie
Qui, jeté dans de noirs écarts,
Profane l'antique harmonie
Et flétrit le culte des arts?
Quoi! le fils de la Poésie,
Dédaignant sa pure ambroisie,
Du crime ose encenser l'autel!
Le prêtre des doctes Déesses,
Abjurant ses saintes promesses,
S'est fait l'esclave de Cromwel!

O Milton ! tu perds la mémoire
De ces éclatantes faveurs
Qu'à ta pure et naissante gloire
Jadis prodiguaient les Neuf Sœurs ;
Ta plume rebelle et vénale
Se déshonore et se ravale
Jusqu'à blesser les plus saints droits ;
Et , de ton vernis infidèle ,
Tu colores l'affreux libelle
Complice du meurtre des Rois.

Quoi ! ton génie ainsi se traîne ,
Et rampe sous un imposteur !
Rougis ! et romps l'horrible chaîne
Qui te lie à l'usurpateur !
Mais c'en est fait , l'idole tombe ;
Et le grand Criminel succombe
Sous un bras longtemps suspendu :
Milton , rends grâce à la foudre
Qui le frappe , et qui vient absoudre
Ton art à lui-même rendu.

Soudain , comme un ami fidèle ,
De ses toits longtemps exilé ,

Ta Muse revient ; et par elle
Ton grand talent t'est révélé.
Loin du joug de la tyrannie
Ton libre et vigoureux génie
Ressaisit ses brillants crayons ;
Et déjà , reprenant ses ailes ,
Ton âme , aux voûtes éternelles ,
A reconquis tous ses rayons.

En vain , menaçant son ouvrage ,
Le Temps a , de sa froide main ,
Déjà sillonné ton visage ;
Tu dédaignes sa faux d'airain.
Un éclat vivant et fertile
Vient venger ton midi stérile
Que remplace un soir opulent ;
Et tel qu'une éclatante aurore
Ton couchant pompeux se décore
Des feux immortels du talent.

Mais déjà , par ta main puissante ,
Il est posé ce monument
Dont la masse immense , imposante ,
Doit durer éternellement.

Chef-d'œuvre enfanté par l'audace,
Où la force unie à la grâce
Partout se presse d'éclater !
Là, rien de faible ou de vulgaire,
Tout est grand ; et d'un autre Homère
Ton Albion peut se vanter.

Quelles scènes neuves et vastes
Naissent sous ton ardent pinceau !
Quel riche ensemble, quels contrastes,
Éclatent dans ce grand tableau !
Dans ton essor rien ne t'arrête :
Le Ciel, l'Enfer sont la conquête
De tes intrépides regards ;
Pareil au grand Génie antique (1),
D'un nouveau monde poétique
Tu dotes l'empire des Arts.

Qu'avec goût ta palette pure
Trace ces tableaux éclatants,
Que la jeune et libre Nature
Offrait dans son premier printemps !

(1) Homère.

De quelles riantes images ,
En dessinant ces frais bocages ,
Tu peins le naissant univers !
Éden , sous tes crayons fidèles ,
Paré de couleurs immortelles ,
Fleurit encore dans tes vers.

Libres de soins , d'inquiétudes ,
Deux êtres , quel couple enchanteur !
Foulent ces belles solitudes
Qu'orna la main du Créateur.
Que j'aime ton Ève naissante ,
Lorsque , de pudeur rougissante ,
Elle entr'ouvre ses yeux au jour ;
Et d'hymen ceignant la couronne ,
A son jeune époux s'abandonne ,
Belle d'innocence et d'amour !

Mais que vois-je ? la scène change ;
La révolte entre dans le Ciel :
Le farouche et jaloux Archange
Ose provoquer l'Éternel.
Il range les fières mifices ,
De son grand attentat complices ,

Sous ses drapeaux audacieux ;
Et ses phalanges enflammées ,
Combattant les saintes armées ,
Deux fois ont ébranlé les Cieux.

Il croyait vaincre !... Dieu se lève ;
Il monte sur son char brûlant :
Il saisit la foudre et le glaive
De sa colère étincelant.
Du Tonnerre aux ailes bruyantes
Il prend les gerbes flamboyantes
Qu'il jette aux Anges révoltés.
Soudain , des voûtes immortelles ,
Tombent les Séraphins rebelles ,
Par la foudre précipités.

Lassés de leurs fureurs stériles ,
Et de désespoir éperdus ,
Neuf jours , ils restent immobiles ,
Sur le lac de flamme étendus.
Satan , plus qu'eux tous indomptable ,
Sous le poids du Dieu qui l'accable ,
Relève un front cicatrisé :
Tel un pin , reste de l'orage ,

Montre encore au Ciel qu'il outrage
Son front par la foudre brisé.

Bientôt, armé de sa vengeance,
Il sort d'un douloureux repos,
Et, déployant son vol immense,
Franchit les portes du Chaos.
Il vient. Tremblez, couple céleste !
Fuyez cet Archange funeste
Qui vous apporte un joug d'airain.
Mais, ô douleur ! Ève succombe ;
Et sa chute a creusé la tombe
Où descendra le genre humain.

Milton ! que de larmes amères
Ont inondé mes yeux attristés,
Quand tu peignais nos premiers pères,
De leur Éden déshérités !
De leur bonheur, de leurs disgrâces,
Attendri, je suivais les traces,
Aux feux de ton brillant flambeau ;
Et ton livre aux pages divines
De nos humaines origines
M'a déroulé tout le tableau.

Ainsi ton âme rétrécie
Qui, dans le sein des factions,
D'un nuage impur obscurcie,
Avait perdu tous ses rayons ;
Sitôt qu'elle fut dégagée
De l'ombre où la tenait plongée,
La main du Crime ambitieux,
Déployant sa haute pensée,
Par delà l'espace élancée,
Comme un Aigle embrassa les cieux.

Tel l'Astre, âme de la Nature,
Qui de ses feux dorait les mers,
Et dont la clarté riche et pure
Inondait la voûte des airs ;
Quand ses flammes resplendissantes
Tombent sur des eaux croupissantes,
Y voit expirer tous ses traits ;
Et de sa couronne avilie
L'ardente pompe ensevelie
Dort dans le limon des marais.

Mais quand rappelant à lui-même
Ses rayons dans la fange épars,

Son sceptre brûlant et suprême
Les ressaisit de toutes parts :
Alors en longs faisceaux , en gerbes ,
Il jette ses clartés superbes
Sur le front des bois ranimés ;
Et de ses splendeurs immortelles ,
De l'Olympe , embelli par elles ,
Dore les palais enflammés.



ODE VIII.

LE GÉNIE DE BUFFON.

1816.



Majestati naturæ par ingenium.

Lorsque Platon, quittant sa dépouille mortelle ,
Se déroba jadis à ces terrestres lieux ;
Et pénétrant l'azur de la voûte éternelle,
Vint s'asseoir, triomphant, à la table des Dieux ;
 D'amis une troupe fidèle ,
 Qui, pour prix de son noble zèle ,
Du grand homme souvent partagea les secrets,
Fit entendre au sommet de ce haut promontoire (1),

(1) Le cap de Sunium.

Tout plein d'un souvenir de gloire,
Et ses hymnes et ses regrets.

Buffon n'est plus. Voilà par quels pieux hommages,
Muse! il faut honorer son génie et son nom :
C'est sur ces monts ardents dont il marqua les âges,
Qu'il convient de louer notre immortel Buffon.

C'est sur leurs pics incendiaires (1)
Que nos éloges funéraires
Pourront de son génie égaler la grandeur ;
Et c'est là que ma voix , par lui-même inspirée,
Vent, sur ma lyre consacrée,
Chanter cet hymne en son honneur.

« Salut, Platon moderne! ô toi dont le génie
« Traça si fièrement tant d'immortels tableaux!
« De quels traits vigoureux et brillants d'harmonie
« Tu peignis ces volcans aux mille soupiraux!
« Fléau de la belle Italie,
« Le Vésuve à l'Etna s'allie,
« Et porte la terreur dans Naples désolé :
« L'épouvantable Hécla, sous la glace et la neige,

(1) Voyez, dans le *Traité de l'Aimant*, la magnifique peinture des volcans que Buffon y a tracés

« Dont l'éternel fardeau l'assiège,
 « De sa foudre ébranle Thulé.

« Décirai-je avec toi la famille brûlante
 « De tous ces fiers volcans jetés au bord des eaux ;
 « Ceux dont la bouche, au loin d'éclairs étincelante,
 « Embrase de Java les bruyants arsenaux ;
 « Et ceux des ardentes Açores,
 « Qui, battus des ondes sonores,
 « Lancent leurs feux tonnans du sein des flots amers ;
 « Géants, dont la fureur, en cent lieux allumée,
 « D'une longue zone enflammée
 « Embrasse et le globe et les mers ? »

Mais Vesper, par degrés, a déployé ses voiles ;
 Le Ciel ouvre à mes yeux sa vaste profondeur,
 Et, sur le front du soir, allumant les étoiles,
 Fait de mille astres d'or rayonner la splendeur.
 Au sein de cette ombre opulente,
 Des nuits la robe étincelante
 Fait flotter, dans ses plis, leurs orbés radieux :
 A l'aspect enflammé de l'Empyrée immense,
 Mon hymne sacré recommence,
 Et je dis au peintre des cieux :

- « Salut, divin Buffon ! noble fils d'Uranie !
« Accepte mon hommage, ô moderne Platon,
« Toi, dont le poétique et sublime génie
« Sut prêter tant d'éclat au compas de Newton (1) !
 « Des globes marquant les distances,
 « Tu fis entrer dans tes balances
« La terre, et le soleil, et les célestes corps ;
« Et ta main, combinant deux puissances contraires ,
 « Fixa l'équilibre des sphères
 « Et régla leurs vastes accords.
- « La Comète elle-même, ardente et dérégée,
« Qui se livre, en fuyant, aux plus lointains écarts ,
« Ne peut te dérober sa tête échevelée ;
« Docile, elle obéit à tes perçants regards.
 « Dans les longs déserts de l'espace,
 « Ton hardi cristal suit la trace
« De ces grands corps, perdus jusques au fond des cieux ;
« Et ramenés, par toi, près de l'Astre de flamme ,
 « Dont le sceptre ardent les réclame ,
 « Ils se parent de nouveaux feux.
- « Mais c'est peu qu'en son vol ton audace féconde,
« Immense, ait embrassé l'immensité des cieux :

(1) Première vue sur la Nature.

« Ton génie a marqué les époques du monde,
 « Et le berceau du globe apparaît à tes yeux (1).
 « Du passé devinant les fastes ,
 « Et dissipant leurs ombres vastes ,
 « Tu sus fixer, pour nous , ces âges inconstants ;
 « Et tes savantes mains , noblement téméraires ,
 « Posent sept pierres numéraires
 « Sur la route immense du Temps. »

Bientôt, dans des tableaux qu'un nœud hardi rassemble,
 Sous des crayons plus vrais, sans être moins savants,
 De la création développant l'ensemble,
 Buffon livré à nos yeux tous les êtres vivants.

 Tributaire de son génie ,
 Leur foule, à sa voie réunie ,
 En groupes indomptés bondit dans les déserts ;
 Ou fend l'air azuré de ses essaims rapides ,
 Ou, de ses légions humides ,
 Va peupler le gouffre des mers.

De l'Homme magnifique et durable conquête ,
 Le Cheval , avant tous , vient frapper mes regards :
 Oh ! qu'il est noble et beau , quand sa superbe tête
 Fait ondoyer les flôts de ses longs crins épars !

(1) Voyez les *Époques de la Nature*.

Belliqueux , ardent , intrépide ,
Et fier de la main qui le guide ,
Il brille, il étincelle aux tournois , aux combats ;
Mais hardi , courageux , et non pas téméraire ,
Au gré du frein qui le modère ,
Il presse ou ralentit ses pas .

Là , pour éterniser les richesses du monde ,
Le Taureau s'offre au joug qu'il porte en haletant ;
Tandis qu'au sein des prés la Génisse féconde
Prodigue ce lait pur que la chaumière attend .
Ici , dans l'ardeur qui l'anime ,
Le Chien , lancé sur sa victime ,
Tantôt presse le Cerf qui fuit au fond des bois ;
Et tantôt moins ardent , mais toujours plein de zèle ,
Active et prompte sentinelle ,
La nuit , veille autour de nos toits .

Tout à coup , de l'Arabe interrogeant la trace ,
Sur l'Océan de sable , où l'œil plonge et se perd ,
Le grand Peintre , emporté par sa nouvelle audace ,
Me montre le Chameau , navire du désert .
Là , sur des plages désolées ,
D'un éternel midi brûlées ,

J'aperçois du Lion l'affreuse majesté ;
 Plus terrible, pourtant, dans l'excès de sa rage,
 Le Tigre, qui n'a pour courage
 Qu'une indomptable cruauté !

Que d'oiseaux, à leur tour, réclament un hommage !
 Là, le Paon, qui s'allume aux splendeurs d'un jour pur,
 A l'immortel pinceau vient offrir son plumage,
 Où brillent des soleils d'émeraude et d'azur.

En vain l'Aigle fuit dans la nue
 De son rapide essor connue :
 Au sceptre de Buffon bientôt il se soumet.
 Vainement le Condor, de ses ailes altières,
 Franchit les hautes Cordillères ;
 Buffon l'atteint sur leur sommet.

Combien d'autres tribus par lui sont retracées !
 Ici sont les Pétrels, hôtes légers des mers,
 Qui, du pôle affrontant les barrières glacées,
 D'une aile audacieuse effleurent ces déserts ;
 Là, de couleurs étincelante,
 D'Aras une troupe brillante
 Rayonne, en se jouant, sous l'ombrage des bois ;
 Et là, le Kamichi des savanes fangeuses,

Dans leurs retraites orageuses,
Fait retentir sa grande voix.

Buffon! quand tu fondais ce magnifique empire,
Pour le doter du sceptre, as-tu fait choix d'un roi?
Oui : l'Homme, souverain de tout ce qui respire,
Sur le trône du monde est confirmé par toi.

Vrai monarque par la pensée,
Sous tes traits pour toujours fixée,
De l'univers vivant il est l'âme et l'appui :
Tu fais tout relever du plus noble des maîtres ;
Et le cercle infini des Êtres
Se coordonne autour de lui.

Aussi, pour t'honorer rouvrant mon chant de gloire,
Je dis : « Salut, Buffon! ô toi, dont le burin
« Éternisa de l'Homme et les traits et l'histoire
« Sur un haut monument de porphyre et d'airain.
« Ta main active et vigilante,
« Depuis la zone étincelante,
« Jusqu'aux pôles glacés, a pris l'Homme au berceau ;
« Et traçant, dans leur cours, les phases de sa vie,
« De tant de troubles poursuivie,
« Ne l'abandonne qu'au tombeau.

- « Salut encore, ô toi, dont les savantes veilles,
« Épuisant les secrets de ce grand univers,
« De la création ont sondé les merveilles,
« Et peint, en traits de feu, tant d'animaux divers!
 « Leurs noms, leurs mœurs, leurs habitudes,
 « Objets constants de tes études,
« Rien ne peut éviter tes regards éclatants;
« Et ton Génie immense, égal à la Nature,
 « A reproduit, dans ta peinture,
 « Tous les Êtres et tous les Temps. »



ODE IX.

L'INVENTION.

A KLOPSTOCK.

1795.



Invente, tu vivras.

Tel, lorsque du Chaos brisant la nuit profonde ,
Le Soleil, tout armé, s'élança dans les airs,
Des flots de sa lumière il inonda le monde,
Et, vainqueur, fit pâlir tous les astres divers ;
Ainsi, dans son essor rapide ,
Un génie ardent, intrépide,

Éclaire l'univers par ses nobles travaux ;
Et, sous l'éclat de feux dont brille sa pensée ,
 Bientôt disparaît éclipcée
 La splendeur de tous ses rivaux .

Mais quel mortel, des Arts pénétrant les mystères,
Pourra s'ouvrir la route au trône des talents,
Et rendant de son nom les Siècles tributaires ,
Sillonner l'Avenir de feux étincelants ?

 Quel est l'homme dont le génie ,
 En secouant la tyrannie ,
Qui voudrait enchaîner son vol audacieux ,
Saura, toujours hardi , toujours loin de la terre ,
 Planer sur l'aile du Tonnerre ,
 Et se reposer dans les Cieux ?

Auteur, qui que tu sois, dans ton élan rapide ,
Brûles-tu de voler à l'immortalité ?
Fuis la froide Raison, prends l'Audace pour guide ;
Trace, à pas de géant, un cercle illimité .

 Découvre des routes nouvelles :
 Des Cieux les plaines éternelles
Offrent à ton essor leurs déserts éclatants ;
Là, dans le feu sacré du transport qui t'anime ,

Fonde un édifice sublime
Qui fatigue la faux du Temps.

Si, pour favoriser l'Alcoran qu'il prépare,
Sous le sanglant abri de ses noirs étendards,
Un nouveaux Mahomet veut, de sa main barbare,
Porter encor le feu dans l'empire des Arts :

 Que ton monument littéraire,
 Bravant la torche incendiaire,
A son crime inutile insulte avec fierté;
Que de mille débris le spectacle terrible
 De cette masse incombustible
 Rehausse encor la majesté.

S'il était un mortel dont le sublime ouvrage,
Profondément empreint du sceau de la grandeur,
De la destruction bravât ainsi l'outrage,
Et du génie entier dévoilât la splendeur :

 Ah ! j'en jure Homère et Virgile !
 Mon art ne serait point stérile,
Par quelque chant hardi je voudrais m'honorer ;
A ce rival sacré des poètes antiques,
 Je vouerais les nobles cantiques
 Que ses vers sauraient m'inspirer.

C'est ainsi que mon âme, au gré de son caprice ,
 D'une brillante erreur goûtait la volupté,
 Sans prévoir qu'une main , à mes désirs propice ,
 Viendrait m'offrir l'attrait de la réalité.

Un matin, ô rare merveille !

Une vive clarté m'éveille ;

Les airs sont embellis d'un éclat radieux :

Un Ange aux ailes d'or, à l'attitude fière ,

Nageant dans des flots de lumière ,

Soudain se présente à mes yeux.

« Tes vœux seront remplis : tes paupières débiles

« Vont du génie enfin contempler la hauteur :

« Vois ces fastes pompeux, en grands tableaux fertiles ,

« Où Dieu même a versé son souffle créateur.

« Une scène neuve , imposante ,

« A tes yeux ici se présente ;

« Déroule avec transport ce volume éclatant.

« Si tu veux agrandir ton âme rétrécie,

« Prends , lis , admire le MESSIE ! »

Il dit, et s'envole à l'instant.

J'ouvre; et d'un œil brûlant je dévore ces fastes :

Dieu ! quel burin profond et quel riant pinceau !

Quel ensemble pompeux ! quels groupes ! quels contrastes
Se pressent pour former cet immortel tableau !

Là, le Ciel déploie à la vue (1),
Autour de sa riche étendue,
Des rideaux de lumière et de globes vermeils ;
Ici, se prolongeant dans un espace immense,
S'ouvrent avec magnificence
Des chemins bordés de Soleils.

[baissent (2) ?

Mais dans quels noirs cachots mes yeux tremblants s'a-
Une éternelle horreur assiège les Enfers ;
Les fleuves de la mort dans leurs gouffres s'affaissent,
Et les monts sulfureux vomissent leurs éclairs.

Dans ce séjour des longs supplices,
Sur leurs ailes dévastatrices
S'agitent les Terreurs du Monarque des cieux ;
Deux Chérubins, couverts d'une armure guerrière,
Veillent à la sombre frontière
De ces épouvantables lieux.

Quel Ange a détaché cette planète obscure (3),
Et de sa lourde masse a voilé le Soleil ?

(1) Chant 1.

(2) Chant 2.

(3) Chant 7.

Une effroyable nuit s'abaisse..... la Nature
Repose dans le sein d'un lugubre sommeil.

Le Fils du Dieu vivant succombe :

Terre, engloutis-moi dans la tombe !

Jéhova ! comment fuir ton coup d'œil irrité ?

Que dis-je ? Cette mort, en miracles féconde,

Enfante le salut du monde

Et l'orgueil de l'humanité.

Qu'annonce à l'univers ce bienfaisant orage (1) ?

Le Fils de l'Éternel s'élançe du trépas :

L'éclat premier d'un Dieu, renaît sur son visage,

Des prodiges sans nombre attestent tous ses pas.

A son peuple, ici, sa présence

Porte la joie et l'espérance ;

Là, couvert de sa gloire, il descend aux Enfers ;

Ici, tandis qu'il parle aux Disciples fidèles,

Un doux nuage, sur ses ailes,

Le soulève au milieu des airs.

Il vole dans l'espace où les mondes se pressent (2) :

Un Ange ouvre la marche avec sa harpe d'or.

(1) Chants 13 et 14.

(2) Chant 20.

Les nouveaux immortels autour de Dieu s'empressent ;
En versant les bienfaits il poursuit son essor.

Voyez les Planètes rivales ,
Jetant des palmes triomphales,
Applaudir à l'éclat de ce jour solennel.
Il s'avance ; et parmi les hymnes du cortège
Que sa divinité protège
S'assied au trône paternel.

Vieux et sublime Homère, astre de tous les âges !
Harmonieux Virgile, orgueil du nom romain !
Et vous, Tasse et Milton ! leurs vivantes images,
Les Ans vous courberont sous leur sceptre d'airain.
Les soins laborieux du sage
Ne pourront sauver du ravage
Vos chants où la grandeur brille en traits éclatants.
Un jour, hélas ! un jour l'ignorance et les crimes
Plongeront vos fastes sublimes
Dans les gouffres muets du Temps !

Mais le Temps, ô Klopstock ! sur tes pages divines ,
N'osera déployer son bras dévastateur.
Dans ce dernier jour même où le monde en ruines
Verra planer sur lui l'Ange exterminateur,

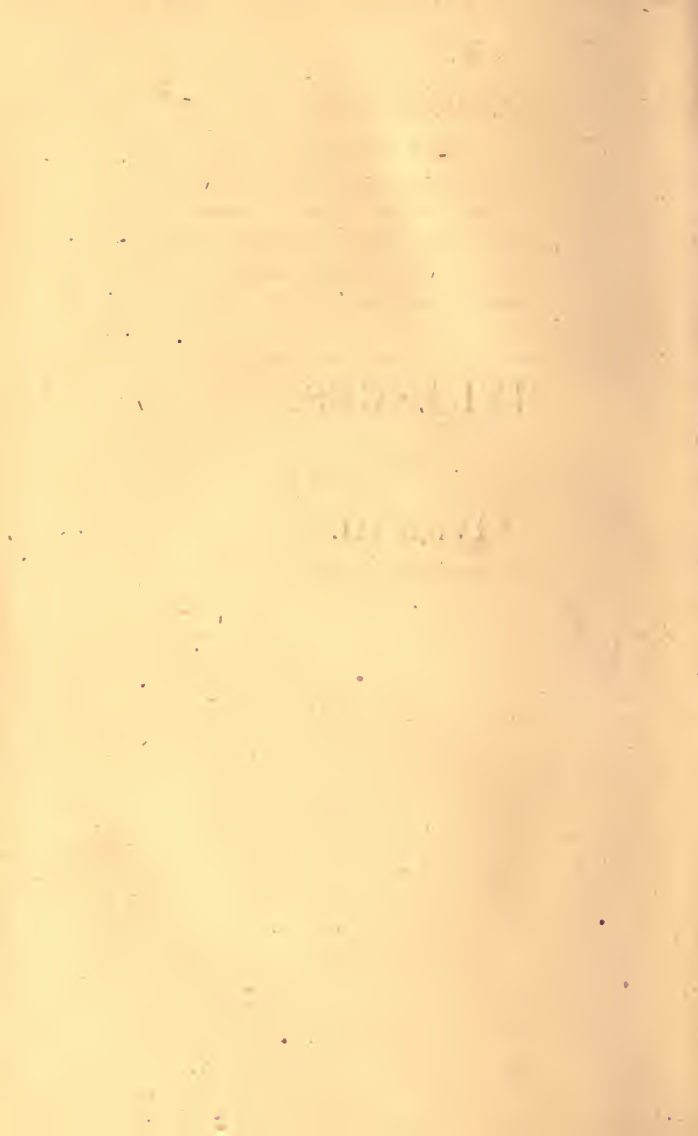
Urim (1); sur ses ailes dorées ,
Doit, vers les voûtes azurées,
Porter tes vers, ravis au trépas envieux ;
Là, chantés dans le sein des sacrés édifices,
Ils feront encor les délices
Des Chœurs innombrables des Cieux.

(1) L'Ange auquel, suivant Klopstock, est confiée la garde de la terre.

FIN DU LIVRE SECOND.

MÉLANGES.

LIVRE III.



ÉTUDES
POÉTIQUES.

LE DONJON DE VIRE.

POÈME.

1817.



La méditation se plaît aux vieux débris.

Vieux Donjon ! dont les murs , croulant de toutes parts ,
Attristent à la fois et charment mes regards ,
Reçois-moi sous l'abri de tes hautes ruines !
Combien j'aime à fouler le roc d'où tu domines

27.

Ces coteaux , et ces prés , et ce riant vallon ,
Et ces rochers toujours battus de l'aquilon ,
Et le torrent , dont l'onde , à grand bruit divisée ;
Court , sans cesse écumante et sans cesse brisée.

Souvent je viens chercher ces lieux que je chéris,
Je ne sais quel attrait m'attache aux vieux débris.
J'aime les troncs rompus des chênes centenaires ,
Les antiques tombeaux aux urnes cinéraires ,
La colonne en ruine , et les palais déserts ,
Dont l'arbuste a percé les frontons entr'ouverts.
La Méditation , amante du silence ,
Ici , prête à mes vers son austère influence :
Ces tours debout encor , bien que noires du temps ,
Ces créneaux , mutilés par l'Age et les Autans ,
Que la mousse a jaunis , et que verdit le lierre ;
Ces angles , cette étroite et longue meurtrière ,
D'où le tube d'airain , arbitre des combats ,
Du sein de mille éclairs vomissait le trépas ;
Ces hauts murs escarpés , jadis teints de carnage ,
Où la ronce serpente , où l'églantier sauvage
Vacille au gré des vents , et prête à ses débris
Le jeune et frais éclat de ses bouquets fleuris ,
Tout m'invite à rêver , m'émeut et m'intéresse.
En contemplant ces fleurs , dont l'errante souplesse
Monte , en festons légers , au front des vieux créneaux ,
Je crois voir des enfants courir sur des tombeaux.

Ces contrastes frappants de vie et de ruines ,
 Ces plantes dans les murs enfonçant leurs racines ,
 Tout dit que des mortels les travaux inconstants
 Succombent, comme eux-même, aux longs efforts du temps;
 Mais tout répète aussi, qu'agent infatigable,
 La puissante Nature, immense, inépuisable,
 Répare promptement ce qu'elle a dévasté,
 Et partout à la mort joint la fécondité.

Combien de souvenirs recueillis par l'histoire,
 Ici, viennent en foule éveiller ma mémoire!
 C'est là que Duguesclin, honneur du nom français,
 Signala sa valeur par d'éclatants succès;
 C'est de là qu'en hiver, au sein d'une nuit sombre,
 Il partit, protégé par l'épaisseur de l'ombre,
 Et de vingt chevaliers seulement escorté,
 Jusqu'aux bords de la mer rapidement porté,
 Vint fondre sur l'Anglais, dont les fières cohortes
 Campaient devant Avranché et menaçaient ses portes.
 Là, Guesclin triompha dans un combat sanglant,
 Il rendit l'épouvante au Léopard tremblant;
 Et, d'Albion domptant les fureurs étouffées,
 Revint à ce donjon arborer ses trophées.

Mais tout change; et ces murs, ces tours et ces créneaux,
 De carnage et de sang rougis dans trente assauts,
 Ces murs qui, dans les jours de nos guerres civiles,
 Aux vainqueurs, aux vaincus, avaient servi d'asiles,

Qui même, en ses revers, au fier Montgomery,
Offrirent de leurs tours l'inexpugnable abri,
Changés, par nos aïeux, en un vaste Calvaire,
A la Divinité servaient de sanctuaire.

La Croix majestueuse et les bustes pieux
Décoraient cette enceinte et consacraient ces lieux :
Des hymnes solennels, de sublimes cantiques,
Frappant le sombre écho de ces créneaux antiques,
S'élevaient vers le Ciel dans un pieux transport,
Et remplaçaient les cris de carnage et de mort.
La julienne au front blanc, les rouges giroflées,
Ainsi qu'un encens pur dans les airs exhalées,
Devant l'auguste Croix balançant leurs couleurs,
Embaumaient le saint lieu du doux esprit des fleurs ;
Et le buis, des hivers éternelle parure,
Jetait sur les sentiers ses festons de verdure.
Quand la Religion, dans des jours consacrés,
Appelle au repentir ses enfants égarés,
L'humble Recueillement, la Pénitence austère,
Ici, priaient aux lieux témoins du grand mystère ;
Et, du rachat céleste invoquant tous les droits,
De la station sainte accomplissaient les lois.

Mais quand, de feux ardents la tête environnée,
Juin s'emparait, aux cieux, du trône de l'année,
Par de pieuses mains, en ces lieux préparé,
S'élevait pour le Christ un reposoir sacré.

O jour religieux ! dès que brillait l'aurore,
Du haut des vieilles tours l'airain grave et sonore,
Ébranlé pesamment, annonçait dans les airs
La fête consacrée au Roi de l'univers.
Bientôt, des parvis saints, à flots nombreux sortie,
La foule accompagnait l'auguste Eucharistie
Qu'un prêtre recueilli, sous le dais opulent,
Portait, les yeux baissés, et d'un pas grave et lent.
Des nuages de fleurs s'élevaient devant elle :
Les Lévites guidaient la pompe solennelle ;
Et les uns entonnant des chants majestueux,
Les autres balançant l'urne où brûlaient les feux,
Tous s'avançaient ainsi vers la ruine sainte ;
Et le Fils du Très-Haut, franchissant cette enceinte,
Au milieu des parfums qu'exhalait l'encensoir,
S'arrêtait, triomphant, au pieux reposoir.
O touchants souvenirs ! saintes cérémonies !
De quels ravissements vos pompes infinies
Me remplissaient aux jours de mon heureux printemps !
Mais, ô jours trop féconds en malheurs éclatants !
Où, grosse de fureurs, l'effroyable tempête
Des peuples consternés battit dix ans la tête,
Et frappant à la fois l'État, le trône et Dieu,
Parmi tous les fléaux, vint fondre sur ce lieu.
Alors tout fut détruit. Le vent de la colère
Ravagea, dans son vol, les honneurs du Calvaire.

Ils ne sont plus ces Saints , à l'œil calme et pieux ,
Dont les bustes peuplaient ces murs religieux !
La Croix est abattue ; et des bustes célestes
Le pied de l'incrédule a dispersé les restes.
La fervente Prière en ces lieux a cessé ,
Et le nom du Très-Haut d'ici fut effacé.
Le Calvaire est désert ; et l'antique ruine
N'offre plus maintenant à l'œil qui l'examine
Qu'une sauvage empreinte , un sceau de vétusté
Qui conserve à ces lieux un air de majesté.

Aussi , quoique désert , bien souvent le poète
Revient , ô vieux Donjon ! épris de ta retraite ,
Quand le Soleil du soir enflamme tes créneaux ,
Sur ta ruine assis , rêver au bruit des eaux ;
Et cherche encor , autour de tes murs poétiques ,
Les inspirations des souvenirs antiques.



LA GELÉE D'AVRIL.

POÈME.

1820.

Que l'art du laboureur est un art incertain !
Sa richesse dépend d'un soir ou d'un matin ;
Il voit, au gré des vents, errer ses espérances.

Avril avait repris le sceptre de l'année ,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée ,
Le grand Astre des cieux , libre et resplendissant ,
Guidait , au haut des airs , son char éblouissant .
De ses plus verts gazons la terre était parée .
Le crocus au front d'or , l'hépatique empourpée ,
Jetés sur la verdure en bouquets éclatants ,
Embellissaient déjà la robe du Printemps .
Partout germaient , naissaient , et se hâtaient d'éclorre
Les riantes tribus du royaume de Flore ,

L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée.
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.
Des oiseaux ranimés les légères familles
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,
Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.

Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.

La cerisaie en fleurs, par Avril ranimée,
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du Printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis.

Oh ! comme alors, quittant le sein bruyant des villes,
On aimait à fouler les campagnes fertiles !
Que les prés étaient beaux ! que les yeux enchantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés !
A l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que, depuis quarante ans,
Aucun d'eux n'avait vu de plus riche Printemps.

Un soir, assis au seuil de l'antique chaumière,
Ménil, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du Printemps les brillantes promesses,
Et de l'été déjà saluait les richesses.

« Quatre-vingts fois, armé de ses noirs aigilons,
« L'hiver a, disait-il, ravagé nos vallons;
« Le printemps, ranimant leur verdure fanée,
« Quatre-vingts fois aussi renouvela l'année,
« Depuis que, dirigeant le fer agriculteur,
« Je me livre avec joie à l'art du laboureur.
« J'ai vu dans mes enclos descendre l'abondance;
« La moisson a souvent passé mon espérance;
« Mais jamais je n'ai vu, sur nos fertiles bords,
« Avril, au métayer, ouvrir tant de trésors.
« Oui : nos labeurs encore auront leur récompense!
« Je pourrai donc encor secourir l'indigence,
« Je pourrai l'assister, quoique je sois bien vieux,
« Et que d'un pied je touche aux tombes des aïeux !...
« Mais quels que soient les jours que me réserve encore
« La bonté de ce Dieu que sans cesse j'implore,
« Je n'oublierai jamais les faveurs et les dons
« Qu'il verse en ce printemps sur nos jeunes moissons;
« Et je mourrai content puisqu'encor ma vieillesse
« De nos champs une fois a revu la richesse. »

Il dit. Du lendemain il règle les travaux ,
Puis regagne sa couche et se livre au repos.

Mais du soir, tout à coup, les horizons rougissent ;
Le ciel s'est coloré ; les airs se refroidissent ;
Et l'étoile du nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le front de la Nuit.
Soudain l'âpre Gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid Aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit, dans les bosquets, le Printemps éploré.
C'en est fait ! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché, dans sa fleur, tout l'espoir de l'année.

Le Mal se cache encor sous un voile incertain.
Mais quand l'Aube eut blanchi les portes du Matin,
Que son premier rayon éclaira de ravages !
Tout du fougueux Borée attestait les outrages.
Le fruit tendre et naissant que Septembre eût doré
Par le souffle ennemi s'offre décoloré.
La vigne, autre espérance ! en proie à la froidure,
A du pampre hâtif vu mourir la verdure.
L'épi ; dans ses tuyaux vainement élancé,
Est frappé par le givre, et retombe affaissé.
Le pommier, que parait sa fleur prématurée,
A vu tomber l'honneur de sa tête empourprée ;
Et, plus honteux encor, de ses bouquets flétris
L'arbre de Cérasonte a pleuré les débris.

A l'aspect du fléau que de larmes coulèrent !
Mais quand le jour s'accrut, les sanglots redoublèrent,
Et les vieux laboureurs, au désespoir réduits,
Se montraient, en pleurant, tant de trésors détruits.
Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères ;
Mais, d'une âme chrétienne, il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs.
Il disait : « Puisqu'un Dieu si bon, si tutélaire,
« A fait sur nos guérets descendre sa colère,
« De nos erreurs, sans doute, il était mécontent.
« Amis, résignons-nous. Je l'avouérai pourtant,
« J'ai regret à ces blés, car plus d'un misérable
« Dans ma grange eût trouvé la gerbe secourable.
« Mais nos jours sont mêlés de douceur et de fiel,
« Et l'on doit se soumettre aux volontés du Ciel. »



ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE.

IMITÉ D'HORACE.



*O fortunatos nimium sua si bona nôrint
Agrícolas!*

(VIRG.)

Heureux qui, dégagé de soucis et d'affaires,
Cultive, avec ses bœufs, les guérets de ses pères,
Et simple et libre, ainsi que les premiers mortels,
Jamais du Dieu de l'or n'encensa les autels!

Soldat ou matelot, d'une mer courroucée
Il n'a point à braver la fureur insensée,
Il ne s'éveille point au fracas meurtrier
De la rauque trompette ou du clairon guerrier.

Il ignore des arts les coupables délices ,
Il évite avec soin les brigues des Comices ,
Et de nos citoyens puissants et fastueux
Jamais il n'assiégea les parvis somptueux.

Ah ! que d'un soin plus doux sa vie est occupée !
D'une main que jamais Vertumne n'a trompée ,
A la vigne nubile il aime à marier
Ou l'orme aux bras touffus , ou le haut peuplier.

Là , sur l'arbre affranchi de rameaux inutiles ,
Sa serpe ente avec art des rameaux plus fertiles ;
Ici , dans un vallon , qu'ombrage un bois naissant
Il aime à voir errer son troupeau mugissant.

Quelquefois , dans les flancs de l'amphore choisie ,
Il presse d'un miel pur la liquide ambrosie ;
Ou , dans les premiers jours de l'ardente saison ,
Dégage ses brebis du poids de leur toison.

Mais lorsque dans nos champs l'Automne diaprée
Lève des plus doux fruits sa tête décorée ,
Et que sur les coteaux , riches de pourpre et d'or ,
Sa corne d'abondance épanche son trésor ;

Oh ! qu'il aime à cueillir et la grappe brillante ,
Dont l'éclat le dispute à la pourpre opulente ,
Et ces fruits variés dont il charge sa main ,
Pour en porter l'hommage aux autels de Silvain !

Tantôt , demi-couché sous une vieille yeuse ,
Il entend des oiseaux la voix mélodieuse ;
Tantôt un vert gazon , de simples fleurs orné ,
Sur un lit mol et doux le retient enchaîné.

Cependant , près de lui , mille sources d'eaux claires
Tombent , du sein des rocs , en cascades légères ,
Et le paisible bruit de leurs flots jaillissants
Fait mollement couler le sommeil dans ses sens.

Mais lorsque Jupiter , entouré des orages ,
De ses foudres bruyants vient battre nos rivages ,
Et que le sombre Hiver , levé sur nos climats ,
Verse , au sommet des monts , la neige et les frimas ;

Qu'avec plaisir alors il tend ses rets perfides
A la grue étrangère , aux grives trop avides ,
Ou surprend , dans ses lacs , le lièvre épouventé ,
Qui tombe et se débat dans leurs nœuds arrêté !

Parfois même, tentant des chasses plus bruyantes,
Il pousse au fond des bois ses meutes aboyantes,
Et guidé par ses cris, le courageux limier
Vers les filets tendus presse le sanglier.

Parmi tant de plaisirs trouvés au sein des plaines,
Ah ! qui du fol amour n'oublirait pas les peines ?
Et qui pourrait songer aux fausses voluptés
Que nous vend à prix d'or le luxe des cités ?

Mais qu'une épouse encor, chaste autant que zélée,
Pareille à la Sabine et robuste et hâlée,
Soulage son époux en ses rudes travaux,
Et de leurs doux enfants surveille les berceaux ;

Qu'à l'aide d'un bois sec, pour charmer la veillée,
Elle ait soin d'exciter la flamme réveillée ;
Que le foyer sacré brille pour le retour
De son époux, lassé des longs travaux du jour ;

Que sa main des troupeaux épuise la mamelle,
Et, joignant les tributs de la vache fidèle
Aux présents de Bacchus, du cellier apportés,
Couvre un banquet frugal de mets non achetés :

Ah ! je n'envirais pas ces riches coquillages
Que la mer, en grondant, jette sur nos rivages ;
Ni les turbots pompeux que l'immense Lucrin
Pour les banquets de Rome alimente en son sein !

Ces oiseaux que l'Afrique et la molle Ionie,
Prodiguant en tribut à l'avidè Ausonie,
Nourrissent, pour orner nos fastueux repas,
Bien que vantés partout ne me tenteraient pas.

Que j'aimerais bien mieux ces olives vieilles,
Par moi-même, en automne, à la branche cueillies ;
La mauve, qui combat nos maux invétérés,
Et l'oseille salubre, humble amante des prés !

Ou la brebis ravie aux fleurs de la vallée,
Aux fêtes du dieu Pan tous les ans immolée,
Ou de la dent du loup le chevreau préservé,
Et pour l'autel de Faune avec soin réservé !

Qu'il est doux, au milieu de ce repas champêtre,
De voir ces bœufs, richesse et soutien de leur maître,
Qui regagnent l'étable, et qui, d'un cou lassé,
Traînent le joug pesant et le soc renversé !

Quel charme encor de voir, du sein des pâturages,
Les brebis se hâter vers leurs toits de branchages ;
Et d'esclaves nombreux un essaim florissant
Couronner le foyer, vaste et resplendissant !



UNE VUE DU PRINTEMPS.



*« Hic ver purpureum, varios hinc flumina circum
« Fundit humus flores. »*

(VIRG.)

Avril a fui : déjà les Gémeaux radieux
Conduisent le Soleil triomphant dans les Cieux ;
Et dans tout son éclat le doux Printemps étale
De son sein rajeuni la pompe végétale.
Le viorne argenté s'empresse de fleurir ;
De ses globes de neige il aime à se couvrir,
Tandis qu'à ses côtés , fier de son opulence,
En longues grappes d'or l'ébénier se balance.
Plus loin , l'iris agite , au bord d'un cristal pur,
Les trésors élégants de sa tête d'azur ;
Et la rouge pivoine , au pavot réunie ,
Élargit de son front la pourpre rembrunie.

Tout ce peuple de fleurs , en groupes éclatants,
A brillé , jusqu'ici , sur le sein du Printemps ;
Mais , au souffle embaumé des brises matinales,
Déployant de son teint les couleurs virginales,
Emblème ravissant de pudeur et d'amour,
La rose , au front de Mai , vient briller à son tour.
Salut , reine des fleurs ! salut , vermeille rose !
A peine le matin a vu ta fleur éclore ,
Que les jeunes Zéphirs , d'un doux zèle emportés ,
Racontent ta naissance aux bōsquets enchantés ;
Et le Printemps ravi , que ton éclat décore ,
Te remet la couronne et le sceptre de Flore.
Oh ! tu mérites bien la douce royauté
Que la main du Printemps décerne à ta beauté !
N'es-tu pas de l'amour le riant interprète ,
L'ornement de la vierge et l'amour du poète ?
O fleur ! tu fais briller d'un éclat enflammé
Le sein vermeil et frais du Printemps parfumé ;
Au front de la pudeur tu souris et reposes ,
Et le char du matin est rougi de tes roses.
Mais , hélas ! combien peu vont durer ses couleurs ! ..
L'Aube en vain lui versa le tribut de ses pleurs ;
Deux soleils , en passant , ont hâté sa vieillesse ;
Ce matin , riche encor de grâce et de jeunesse ,
Elle était du jardin l'espérance et l'amour ;
Mais la rose a vicilli dans l'espace d'un jour.

De cette tête, en vain par les Grâces ornée,
Le soir j'ai vu tomber la couronne fanée ;
Et les Zéphirs ingrats, sur les gazons fleuris,
De la rose, à mes pieds, ont roulé les débris.



LE VAL DE VIRE.

POÈME.

*Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.*

(HORACE.)

Vallon délicieux , fraîche et riche verdure,
Bondissante cascade à l'éternel murmure,
Doux prés, rians coteaux, magnifiques vergers,
Parés d'arbres en fleurs, rivaux des orangiers,
Vous, sauvages beautés, pittoresques abîmes,
Et vous, dont si souvent je gravissais les cimes,
Vieux rochers au front chauve, ou couronné de bois,
Après dix ans d'absence, enfin je vous revois !
Aux terres de l'exil j'emportai votre image :
Votre cher souvenir, de rivage en rivage,

M'accompagnant partout, sur des bords étrangers,
Vint m'y charmer souvent au milieu des dangers.
Mais que mon cœur ému bat à votre présence!
Quels doux trésors de paix, de joie et d'innocence,
Après des maux si longs je retrouve en ces lieux!
Là, tout plaît à mon âme et tout rit à mes yeux.
Voilà les bois, les rocs, le pieux monastère,
Où, sous l'œil vigilant du cénobite austère,
S'envolèrent, sans bruit, sur les ailes du Temps,
De mes premiers beaux jours les rapides instants.
Jours trop tôt écoulés! Là, dans la solitude,
S'aplanirent pour moi les sentiers de l'étude;
Et sous le calme abri de ces ombrages verts,
Ma muse, encore enfant, essaya quelques vers.
Là, tout est inspirant, et tout est poétique :
Le rocher, la cascade, et l'abbaye antique.
Je ne m'étonne point qu'en ce val enchanté,
Basselin, sur son luth, autrefois ait chanté.
Là, ce vieux troubadour créa le vaudeville;
Là, dans l'essor heureux d'une verve facile,
Sans modèle et sans art il trouva ces chansons
Qui d'une langue informe adoucirent les sons.
Voilà son toit modeste et son humble héritage,
Toit simple et dédaigné des hommes de notre âge,
Mais que l'ami des vers se plaît à visiter!
C'est là, c'est dans ce lieu que j'aime à m'arrêter.

Cómbien de fois, assis sur le roc qui domine
De ce vieux ménestrel la cabane en ruine,
J'ai passé de longs jours à voir tous ces torrents,
A grand bruit, sous mes pieds, briser leurs flots errants :
J'aimais à contempler ces longs amphithéâtres,
De collines, de bois, et de rochers noirâtres,
Où les nombreux foulons, au travail excités,
Sèchent ces longs tissus par leurs mains apprêtés.
J'admiraís ces sapins qu'un vent pesant balance,
Ces hêtres, dont le front jusques aux cieux s'élançe,
Et ces prés verdoyants, empire des troupeaux,
Qu'arrose et que nourrit un luxe de ruisseaux ;
Ces tortueux vallons, ces fraîches cascates,
Que l'oiseau, dans ses jeux, effleure de ses ailes ;
Et, sous leurs froments d'or, ces coteaux éclatants ;
Et ce donjon, témoin des combats du vieux temps,
Qui, du sein rembruni des masses de verdure,
Fait sortir sa sauvage et noire architecture.
Que de tableaux divers ici, de tous côtés,
Iuvitent mes regards doucement emportés !
Tantôt le moissonneur, sous l'ardente faucille,
Fait tomber des épis l'innombrable famille ;
Tantôt, au soc pesant attaché tout le jour,
Sous un soleil de flamme il poursuit son labour (1) ;

(1) Le poète indique ici la culture du blé noir ou sarrasin, qui se sème dans le mois de juin.

Depuis l'heure où des cieus la voûte rougissante
 Annonce au métayer sa tâche renaissante,
 Jusqu'à l'heure où Vesper, obscurcissant les cieus,
 Délivre enfin le bœuf du joug laborieux.
 Ici, d'adolescents une troupe folâtre,
 De ces prés reverdis foulant le doux théâtre,
 Brillante de santé, sans prévoir les douleurs,
 S'avance dans la vie en dansant sur des fleurs.
 Là, du savant Jussieu l'élève infatigable,
 Sous le ciel embrasé, dont la chaleur l'accable,
 Pour ces pics ruineux et pour leurs vieux débris,
 Des bois de Saint-Martin quittant les frais abris,
 Cherche, de roc en roc, son innocente proie,
 Visite chaque cime, et tressaille de joie,
 Quand, armé d'un cristal, son œil vient d'épier
 Le lichen inconnu, promis à son herbier :
 D'une aimable science humble et douce conquête !
 Plus loin, des laboureurs, qu'assemblé un jour de fête,
 Joyeux, viennent s'asseoir sous cés pommiers en fleurs,
 Dont les zéphirs de Mai balancent les couleurs ;
 Et boivent à longs traits, sous leur ombre fleurie,
 Ce jus étincelant, nectar de la Neustrie.

Mais fils de ce vallon, l'Industrie et les Arts,
 Sur leurs produits divers appellent mes regards.
 Suivons cette onde errante où, le long des rivages,
 Les flots, blanchis d'écume, agitent cent rouages.

J'avance. A coups pressés j'entends ces lourds marteaux ,
Dont le bruit monotone assourdit les échos ,
Broyer, mêler, pétrir la pâte préparée (1) ,
Qui, par l'onde et le feu tour à tour épurée ,
Se transforme bientôt en tissus éclatants ,
Merveilleux héritiers de lambeaux dégoûtants !
Là se file le chanvre , et là s'ourdit la laine ,
Qui des noirs Aquilons doit repousser l'haleine ,
Quand par elle abrités, nos valeureux soldats
Iron t dompter le Rhin, en dépit des frimas.
Plus loin, la mine tonne; et sa bruyante flamme
Divise ces granits que l'art en deuil réclame ,
Et qui, par le ciseau, façonnés savamment ,
Iron t former ce triste et pieux monument
Que la Neustrie en pleurs, d'un long crêpe voilée ,
Et d'un forfait impie à jamais désolée ,
Consacre à ce vaillant et malheureux Berri ,
Qui nous eût retracé l'âme du grand Henri.

Toutefois ces travaux, cette active industrie ,
Qui versent leurs bienfaits sur mon humble patrie ,
Longtemps à leur essor ne peuvent m'attacher.
Il est d'autres tableaux que je reviens chercher.

(1) Il y a, dans le *Vaux de Vire*, de nombreuses manufactures de papier, parmi lesquelles se distingue celle de M. Désétables, dont les produits rivalisent avec les plus beaux produits des fabriques anglaises.

Muse! ramène-moi sur ces roches hautes
D'où l'œil embrasse au loin les coteaux et les plaines;
Montre-moi le Soleil aux bords de l'occident,
Quand, des splendeurs du soir encore tout ardent,
Il descend radieux derrière ces grands hêtres,
Des hauteurs de Clermont colonnades champêtres;
Rougit leurs vastes troncs; à travers leurs rameaux
Enfonce et brise au loin ses lumineux faisceaux;
Et d'un or enflammé teint le front du nuage
Où, sans foudres encor, dort le muet orage.

Mais lorsque la colline, où l'ombre vient s'asseoir,
S'efface doucement dans les vapeurs du soir,
J'aime alors à descendre au fond de ces vallées,
Où les herbes, les fleurs, en parfums exhalés,
Embaument l'odorat et pénètrent les sens;
Surtout quand Philomèle, aux magiques accents,
Trainant en longs soupirs sa voix mélodieuse,
Semble enchanter au loin la nuit harmonieuse!
Que de fois aux accords du prophétique oiseau,
A pas lents, égaré le long de ce ruisseau,
Qui tombe d'un rocher et fuit dans la prairie,
J'entretins une utile et longue rêverie!
Et que de fois encore, au rayon de Phébé,
Un Virgile à la main, en moi-même absorbé,
Je suis venu m'asseoir, pensif et solitaire,
Sur le tronc abattu d'un chêne centenaire!

O charme ! bien souvent l'Aube, en rouvrant les cieux,
Me retrouvait encor méditant dans ces lieux.
Du sol de la patrie enchantement suprême !
Doux pouvoir du pays ! Oui, je le sens moi-même,
C'est aux champs paternels que l'on peut des Neuf Sœurs
Retrouver les transports et les saintes faveurs.
Je sens qu'on peut ici redevenir poète !
Il est à l'air natal une douceur secrète
Qui peut, des maux cruels dissipant la langueur,
Rendre au génie éteint sa flamme et sa vigueur.
Par toi, tout s'embellit, ô terre maternelle ;
Tes fleurs ont plus d'éclat, ta verdure est plus belle,
Ton soleil est plus pur, ton ciel plus enchanté :
Aussi rien à mes yeux n'égale ta beauté !
J'ai vu des vieux Lombards le brillant territoire
M'étaler de ses champs la richesse et la gloire ;
J'ai vu la rose au loin fleurir sur ses buissons,
Ses plaines se couvrir de leurs doubles moissons,
Et ses ceps opulents, sur les côtes vineuses,
Pendre aux bras des ormeaux en guirlandes pompeuses :
Le Léman, à mes yeux, de ses fertiles bords
Sous un ciel du printemps prodigua les trésors ;
Le Valais m'a montré son Rhône et ses prairies,
Et ses monts parfumés de leurs touffes fleuries.
Mais, ô vallon charmant ! si cher à mon amour,
Vallon, voisin des lieux où j'ai reçu le jour,

Le Léman, le Valais, et la belle Italie,
N'ont rien que, près de toi, promptement je n'oublie.
Oh! que, sur tes gazons, pour jamais arrêté,
Amant toujours épris de ta fraîche beauté,
Je puisse, loin du bruit, des grands et de l'envie,
Daus le sein de l'étude y consumer ma vie!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTE.

PAGE 250, VERS 1.

« Pourquoi faut-il qu'à tous les yeux
« Le destin.....

J'ai quelques mots à dire sur les trois odes du premier livre, intitulées *le Pêcheur*, *la Jeune Femme parmi les ruines de Rome*, et *la Violette*. Je ne leur ai point donné le nom d'*Imitations*, bien que Goëthe ait fait trois petites pièces de vers qui portent le même titre, et roulent sur le même fond d'idées. Mais je ne les connais ni en original ni en traduction. Je n'ai fait que les entrevoir vaguement à travers les légères et rapides indications qu'en a données madame de Staël dans son livre sur l'Allemagne. Je n'ai donc point prétendu imiter, mais refaire à ma manière ces trois pièces qui passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de grâce en allemand. L'idée de cette lutte contre un des plus grands poètes de l'Allemagne a souri à mon imagination. Heureux si je ne suis pas resté à une trop grande distance de la rare perfection que doit y avoir mise Goëthe, si l'on s'en rapporte au jugement, peut-être un peu enthousiaste, de madame de Staël !



TABLE.

LIVRE PREMIER.

ODE I ^{re} . Le Gladiateur mourant	219
II. Rome ensevelle dans ses ruines	222
III. Le Pêcheur	224
IV. Le Tombeau de la jeune vierge	228
V. Le Mont-Blanc	231
VI. L'Anémone, ou la Romance de Jean Sbogard	233
VII. La jeune Femme parmi les Ruines de Rome	236
VIII. Sur le Glaive d'Amurat. Imité de l'arabe	239
IX. A une Fontaine	242
X. Le dernier jour de la Moisson	246
XI. Le Chant du Chasseur des Alpes	248
XII. La Violette. A. M. A. d. B.....	250
XIII. Le Tombeau du jeune Laboureur	253
XIV. Tout est Vanité, Imité de l'Ecclésiaste	257
XV. Le Vésuve	260
XVI. La Défaite de Sennachérib. Imité de lord Byron	263
XVII. Le Solitaire à la Rose, ou le Souvenir	267
XVIII. Le Clair de la Lune de Mai	270
XIX. Chant des Corsaires. Imité de lord Byron	274
XX. Boutade en faveur de l'Hiver	278
XXI. Le Vaisseau	282
XXII. Chant d'une jeune Odalisque. Imité de l'anglais	285
XXIII. Le Voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard	287
XXIV. La Mer	290
XXV. Les Harmonies de la Vie, ou l'Aigle et le Cygne. Imité de l'allemand	295

XXVI. La Chute du Chêne	299
XXVII. Le Cheval de Bataille. imité de Job	302
XXVIII. Chant de mort d'un Roi scandinave Imité des Poésies des Scaldes	304
XXIX. L'Indifférence de la Nature, ou la Mort de la jeune Femme	309
XXX. Les Regrets	312

LIVRE II.

ODE 1 ^{re} . Isaïe	319
II. Homère	326
III. Le Dante	334
IV. Michel-Ange, ou la Renaissance des Arts	342
V. Le Camoëns	349
VI. Bossuet	355
VII Milton	361
VIII. Le Génie de Buffon	370
IX. L'Invention. A Klopstock	379

LIVRE III.

MÉLANGES.

Le Donjon de Vire	389
La Gelée d'avril	395
Éloge de la vie champêtre Imité d'Horace	400
Une vue du Printemps	406
Le Val de Vire	409
NOTE	417



PQ
2207
C3
1864

Chênedollé, Charles Julien
Lioult de
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

